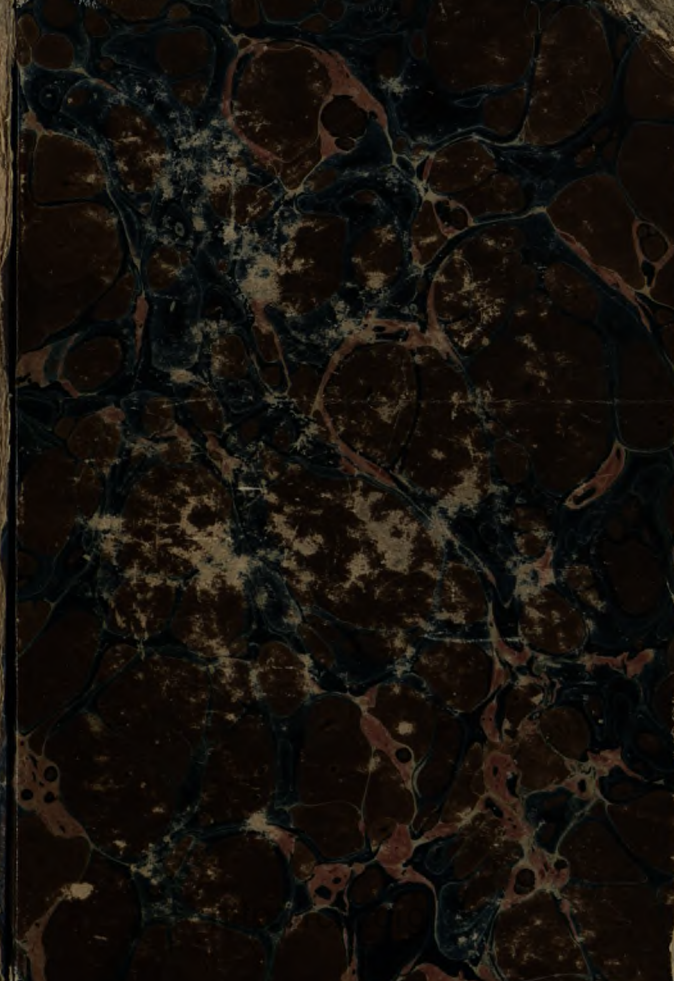




LA. 35204.

A. J. J. J. J.

LES CARACTÈRES
DE
LA BRUYÈRE.

LA BRUYÈRE.

LES CARACTÈRES

LES CARACTÈRES

DE

LA BRUYÈRE

SUIVIS

DES CARACTÈRES DE THÉOPHRASTE.

Tome Premier.

INSTYTUT

BADAŃ LITERACKICH PAN
BIBLIOTEKA

00-330 Warszawa, ul. Nowy Świat 72

Tel. 26-68-63

PARIS

CHEZ A. PUGIN, LIBRAIRE

FRANCFORT-SUR-LE-MEIN,

LIBRAIRIE DE E. ULLMANN, ZEIL, D, 195.

1842

<http://rcin.org.pl>

LA BRUYERE

702

Bu-169

~~Biblioteka Seminarium
Hist. Lit. Polskiej U. J. P.~~

~~5217~~



<http://rcin.org.pl>

NOTICE

SUR LA PERSONNE ET LES ÉCRITS

DE LA BRUYÈRE

PAR M. SUARD, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

JEAN DE LA BRUYÈRE naquit à Dourdan en 1639. Il venait d'acheter une charge de trésorier de France à Caen, lorsque Bossuet le fit venir à Paris pour enseigner l'histoire à M. le Duc; et il resta jusqu'à la fin de sa vie attaché au prince en qualité d'homme de lettres, avec mille écus de pension. Il publia son livre des CARACTÈRES en 1687, fut reçu à l'Académie française en 1693, et mourut en 1696.

Voilà tout ce que l'histoire littéraire nous apprend de cet écrivain, à qui nous devons un des meilleurs ouvrages qui existent dans aucune langue; ouvrage qui, par le succès qu'il eut dès sa naissance, dut attirer les yeux du public sur son auteur, dans ce beau règne où l'attention que le monarque donnait aux productions du génie réfléchissait sur les grands talens un éclat dont il ne reste plus que le souvenir.

On ne connaît rien de la famille de La Bruyère; et cela est fort indifférent : mais on aimerait à savoir quel était son caractère, son genre de vie la

tourne de son esprit dans la société; et c'est ce qu'on ignore aussi.

Peut-être que l'obscurité même de sa vie est un assez grand éloge de son caractère. Il vécut dans la maison d'un prince; il souleva contre lui une foule d'hommes vicieux ou ridicules; qu'il désigna dans son livre ou qui s'y crurent désignés; il eut tous les ennemis que donne la satire et ceux que donnent les succès: on ne le voit cependant mêlé dans aucune intrigue, engagé dans aucune querelle. Cette destinée suppose, à ce qu'il me semble, un excellent esprit, et une conduite sage et modeste.

« On me l'a dépeint, dit l'abbé d'Olivet, comme
 » un philosophe qui ne songeait qu'à vivre tran-
 » quille avec des amis et des livres; faisant un bon
 » choix des uns et des autres; ne cherchant ni ne
 » faisant le plaisir; toujours disposé à une joie mo-
 » deste, et ingénieux à la faire naître; poli dans ses
 » manières et sage dans ses discours; craignant
 » toute sorte d'ambition, même celle de montrer de
 » l'esprit. » HISTOIRE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

On conçoit aisément que le philosophe qui releva avec tant de finesse et de sagacité les vices, les travers et les ridicules, connaissait trop les hommes pour les rechercher beaucoup; mais qu'il put aimer la société sans s'y livrer; qu'il devait y être très réservé dans son ton et dans ses manières, attentif à ne pas blesser des convenances qu'il sentait si bien, trop accoutumé enfin à observer dans les autres les défauts du caractère et les faiblesses de l'amour-

propre, pour ne pas les réprimer en lui-même.

Le livre des Caractères fit beaucoup de bruit dès sa naissance. On attribua cet éclat aux traits satiriques qu'on y remarqua, ou qu'on crut y voir. On ne peut pas douter que cette circonstance n'y contribuât en effet. Peut-être que les hommes en général n'ont ni le goût assez exercé, ni l'esprit assez éclairé, pour sentir tout le mérite d'un ouvrage de génie dès le moment où il paraît, et qu'ils ont besoin d'être avertis de ses beautés par quelque passion particulière, qui fixe plus fortement leur attention sur elles. Mais, si la malignité hâta le succès du livre de La Bruyère, le temps y a mis le sceau; on l'a réimprimé cent fois; on l'a traduit dans toutes les langues; et, ce qui distingue les ouvrages originaux, il a produit une foule de copistes : car c'est précisément ce qui est inimitable que les esprits médiocres s'efforcent d'imiter.

Sans doute La Bruyère, en peignant les mœurs de son temps, a pris ses modèles dans le monde où il vivait; mais il peignit les hommes, non en peintre de portrait, qui copie servilement les objets et les formes qu'il a sous les yeux, mais en peintre d'histoire, qui choisit et rassemble différens modèles, qui n'en imite que les traits de caractère et d'effet, et qui sait y ajouter ceux que lui fournit son imagination, pour en former cet ensemble de vérité idéale et de vérité de nature qui constitue la perfection des beaux-arts.

C'est là le talent du poète comique : aussi a-t-on

comparé La Bruyère à Molière ; et ce parallèle offre des rapports frappans : mais il y a si loin de l'art d'observer des ridicules et de peindre des caractères isolés , à celui de les animer et de les faire mouvoir sur la scène , que nous ne nous arrêtons pas à ce genre de rapprochement , plus propre à faire briller le bel esprit qu'à éclairer le goût. D'ailleurs , à qui convient-il de tenir ainsi la balance entre des hommes de génie ? On peut bien comparer le degré de plaisir, la nature des impressions qu'on reçoit de leurs ouvrages ; mais qui peut fixer exactement la mesure d'esprit, et de talent qui est entrée dans la composition de ces mêmes ouvrages ?

On peut considérer La Bruyère comme moraliste et comme écrivain. Comme moraliste , il paraît moins remarquable par la profondeur que par la sagacité. Montaigne , étudiant l'homme en soi-même avait pénétré plus avant dans les principes essentiels de la nature humaine. La Rochefoucauld a présenté l'homme sous un rapport plus général , en rapportant à un seul principe le ressort de toutes les actions humaines. La Bruyère s'est attaché particulièrement à observer les différences que le choc des passions sociales , les habitudes d'état et de profession , établissent dans les mœurs et la conduite des hommes. Montaigne et La Rochefoucauld ont peint l'homme de tous les temps et de tous les lieux ; La Bruyère a peint le courtisan , l'homme de robe , le financier , le bourgeois du siècle de Louis XIV.

Peut-être que sa vue n'embrassait pas un grand horizon, et que son esprit avait plus de pénétration que d'étendue. Il s'attache trop à peindre les individus, lors même qu'il traite des plus grandes choses. Ainsi, dans son chapitre intitulé DU SOUVERAIN OU DE LA RÉPUBLIQUE, au milieu de quelques réflexions générales sur les principes et les vices du gouvernement, il peint toujours la cour et la ville, le négociateur et le nouvelliste. On s'attendait à parcourir avec lui les républiques anciennes et les monarchies modernes; et l'on est étonné, à la fin du chapitre, de n'être pas sorti de Versailles.

Il y a cependant dans ce même chapitre des pensées plus profondes qu'elles ne le paraissent au premier coup d'œil. J'en citerai quelques unes, et je choisirai les plus courtes. « Vous pouvez aujourd'hui, dit-il, ôter à cette ville ses franchises » ses droits, ses privilèges; mais demain ne songez » pas même à réformer ses enseignes. »

« Le caractère des Français demande du sérieux » dans le souverain. »

« Jeunesse du prince, source des belles fortunes. » On attaquera peut-être la vérité de cette dernière observation; mais, si elle se trouvait démentie par quelque exemple, ce serait l'éloge du prince, et non la critique de l'observateur.

Un grand nombre des maximes de La Bruyère paraissent aujourd'hui communes; mais ce n'est pas non plus la faute de La Bruyère. La justesse même, qui fait le mérite et le succès d'une pensée

lorsqu'on la met au jour, doit la rendre bientôt familière et même triviale; c'est le sort de toutes les vérités d'un usage universel.

On peut croire que La Bruyère avait plus de sens que de philosophie. Il n'est pas exempt de préjugés, même populaires. On voit avec peine qu'il n'était pas éloigné de croire un peu à la magie et au sortilège. « En cela, dit-il, chapitre xiv, DE
» QUELQUES USAGES, il y a un parti à trouver entre
» les âmes crédules et les esprits forts. » Cependant il a eu l'honneur d'être calomnié comme philosophe; car ce n'est pas de nos jours que ce genre de persécution a été inventé. La guerre que la sottise, le vice et l'hypocrisie ont déclarée à la philosophie, est aussi ancienne que la philosophie même, et durera vraisemblablement autant qu'elle. « Il n'est
» pas permis, dit-il, de traiter quelqu'un de philosophe; ce sera toujours lui dire une injure, jusqu'à ce qu'il ait plu aux hommes d'en ordonner
» autrement. » Mais comment se réconciliera-t-on jamais avec cette raison si incommode qui, en attaquant tout ce que les hommes ont de plus cher, leurs passions et leurs habitudes, voudrait les forcer à ce qui leur coûte le plus, à réfléchir et à penser par eux-mêmes?

En lisant avec attention les Caractères de La Bruyère, il me semble qu'on est moins frappé des pensées que du style; les tournures et les expressions paraissent avoir quelque chose de plus brillant, de plus fin, de plus inattendu, que le fond

des choses mêmes ; et c'est moins l'homme de génie que le grand écrivain qu'on admire.

Mais le mérite du grand écrivain, s'il ne suppose pas le génie, demande une réunion des dons de l'esprit aussi rare que le génie.

L'art d'écrire est plus étendu que ne le pensent la plupart des hommes, la plupart même de ceux qui font des livres.

Il ne suffit pas de connaître les propriétés des mots, de les disposer dans un ordre régulier, de donner même aux membres de la phrase une tournure symétrique et harmonieuse ; avec cela on n'est encore qu'un écrivain correct, et tout au plus élégant.

Le langage n'est que l'interprète de l'ame ; et c'est dans une certaine association des sentimens et des idées avec les mots qui en sont les signes, qu'il faut chercher le principe de toutes les propriétés du style.

Les langues sont encore bien pauvres et bien imparfaites. Il y a une infinité de nuances, de sentimens, et d'idées, qui n'ont point de signes : aussi ne peut-on jamais exprimer tout ce qu'on sent. D'un autre côté, chaque mot n'exprime pas d'une manière précise et abstraite une idée simple et isolée ; par une association secrète et rapide qui se fait dans l'esprit, un mot réveille encore des idées accessoires à l'idée principale dont il est le signe. Ainsi, par exemple, les mots *cheval* et *coursier*, *aimer* et *chérir*, *bonheur* et *félicité*,

peuvent servir à désigner le même objet ou le même sentiment , mais avec des nuances qui en changent sensiblement l'effet principal.

Il en est des tours , des figures , des liaisons de phrase comme des mots : les uns et les autres ne peuvent représenter que des idées , des vues de l'esprit , et ne les représentent qu'imparfaitement.

Les différentes qualités du style, comme la clarté, l'élégance, l'énergie, la couleur, le mouvement, etc., dépendent donc essentiellement de la nature et du choix des idées; de l'ordre dans lequel l'esprit les dispose; des rapports sensibles que l'imagination y attache; des sentimens enfin que l'ame y associe et du mouvement qu'elle y imprime.

Le grand secret de varier et de faire contraster les images , les formes et les mouvemens du discours , suppose un goût délicat et éclairé : l'harmonie , tant des mots que de la phrase , dépend de la sensibilité plus ou moins exercée de l'organe ; la correction ne demande que la connaissance réfléchie de sa langue.

Dans l'art d'écrire, comme dans tous les beaux-arts , les germes du talent sont l'œuvre de la nature; et c'est la réflexion qui les développe et les perfectionne.

Il a pu se rencontrer quelques esprits qu'un heureux instinct semble avoir dispensés de toute étude, et qui, en s'abandonnant sans art aux mouvemens de leur imagination et de leur pensée ont écrit avec grace , avec feu avec intérêt : mais

ces dons naturels sont rares ; ils ont des bornes et des imperfections très marquées , et ils n'ont jamais suffi pour produire un grand écrivain.

Je ne parle pas des anciens , chez qui l'élocution était un art si étendu et si compliqué ; je citerai Despréaux et Racine , Bossuet et Montesquieu , Voltaire et Rousseau : ce n'était pas l'instinct qui produisait sous leur plume ces beautés et ces grands effets auxquels notre langue doit tant de richesses et de perfection ; c'était le fruit du génie sans doute , mais du génie éclairé par des études et des observations profondes.

Quelque universelle que soit la réputation dont jouit La Bruyère , il paraîtra peut-être hardi de le placer , comme écrivain , sur la même ligne que les grands hommes qu'on vient de citer ; mais ce n'est qu'après avoir relu , étudié , médité ses *Caractères* , que j'ai été frappé de l'art prodigieux et des beautés sans nombre qui semblent mettre cet ouvrage au rang de ce qu'il y a de plus parfait dans notre langue.

Sans doute La Bruyère n'a ni les élans et les traits sublimes de Bossuet ; ni le nombre , l'abondance et l'harmonie de Fénelon ; ni la grace brillante et abandonnée de Voltaire ; ni la sensibilité profonde de Rousseau : mais aucun d'eux ne m'a paru réunir au même degré la variété , la finesse , et l'originalité des formes et des tours , qui étonnent dans La Bruyère. Il n'y a peut-être pas une beauté de style propre à notre idiome , dont on ne trouve

des exemples et des modèles dans cet écrivain.

Despréaux observait, à ce qu'on dit, que La Bruyère, en évitant les transitions, s'était épargné ce qu'il y a de plus difficile dans un ouvrage. Cette observation ne me paraît pas digne d'un si grand maître. Il savait trop bien qu'il y a dans l'art d'écrire des secrets plus importans que celui de trouver ces formules qui servent à lier les idées, et à unir les parties du discours.

Ce n'est point sans doute pour éviter les transitions que La Bruyère a écrit son livre par fragmens et par pensées détachées. Ce plan convenait mieux à son objet : mais il s'imposait dans l'exécution une tâche tout autrement difficile que celle dont il s'était dispensé.

L'écueil des ouvrages de ce genre est la monotonie. La Bruyère a senti vivement ce danger : on peut en juger par les efforts qu'il a faits pour y échapper. Des portraits, des observations de mœurs, des maximes générales, qui se succèdent sans liaison, voilà les matériaux de son livre. Il sera curieux d'observer toutes les ressources qu'il a trouvées dans son génie pour varier à l'infini, dans un cercle si borné, ses tours, ses couleurs et ses mouvemens. Cet examen, intéressant pour tout homme de goût, ne sera peut-être pas sans utilité pour les jeunes gens qui cultivent les lettres et se destinent au grand art de l'éloquence.

Il serait difficile de définir avec précision le caractère distinctif de son esprit : il semble réunir

tous les genres d'esprit. Tour à tour noble et familier, éloquent et railleur, fin et profond, amer et gai, il change avec une extrême mobilité de ton, de personnage, et même de sentiment, en parlant cependant des mêmes objets.

Et ne croyez pas que ces mouvemens si divers soient l'explosion naturelle d'un ame très sensible, qui, se livrant à l'impression qu'elle reçoit des objets dont elle est frappée, s'irrite contre un vice, s'indigne d'un ridicule, s'enthousiasme pour les mœurs et la vertu. La Bruyère montre partout les sentimens d'un honnête homme; mais il n'est ni apôtre ni misanthrope. Il se passionne, il est vrai; mais c'est comme le poète dramatique qui a des caractères opposés à mettre en action. Racine n'est ni Néron ni Burrhus; mais il se pénètre fortement des idées et des sentimens qui appartiennent au caractère et à la situation de ses personnages, et il trouve dans son imagination échauffée tous les traits dont il a besoin pour les peindre.

Ne cherchons donc dans le style de La Bruyère ni l'expression de son caractère ni l'épanchement involontaire de son ame; mais observons les formes diverses qu'il prend tour à tour pour nous intéresser ou nous plaire.

Une grande partie de ses pensées ne pouvait guère se présenter que comme les résultats d'une observation tranquille et réfléchie; mais, quelque vérité, quelque finesse, quelque profondeur même qu'il y eût dans les pensées, cette forme froide et

monotone aurait bientôt ralenti et fatigué l'attention, si elle eût été trop continuellement prolongée.

Le philosophe n'écrit pas seulement pour se faire lire, il veut persuader ce qu'il écrit; et la conviction de l'esprit, ainsi que l'émotion de l'ame, est toujours proportionnée au degré d'attention qu'on donne aux paroles.

Quel écrivain a mieux connu l'art de fixer l'attention par la vivacité ou la singularité des tours, et de la réveiller sans cesse par une inépuisable variété?

Tantôt il se passionne et s'écrie avec une sorte d'enthousiasme : « Je voudrais qu'il me fût permis » de crier de toute ma force à ces hommes saints qui » ont été autrefois blessés des femmes : Ne les dirigez point; laissez à d'autres le soin de leur salut.»

Tantôt, par un autre mouvement aussi extraordinaire, il entre brusquement en scène : « Fuyez, retirez-vous; vous n'êtes pas assez loin.... Je suis, » dites-vous, sous l'autre tropique.... Passez sous » le pôle et dans l'autre hémisphère.... M'y voilà.... » Fort bien; vous êtes en sûreté. Je découvre sur » la terre un homme avide, insatiable, inexorable, etc. » C'est dommage peut-être que la morale qui en résulte n'ait pas une importance proportionnée au mouvement qui la prépare.

Tantôt c'est avec une raillerie amère ou plaisante qu'il apostrophe l'homme vicieux ou ridicule.

« Tu te trompes, Philemon, si avec ce carrosse » brillant, ce grand nombre de coquins qui te suivent, et ces six bêtes qui te traînent, tu penses

» qu'on t'en estime davantage : on écarte tout cet
» attirail, qui t'est étranger, pour pénétrer jusqu'à
» toi, qui n'es qu'un fat. »

« Vous aimez, dans un combat ou pendant un
» siège, à paraître en cent endroits, pour n'être
» nulle part ; à prévenir les ordres du général, de
» peur de les suivre, et à chercher les occasions
» plutôt que de les attendre et les recevoir : votre
» valeur serait-elle douteuse ? »

Quelquefois une réflexion qui n'est que sensée
est relevée par une image ou un rapport éloigné,
qui frappe l'esprit d'une manière inattendue. « Après
» l'esprit de discernement, ce qu'il y a au monde de
» plus rare, ce sont les diamans et les perles. » Si
La Bruyère avait dit simplement que rien n'est plus
rare que l'esprit de discernement, on n'aurait pas
trouvé cette réflexion digne d'être écrite.

C'est par des tournures semblables qu'il sait attacher
l'esprit sur des observations qui n'ont rien de
neuf pour le fond, mais qui deviennent piquantes
par un certain air de naïveté sous lequel il sait dé-
guiser la satire.

« Il n'est pas absolument impossible qu'une per-
» sonne qui se trouve dans une grande faveur perde
» son procès. »

« C'est une grande simplicité que d'apporter à la
» cour la moindre rotture, et de n'y être pas gentil-
» homme. »

Il emploie la même finesse de tour dans le por-
trait d'un fat, lorsqu'il dit : « Iphis met du rouge
» mais rarement ; il n'en fait pas habitude. »

Il serait difficile de n'être pas vivement frappé du tour aussi fin qu'énergique qu'il donne à la pensée suivante, malheureusement aussi vraie que profonde : « Un grand dit de Timagène votre ami qu'il » est un sot, et il se trompe. Je ne demande pas que » vous répliquiez qu'il est homme d'esprit; osez » seulement penser qu'il n'est pas un sot. »

C'est dans les portraits surtout que La Bruyère a eu besoin de toutes les ressources de son talent. Théophraste, que La Bruyère a traduit, n'emploie pour peindre ses caractères que la forme d'énumération ou de description. En admirant beaucoup l'écrivain grec, La Bruyère n'a eu garde de l'imiter; ou, si quelquefois il procède comme lui par énumération, il sait ranimer cette forme languissante par un art dont on ne trouve ailleurs aucun exemple.

Relisez les portraits du riche et du pauvre (1) : « Giton a le teint frais, le visage plein, la démarche » ferme, etc. Phédon a les yeux creux, le teint » échauffé, etc. » Et voyez comment ces mots, *il est riche, il est pauvre*, rejetés à la fin des deux portraits, frappent comme deux coups de lumière, qui, en se réfléchissant sur les traits qui précèdent, y répandent un nouveau jour, et leur donnent un effet extraordinaire.

Quelle énergie dans le choix des traits dont il peint ce vieillard presque mourant qui a la manie de planter, de bâtir, de faire des projets pour un

(1) Voyez le chapitre VI.

avenir qu'il ne verra point ! « Il fait bâtir une mai-
» son de pierres de taille, raffermie dans les encoi-
» gnures par des mains de fer, et dont il assure, en
» toussant et avec une voix frêle et débile, qu'on
» ne verra jamais la fin. Il se promène tous les
» jours dans ses ateliers sur les bras d'un valet qui
» le soulage ; il montre à ses amis ce qu'il a fait, et
» leur dit ce qu'il a dessein de faire. Ce n'est pas
» pour ses enfans qu'il bâtit, car il n'en a point ; ni
» pour ses héritiers, personnes viles, et qui sont
» bronillées avec lui : c'est pour lui seul ; et il
» mourra demain ! »

Ailleurs il nous donne le portrait d'une femme aimable, comme un fragment imparfait trouvé par hasard ; et ce portrait est charmant : je ne puis me refuser au plaisir d'en citer un passage. « Loin de
» s'appliquer à vous contredire avec esprit, *Arténice*
» s'approprie vos sentimens ; elle les croit siens, elle
» les étend, elle les embellit ; vous êtes content de
» vous d'avoir pensé si bien, et d'avoir mieux dit
» encore que vous n'aviez cru. Elle est toujours au
» dessus de la vanité, soit qu'elle parle, soit qu'elle
» écrive : elle oublie les traits où il faut des raisons ;
» elle a déjà compris que la simplicité peut être élo-
» quente. »

Comment donnera-t-il plus de saillie au ridicule d'une femme du monde qui ne s'aperçoit pas qu'elle vieillit, et qui s'étonne d'éprouver la faiblesse et les incommodités qu'amènent l'âge et une vie trop molle ? Il en fait un apologue. C'est *Irène* qui va au

temple d'Epidaure consulter Esculape. D'abord elle se plaint qu'elle est fatiguée : « L'oracle prononce » que c'est par la longueur du chemin qu'elle vient » de faire. Elle déclare que le vin lui est nuisible; » l'oracle lui dit de boire de l'eau. Ma vue s'affai- » blit, dit Irène; prenez des lunettes, dit Esculape. » Je m'affaiblis moi-même, continue-t-elle, je ne suis » ni si forte ni si saine que je l'ai été; c'est, dit le » dieu, que vous vieillissez. Mais quel moyen » de guérir cette langueur? Le plus court, Irène, » c'est de mourir, comme ont fait votre mère et vo- » tre aïeule. » A ce dialogue, d'une tournure naïve et originale, substituez une simple description à la manière de Théophraste, et vous verrez comment la même pensée peut paraître commune ou piquante, suivant que l'esprit ou l'imagination sont plus ou moins intéressés par les idées et les sentimens accessoires dont l'écrivain a su l'embellir.

La Bruyère emploie souvent cette forme d'apologue, et presque toujours avec autant d'esprit que de goût. Il y a peu de chose dans notre langue d'aussi parfait que l'histoire d'*Émire* (1). C'est un petit roman plein de finesse, de grace et même d'intérêt.

Ce n'est pas seulement par la nouveauté et par la variété des mouvemens et des tours que le talent de La Bruyère se fait remarquer; c'est encore par un choix d'expressions vives, figurées, pittoresques, c'est surtout par ces heureuses alliances de mots ressource féconde des grands écrivains, dans une

(1) Voyez le chapitre VI.

langue qui ne permet pas, comme presque toutes les autres, de créer ou de composer des mots, ni d'en transplanter d'un idiome étranger.

« Tout excellent écrivain est excellent peintre », dit La Bruyère lui-même, et il le prouve dans tout le cours de son livre. Tout vit et s'anime sous son pinceau, tout y parle à l'imagination : « La véritable » grandeur se laisse *toucher et manier*.... elle se » *courbe* avec bonté vers ses inférieurs, et *revient* » sans effort à son naturel. »

« Il n'y a rien, dit-il ailleurs, qui mette plus subitement un homme à la mode, et qui le soulève » davantage, que le grand jeu. »

Vent-il peindre ces hommes qui n'osent avoir un avis sur un ouvrage, avant de savoir le jugement du public : « Ils ne hasardent point leurs suffrages. Ils » veulent être *portés par la foule, et entraînés par* » la multitude. »

La Bruyère veut-il peindre la manie du fleuriste, il vous le montre *planté* et ayant *pris racine* devant ses tulipes. Il en fait un arbre de son jardin. Cette figure hardie est piquante, surtout par l'analogie des objets.

« Il n'y a rien qui rafraîchisse le sang comme » d'avoir su éviter une sottise. » C'est une figure bien heureuse que celle qui transforme ainsi en sensation le sentiment qu'on veut exprimer.

L'énergie de l'expression dépend de la force avec laquelle l'écrivain s'est pénétré du sentiment ou de l'idée qu'il a voulu rendre. Ainsi La Bruyère se-

levant contre l'usage des sermens, dit : « Un honnête homme qui dit oui, ou non, mérite d'être cru : son caractère *jure* pour lui. »

Il est d'autres figures de style, d'un effet moins frappant, parce que les rapports qu'elles expriment demandent, pour être saisis, plus de finesse et d'attention dans l'esprit : je n'en citerai qu'un exemple.

« Il y a dans quelques femmes un *mérite paisible*, mais solide, accompagné de mille vertus qu'elles ne peuvent *couvrir* de toute leur modestie. »

Ce *mérite paisible* offre à l'esprit une combinaison d'idées très fines, qui doit, ce me semble, plaire d'autant plus qu'on aura le goût plus délicat et plus exercé.

Mais les grands effets de l'art d'écrire, comme de tous les arts, tiennent surtout aux contrastes.

Ce sont les rapprochemens ou les oppositions de sentimens et d'idées, de formes et de couleurs, qui, faisant ressortir tous les objets les uns par les autres, répandent dans une composition la variété, le mouvement et la vie. Aucun écrivain peut-être n'a mieux connu ce secret, et n'en a fait un plus heureux usage que La Bruyère. Il a un grand nombre de pensées qui n'ont d'effet que par le contraste.

« Il s'est trouvé des filles qui avaient de la vertu, de la santé, de la ferveur, et une bonne vocation ; mais qui n'étaient pas assez riches pour faire dans une riche abbaye vœu de pauvreté. »

Ce dernier trait, rejeté si heureusement à la fin

de la période pour donner plus de saillie au contraste, n'échappera pas à ceux qui aiment à observer dans les productions des arts les procédés de l'artiste. Mettez à la place, « qui n'étaient pas assez » riches pour faire vœu de pauvreté dans une riche « abbaye; » et voyez combien cette légère transposition, quoique peut-être plus favorable à l'harmonie, affaiblirait l'effet de la phrase. Ce sont ces artifices que les anciens recherchaient avec tant d'étude et que les modernes négligent trop : lorsqu'on en trouve des exemples chez nos bons écrivains, il semble que c'est plutôt l'effet de l'instinct que de la réflexion.

On a cité ce beau trait de Florus, lorsqu'il nous montre Scipion encore enfant, qui croit pour la ruine de l'Afrique : *Qui in exitium Africæ crescit*. Ce rapport supposé entre deux faits naturellement indépendans l'un de l'autre plaît à l'imagination et attache l'esprit. Je trouve un effet semblable dans cette pensée de La Bruyère :

« Pendant qu'Oronte augmente, avec ses années, » son fonds et ses revenus, une fille naît dans quelque famille, s'élève, croît, s'embellit, et entre » dans sa seizième année : il se fait prier à cinquante » ans pour l'épouser, jeune, belle, spirituelle : cet » homme sans naissance, sans esprit, et sans le » moindre mérite, est préféré à tous ses rivaux. »

Si je voulais, par un seul passage, donner à la fois une idée du grand talent de La Bruyère et un exemple frappant de la puissance des contrastes

dans le style , je citerais ce bel apologue qui contient la plus éloquente satire du faste insolent et scandaleux des parvenus

« Ni les troubles, Zénobie, qui agitent votre
» empire, ni la guerre que vous soutenez virile-
» ment contre une nation puissante, depuis la mort
» du roi votre époux, ne diminuent rien de votre
» magnificence : vous avez préféré à toute autre
» contrée les rives de l'Euphrate, pour y élever un
» superbe édifice ; l'air y est sain et tempéré ; la
» situation en est riante ; un bois sacré l'ombrage
» du côté du couchant ; les dieux de Syrie, que
» habitent quelquefois la terre, n'y auraient pu
» choisir une plus belle demeure. La campagne
» autour est convertie d'hommes qui taillent et qui
» coupent, qui vont et qui viennent, qui roulent
» ou qui charient le bois du Liban, l'airain et le
» porphyre : les grues et les machines gémissent
» dans l'air, et font espérer à ceux qui voyagent
» vers l'Arabie de revoir à leur retour en leurs
» foyers ce palais achevé, et dans cette splendeur
» où vous désirez de le porter, avant de l'habiter
» vous et les princes vos enfans. N'y épargnez rien,
» grande reine : employez-y l'or et tout l'art des
» plus excellens ouvriers ; que les Phidias et les
» Zeuxis de votre siècle déploient toute leur science
» sur vos plafonds et sur vos lambris ; tracez-y de
» vastes et de délicieux jardins, dont l'enchan-
» ment soit tel qu'ils ne paraissent pas faits de la
» main des hommes : épuisez vos trésors et votre

« industrie sur cet ouvrage incomparable ; et après
« que vous y aurez mis , Zénobie , la dernière
« main , quelqu'un de ces pâtres , qui habitent les
« sables voisins de Palmyre , devenu riche par les
« péages de vos rivières , achètera un jour à deniers
« comptans cette royale maison , pour l'embellir ,
« et la rendre plus digne de lui et de sa fortune. »

Si l'on examine avec attention tous les détails de ce beau tableau , on verra que tout y est préparé , disposé , gradué avec un art infini pour produire un grand effet. Quelle noblesse dans le début ! quelle importance on donne au projet de ce palais ! que de circonstances adroitement accumulées pour en relever la magnificence et la beauté ! et quand l'imagination a été bien pénétrée de la grandeur de l'objet , l'auteur amène un *pâtre* , enrichi *du péage de vos rivières* , qui achète à *deniers comptans* cette royale maison , pour l'embellir et la rendre plus digne de lui.

Il est bien extraordinaire qu'un homme qui a enrichi notre langue de tant de formes nouvelles , et qui avait fait de l'art d'écrire une étude si approfondie , ait laissé dans son style des négligences , et même des fautes qu'on reprocherait à de médiocres écrivains. Sa phrase est souvent embarrassée ; il a des constructions vicieuses , des expressions incorrectes , ou qui ont vieilli. On voit qu'il avait encore plus d'imagination que de goût , et qu'il recherchait plus la finesse et l'énergie des tours que l'harmonie de la phrase.

Je ne rapporterai aucun exemple de ces défauts, que tout le monde peut relever aisément ; mais il peut être utile de remarquer des fautes d'un autre genre, qui sont plutôt de recherche que de négligence, et sur lesquelles la réputation de l'auteur pourrait en imposer aux personnes qui n'ont pas un goût assez sûr et assez exercé.

N'est-ce pas exprimer, par exemple, une idée peut-être fautive par une image bien forcée et même obscure, que de dire : « Si la pauvreté est la mère des crimes, le défaut d'esprit en est le père ? »

La comparaison suivante ne paraît pas d'un goût bien délicat : « Il faut juger des femmes depuis la chaussure jusqu'à la coiffure exclusivement ; à peu près comme on mesure le poisson, entre tête et queue. »

On trouverait aussi quelques traits d'un style précieux et maniéré. Marivaux aurait pu revendiquer cette pensée : « Personne presque ne s'avise de lui-même du mérite d'un autre. »

Mais ces taches sont rares dans La Bruyère : on sent que c'était l'effet du soin même qu'il prenait de varier ses tournures et ses images ; et elles sont effacées par les beautés sans nombre dont brille son ouvrage.

Je terminerai cette analyse par observer que cet écrivain, si original, si hardi, si ingénieux et si varié, eut de la peine à être admis à l'Académie française, après avoir publié ses Caractères. Il eut besoin de crédit pour vaincre l'opposition de quel-

ques gens de lettres qu'il avait offensés, et les clameurs de cette foule d'hommes malheureux qui, dans tous les temps, sont importunés des grands talens et des grands succès : mais La Bruyère avait pour lui Bossuet, Racine, Despréaux, et le cri public; il fut reçu. Son discours est un des plus ingénieux qui aient été prononcés dans cette Académie. Il est le premier qui ait loué des académiciens vivans. On se rappelle encore les traits heureux dont il caractérisa Bossuet, La Fontaine et Despréaux. Les ennemis de l'auteur affectèrent de regarder ce discours comme une satire. Ils intrigèrent pour en faire défendre l'impression; et, n'ayant pu y réussir, ils le firent déchirer dans les journaux, qui dès lors étaient déjà, pour la plupart, des instrumens de la malignité et de l'envie entre les mains de la bassesse et de la sottise. On vit éclore une foule d'épigrammes et de chansons, où la rage est égale à la platitude, et qui sont tombées dans le profond oubli qu'elles méritent. On a peut-être peine à croire que ce soit pour l'auteur des *Caractères* qu'on a fait ce couplet :

Quand La Bruyère se présente,
Pourquoi faut-il crier haro ?
Pour faire un nombre de quarante,
Ne fallait-il pas un zéro ?

Cette plaisanterie a été trouvée si bonne, qu'on l'a renouvelée depuis à la réception de plusieurs académiciens.

Que reste-t-il de cette lutte éternelle de la médiocrité contre le génie ? Les épigrammes et les libelles ont bientôt disparu ; les bons ouvrages restent, et la mémoire de leurs auteurs est honorée et bénie par la postérité.

Cette réflexion devrait consoler les hommes supérieurs, dont l'envie s'efforce de flétrir les succès et les travaux ; mais la passion de la gloire, comme toutes les autres, est impatiente de jouir ; l'attente est pénible, et il est triste d'avoir besoin d'être consolé.

LES CARACTÈRES

ou

LES MOEURS

DE CE SIÈCLE.

Admonere volumus , non mordere ;
prodesse , non lædere ; consulere moribus
hominum , non officere.

ERASM.

Je rends au public ce qu'il m'a prêté ; j'ai emprunté de lui la matière de cet ouvrage ; il est juste que l'ayant achevé avec toute l'attention pour la vérité dont je suis capable , et qu'il mérite de moi , je lui en fasse la restitution. Il peut regarder avec loisir ce portrait que j'ai fait de lui d'après nature , et , s'il se connaît quelques-uns des défauts que je touche , s'en corriger. C'est l'unique fin que l'on doit se proposer en écrivant , et le succès aussi que l'on doit moins se promettre. Mais , comme les hommes ne se dégoûtent point du vice , il ne faut pas aussi se lasser de le leur reprocher : ils seraient peut-être pires , s'ils venaient à manquer de censeurs ou de critiques : c'est ce qui fait que l'on prêche

et que l'on écrit. L'orateur et l'écrivain ne sauraient vaincre la joie qu'ils ont d'être applaudis ; mais ils devraient rougir d'eux-mêmes s'ils n'avaient cherché , par leurs discours ou par leurs écrits, que des éloges : outre que l'approbation la plus sûre et la moins équivoque est le changement de mœurs et la réformation de ceux qui les lisent ou qui les écoutent. On ne doit parler, on ne doit écrire que pour l'instruction ; et s'il arrive que l'on plaise , il ne faut pas néanmoins s'en repentir, si cela sert à insinuer et à faire recevoir les vérités qui doivent instruire. Quand donc il s'est glissé dans un livre quelques pensées ou quelques réflexions qui n'ont ni le feu , ni le tour , ni la vivacité des autres , bien qu'elles semblent y être admises pour la variété, pour délasser l'esprit , pour le rendre plus présent et plus attentif à ce qui va suivre , à moins que d'ailleurs elles ne soient sensibles, familières, instructives, accommodées au simple peuple qu'il n'est pas permis de négliger , le lecteur peut les condamner , et l'auteur les doit proscrire : voilà la règle. Il y en a une autre, et que j'ai intérêt que l'on veuille suivre, qui est de ne pas perdre mon titre de vue , et de penser toujours , et dans toute la lecture de cet ouvrage, que ce sont les caractères ou les mœurs de ce siècle que je décris : car bien que je les tire souvent de la cour de France, et

des hommes de ma nation, on ne peut pas néanmoins les restreindre à une seule cour, ni les renfermer en un seul pays, sans que mon livre ne perde beaucoup de son étendue et de son utilité, ne s'écarte du plan que je me suis fait d'y peindre les hommes en général, comme des raisons qui entrent dans l'ordre des chapitres, et dans une certaine suite insensible des réflexions qui les composent. Après cette précaution si nécessaire, et dont on pénètre assez les conséquences, je crois pouvoir protester contre tout chagrin, toute plainte, toute maligne interprétation, toute fausse application et toute censure; contre les froids plaisans et les lecteurs mal intentionnés. Il faut savoir lire, et ensuite se taire, ou pouvoir rapporter ce qu'on a lu, et ni plus ni moins que ce qu'on a lu; et si on le peut quelquefois, ce n'est pas assez, il faut encore le vouloir faire: sans ces conditions qu'un auteur exact et scrupuleux est en droit d'exiger de certains esprits pour l'unique récompense de son travail, je doute qu'il doive continuer d'écrire, s'il préfère du moins sa propre satisfaction à l'utilité de plusieurs et au zèle de la vérité. J'avoue d'ailleurs que j'ai balancé dès l'année 1696, et avant la cinquième édition, entre l'impatience de donner à mon livre plus de rondeur et une meilleure forme par de nouveaux caractères, et la crainte de

faire dire à quelques uns : Ne finiront-ils point ces caractères, et ne verrons-nous jamais autre chose de cet écrivain ? Des gens sages me disaient d'une part : la matière est solide , utile, agréable, inépuisable ; vivez long-temps, et traitez-la sans interruption pendant que vous vivez : que pourriez-vous faire de mieux ? Il n'y a point d'année que les folies des hommes ne puissent vous fournir un volume. D'autres, avec beaucoup de raison , me faisaient redouter les caprices de la multitude et la légèreté du public de qui j'ai néanmoins de si grands sujets d'être content, et ne manquaient pas de me suggérer que personne presque depuis trente années ne lisant plus que pour lire, il fallait aux hommes , pour les amuser, de nouveaux chapitres et un nouveau titre ; que cette indolence avait rempli les boutiques et peuplé le monde depuis tout ce temps de livres froids et ennuyeux , d'un mauvais style et de nulle ressource, sans règles et sans la moindre justesse, contraires aux mœurs et aux bienséances, écrits avec précipitation , et lus de même, seulement par leur nouveauté ; et que si je ne savais qu'augmenter un livre raisonnable , le mieux que je pouvais faire était de me reposer. Je pris alors quelque chose de ces deux avis si opposés , et je gardai un tempérament qui les rapprochait : je ne feignis point d'ajouter quel-

ques nouvelles remarques à celles qui avaient déjà grossi du double la première édition de mon ouvrage ; mais , afin que le public ne fût point obligé de parcourir ce qui était ancien pour passer à ce qu'il y avait de nouveau , et qu'il trouvât sous ses yeux ce qu'il avait seulement envie de lire , je pris soin de lui désigner cette seconde augmentation par une marque particulière : je crus aussi qu'il ne serait pas inutile de lui distinguer la première augmentation par une autre marque plus simple qui servit à lui montrer le progrès de mes caractères, et à aider son choix dans la lecture qu'il en voudrait faire (1) : et comme il pouvait craindre que ce progrès n'allât à l'infini , j'ajoutai à toutes ces exactitudes une promesse sincère de ne plus rien hasarder en ce genre. Que si quelqu'un m'accuse d'avoir manqué à ma parole, en insérant dans les trois éditions qui ont suivi un assez grand nombre de nouvelles remarques, il verra du moins qu'en les confondant avec les anciennes par la suppression entière de ces différences, qui se voient par apostille , j'ai moins pensé à lui faire lire rien de nouveau qu'à laisser peut-être un ouvrage de mœurs plus complet , plus fini et plus régulier à la postérité. Ce ne sont

(1) On a retranché ces marques devenues actuellement inutiles.

point, au reste, des maximes que j'ai voulu écrire : elles sont comme des lois dans la morale ; et j'avoue que je n'ai ni assez d'autorité, ni assez de génie pour faire le législateur. Je sais même que j'aurais péché contre l'usage des maximes, qui veut qu'à la manière des oracles elles soient courtes et concises. Quelques unes de ces remarques le sont ; quelques autres sont plus étendues : on pense les choses d'une manière différente, et on les explique par un tour aussi tout différent, par une sentence, par un raisonnement, par une métaphore ou quelque autre figure, par un parallèle, par une simple comparaison, par un fait tout entier, par un seul trait, par une description, par une peinture : de là procède la longueur ou la brièveté de mes réflexions. Ceux enfin qui font des maximes veulent être crus : je consens au contraire que l'on dise de moi que je n'ai pas quelquefois bien remarqué, pourvu que l'on remarque mieux.

CHAPITRE PREMIER.

Des ouvrages de l'esprit.

Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et

qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs, le plus beau et le meilleur est enlevé, l'on ne fait que glaner après les anciens et les habiles d'entre les modernes.

Il faut chercher seulement à penser et à parler juste, sans vouloir amener les autres à notre goût et à nos sentimens : c'est une trop grande entreprise.

C'est un métier que de faire un livre, comme de faire une pendule. Il faut plus que de l'esprit pour être auteur. Un magistrat (1) allait par son mérite à la première dignité ; il était homme délié et pratique dans les affaires : il a fait imprimer un ouvrage moral qui est rare par le ridicule.

Il n'est pas si aisé de se faire un nom par un ouvrage parfait, que d'en faire valoir un médiocre par le nom qu'on s'est déjà acquis.

Un ouvrage satirique ou qui contient des faits, qui est donné en feuilles sous le manteau, aux conditions d'être rendu de même, s'il est médiocre, passe pour merveilleux : l'impression est l'écueil.

Si l'on ôte de beaucoup d'ouvrages de morale l'avertissement au lecteur, l'épître dédicatoire,

(1) M. Poncet de la Rivière, mort doyen des conseillers d'état, qui prétendait être chancelier, et qui avait fait un mauvais livre des avantages de la vieillesse.

la préface, la table, les approbations, il reste à peine assez de pages pour mériter le nom de livre.

Il y a de certaines choses dont la médiocrité est insupportable : la poésie, la musique, la peinture, le discours public.

Quel supplice que celui d'entendre déclamer pompeusement un froid discours, ou prononcer de médiocres vers avec toute l'emphase d'un mauvais poète !

Certains poètes (1) sont sujets dans le dramatique à de longues suites de vers pompeux, qui semblent forts, élevés et remplis de grands sentimens. Le peuple écoute avidement, les yeux élevés et la bouche ouverte, croit que cela lui plaît ; et, à mesure qu'il y comprend moins, l'admire davantage : il n'a pas le temps de respirer, il a à peine celui de se récrier et d'applaudir. J'ai cru autrefois, et dans ma première jeunesse que ces endroits étaient clairs et intelligibles pour les acteurs, le parterre et l'amphithéâtre ; que leurs auteurs s'entendaient eux-mêmes, et qu'avec toute l'attention que je

(1) Thomas Corneille, dans sa Bérénice, dont les quatre premiers vers sont un pur galimatias :

Dans les bouillans transports d'une juste colère

Contre un fils criminel excusable est un père :

Ouvre les yeux... et moins aveugle voi

Le plus sage conseil l'inspirer à son roi.

donnais à leur récit , j'avais tort de n'y rien entendre : je suis détrompé.

L'on n'a guère vu (1) jusqu'à présent un chef-d'œuvre d'esprit qui soit l'ouvrage de plusieurs : Homère a fait l'Illiade, Virgile l'Énéide, Tite-Live ses Décades , et l'Orateur romain ses Oraisons.

Il y a dans l'art un point de perfection, comme de bonté ou de maturité dans la nature : celui qui le sent et qui l'aime a le goût parfait ; celui qui ne le sent pas , et qui aime en-deçà ou au-delà , a le goût défectueux. Il y a donc un bon et un mauvais goût , et l'on dispute des goûts avec fondement.

Il y a beaucoup plus de vivacité que de goût parmi les hommes ; ou , pour mieux dire, il y a peu d'hommes dont l'esprit soit accompagné d'un goût sûr et d'une critique judicieuse.

La vie des héros a enrichi l'histoire , et l'histoire a embelli les actions des héros : ainsi je ne sais qui sont plus redevables , ou ceux qui ont écrit l'histoire à ceux qui leur en ont fourni une sensible matière, ou ces grands hommes à leurs historiens.

Amas d'épithètes , mauvaises louanges : ce

(1) Le Dictionnaire de l'Académie française , qui a paru enfin en 1694 , après avoir été attendu pendant plus de quarante ans.

sont les faits qui louent, et la manière de les raconter.

Tout l'esprit d'un auteur consiste à bien définir et à bien peindre. Moïse (1), Homère, Platon, Virgile, Horace, ne sont au dessus des autres écrivains que par leurs expressions et par leurs images : il faut exprimer le vrai pour écrire naturellement, fortement, délicatement.

On a dû faire du style ce qu'on a fait de l'architecture. On a entièrement abandonné l'ordre gothique que la barbarie avait introduit pour les palais et pour les temples ; on a rappelé le dorique, l'ionique et le corinthien : ce qu'on ne voyait plus que dans les ruines de l'ancienne Rome et de la vieille Grèce, devenu moderne, éclate dans nos portiques et dans nos péristyles. De même on ne saurait en écrivant rencontrer le parfait, et, s'il se peut, surpasser les anciens, que par leur imitation.

Combien de siècles se sont écoulés avant que les hommes dans les sciences et dans les arts aient pu revenir au goût des anciens, et reprendre enfin le simple et le naturel !

On se nourrit des anciens et des habiles modernes (2) ; on les presse, on en tire le plus que

(1) Quand même on ne le considère que comme un homme qui a écrit.

(2) Fontenelle, académicien, auteur des Dialogues des morts, et de quelques autres ouvrages.

l'on peut, on en renfle ses ouvrages ; et quand enfin l'on est auteur , et que l'on croit marcher tout seul, on s'élève contre eux, on les maltraite semblable à ces enfans drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, qui battent leur nourrice.

Un auteur moderne (1) prouve ordinairement que les anciens nous sont inférieurs en deux manières , par raison et par exemple : il tire la raison de son goût particulier , et l'exemple de ses ouvrages.

Il avoue que les anciens , quelque inégaux et peu corrects qu'ils soient , ont de beaux traits : il les cite ; et ils sont si beaux , qu'il font lire sa critique.

Quelques habiles (2) prononcent en faveur des anciens contre les modernes ; mais ils sont suspects , et semblent juger en leur propre cause, tant leurs ouvrages sont faits sur le goût de l'antiquité : on les récuse.

L'on devrait aimer à lire ses ouvrages à ceux qui en savent assez pour les corriger et les estimer.

Ne vouloir être ni conseillé ni corrigé sur son ouvrage , est un pédantisme.

(1) Charles Perrault , de l'Académie française , qui voulu prouver par un ouvrage en trois volumes in-12 que les modernes sont au dessus des anciens.

(2) Boileau et Racine.

Il faut qu'un auteur reçoive avec une égale modestie les éloges et la critique que l'on fait de ses ouvrages.

Entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne : on ne la rencontre pas toujours en parlant ou en écrivant. Il est vrai néanmoins qu'elle existe ; que tout ce qui ne l'est point est faible, et ne satisfait point un homme d'esprit qui veut se faire entendre.

Un bon auteur, et qui écrit avec soin, éprouve souvent que l'expression qu'il cherchait depuis long-temps sans la connaître, et qu'il a enfin trouvée, est celle qui était la plus simple, la plus naturelle, qui semblait devoir se présenter d'abord et sans effort.

Ceux qui écrivent par humeur sont sujets à retoucher à leurs ouvrages : comme elle n'est pas toujours fixe, et qu'elle varie en eux selon les occasions, ils se refroidissent bientôt pour les expressions et les termes qu'ils ont le plus aimés.

La même justesse d'esprit qui nous fait écrire de bonnes choses nous fait appréhender qu'elles ne le soient pas assez pour mériter d'être lues.

Un esprit médiocre croit écrire divinement : un bon esprit croit écrire raisonnablement.

L'on m'a engagé, dit Ariste, à lire mes ouvrages à Zoïle ; je l'ai fait ; ils l'ont saisi d'a-

bord ; et avant qu'il ait eu le loisir de les trouver mauvais, il les a loués modestement en ma présence, et il ne les a pas loués depuis devant personne : je l'excuse, et je n'en demande pas davantage à un auteur ; je le plains même d'avoir écouté de belles choses qu'il n'a point faites.

Ceux qui par leur condition se trouvent exempts de la jalousie d'auteur, ont ou des passions, ou des besoins qui les distraient et les rendent froids sur les conceptions d'autrui : personne presque, par la disposition de son esprit, de son cœur et de sa fortune, n'est en état de se livrer au plaisir que donne la perfection d'un ouvrage.

Le plaisir de la critique nous ôte celui d'être vivement touchés de très belles choses.

Bien des gens (1) vont jusques à sentir le mérite d'un manuscrit qu'on leur lit, qui ne peuvent se déclarer en sa faveur, jusques à ce qu'ils aient vu le cours qu'il aura dans le monde par l'impression, ou quel sera son sort parmi les habiles : ils ne hasardent point leurs suffrages ; et ils veulent être portés par la foule et entraînés par la multitude. Ils disent alors qu'ils ont les premiers approuvé cet ouvrage, et que le public est de leur avis.

(1) L'abbé Dangeau, de l'Académie française, frère du marquis Dangeau.

Les gens laissent échapper les plus belles occasions de nous convaincre qu'ils ont de la capacité et des lumières, qu'ils savent juger, trouver bon ce qui est bon, et meilleur ce qui est meilleur. Un bel ouvrage (1) tombe entre leurs mains : c'est un premier ouvrage, l'auteur ne s'est pas encore fait un grand nom, il n'a rien qui prévienne en sa faveur ; il ne s'agit point de faire sa cour ou de flatter les grands en applaudissant à ses écrits. On ne vous demande pas, Zélotes, de vous récrier : « C'est un chef- » d'œuvre de l'esprit ; l'humanité ne va pas plus » loin ; c'est jusqu'où la parole humaine peut » s'élever ; on ne jugera à l'avenir du goût de » quelqu'un qu'à proportion qu'il en aura pour » cette pièce » : phrases outrées, dégoûtantes, qui sentent la pension ou l'abbaye ; nuisibles à cela même qui est louable et qu'on veut louer : que ne disiez vous seulement : Voilà un bon livre. Vous le dites, il est vrai, avec toute la France, avec les étrangers comme avec vos compatriotes, quand il est imprimé par toute l'Europe, et qu'il est traduit en plusieurs langues : il n'est plus temps.

Quelques uns de ceux qui ont lu un ouvrage en rapportent certains traits dont ils n'ont pas compris le sens, et qu'ils altèrent encore par

(1) Le présent livre des Caractères.

tout ce qu'ils y mettent du leur ; et ces traits ainsi corrompus et défigurés , qui ne sont autre chose que leurs propres pensées et leurs expressions, ils les exposent à la censure, soutiennent qu'ils sont mauvais ; et tout le monde convient qu'ils sont mauvais : mais l'endroit de l'ouvrage que ces critiques croient citer, et qu'en effet ils ne citent point , n'en est pas pire.

Que dites-vous du livre d'Hermodore ? Qu'il est mauvais, répond Anthime ; qu'il est mauvais. Qu'il est tel, continue-t-il, que ce n'est pas un livre, ou qui mérite du moins que le monde en parle. Mais l'avez-vous lu ? Non, dit Anthime. Que n'ajoute-t-il que Fulvie et Mélanie l'ont condamné sans l'avoir lu, et qu'il est ami de Fulvie et de Mélanie ?

Arsène (1), du plus haut de son esprit, contemple les hommes ; et, dans l'éloignement d'où il les voit, il est comme effrayé de leur petitesse. Loué, exalté, et porté jusqu'aux cieux par de certaines gens qui se sont promis de s'admirer réciproquement , il croit , avec quelque mérite qu'il a, posséder tout celui qu'on peut avoir, et qu'il n'aura jamais : occupé et rempli de ces sublimes idées, il se donne à peine le loisir de prononcer quelques oracles : élevé par son caractère au dessus des jugemens humains,

(1) Le marquis de Tréville, ou l'abbé de Choisy.

il abandonne aux ames communes le mérite d'une vie suivie et uniforme; et il n'est responsable de ses inconstances qu'à ce cercle d'amis qui les idolâtrèrent. Eux seuls savent juger, savent penser, savent écrire, doivent écrire. Il n'y a point d'autre ouvrage d'esprit si bien reçu dans le monde, et si universellement goûté des honnêtes gens, je ne dis pas qu'il veuille approuver, mais qu'il daigne lire : incapable d'être corrigé par cette peinture, qu'il ne lira point.

Théocrine (1) sait des choses assez inutiles; il a des sentimens toujours singuliers; il est moins profond que méthodique; il n'exerce que sa mémoire; il est abstrait, dédaigneux, et il semble toujours rire en lui-même de ceux qu'il croit ne le valoir pas. Le hasard fait que je lui lis mon ouvrage; il l'écoute. Est-il lu, il me parle du sien. Et du vôtre, me direz-vous, qu'en pense-t-il? Je vous l'ai déjà dit, il me parle du sien.

Il n'y a point d'ouvrage (2) si accompli qui ne fonde tout entier au milieu de la critique, si son auteur voulait en croire tous les censeurs,

(1) L'abbé Dangeau, ou de Brie. Ce dernier, fils d'un chapelier de Paris, est auteur d'un petit roman intitulé *Les Amours du duc de Guise*, surnommé le Balafre, 1695, in-12. Il a traduit quelques odes d'Horace d'une manière qui ne répond nullement au génie de ce poète.

(2) Les Cartes de l'abbé Dangeau.

qui ôtent chacun l'endroit qui leur plaît le moins.

C'est une expérience faite, que s'il se trouve dix personnes qui effacent d'un livre une expression ou un sentiment, l'on en fournit aisément un pareil nombre qui les réclame. Ceux-ci s'écrient : Pourquoi supprimer cette pensée ? elle est neuve, elle est belle, et le tour en est admirable ; et ceux-là affirment, au contraire, ou qu'ils auraient négligé cette pensée, ou qu'ils lui auraient donné un autre tour. Il y a un terme, disent les uns, dans votre ouvrage, qui est rencontré, et qui peint la chose au naturel : il y a un mot, disent les autres, qui est hasardé, et qui d'ailleurs ne signifie pas assez ce que vous voulez peut-être faire entendre : et c'est du même trait et du même mot que tous ces gens s'expliquent ainsi ; et tous sont connaisseurs et passent pour tels. Quel autre parti pour un auteur que d'oser pour lors être de l'avis de ceux qui l'approuvent ?

Un auteur sérieux (1) n'est pas obligé de remplir son esprit de toutes les extravagances, de toutes les saletés, de tous les mauvais mots que l'on peut dire, et de toutes les ineptes applications que l'on peut faire au sujet de quelques

(1) Allusion aux différentes applications que l'on fait des caractères du présent livre.

endroits de son ouvrage, et encore moins de les supprimer. Il est convaincu que, quelque scrupuleuse exactitude que l'on ait dans sa manière d'écrire, la raillerie froide des mauvais plaisans est un mal inévitable, et que les meilleures choses ne leur servent souvent qu'à leur faire rencontrer une sottise.

Si certains esprits vifs et décisifs étaient crus, ce serait encore trop que les termes pour exprimer les sentimens : il faudrait leur parler par signes, ou sans parler se faire entendre. Quelque soin qu'on apporte à être serré et concis, et quelque réputation qu'on ait d'être tel, ils vous trouvent diffus. Il faut leur laisser tout à suppléer, et n'écrire que pour eux seuls : ils conçoivent une période par le mot qui la commence, et par une période tout un chapitre : leur avez-vous lu un seul endroit de l'ouvrage, c'est assez, ils sont dans le fait et entendent l'ouvrage. Un tissu d'énigmes leur serait une lecture divertissante, et c'est une perte pour eux que ce style estropié qui les enlève soit rare, et que peu d'écrivains s'en accommodent. Les comparaisons tirées d'un fleuve dont le cours, quoique rapide, est égal et uniforme, ou d'un embrasement qui, poussé par les vents, s'épand au loin dans une forêt où il consume les chênes et les pins, ne leur fournissent aucune idée de l'éloquence. Montrez-leur un feu

grégeois qui les surprenne, ou un éclair qui les éblouisse, ils vous quittent du bon et du beau.

Quelle prodigieuse distance entre un bel ouvrage et un ouvrage parfait ou régulier ! Je ne sais s'il s'en est encore trouvé de ce dernier genre. Il est peut-être moins difficile aux rares génies de rencontrer le grand et le sublime que d'éviter toutes sortes de fautes. Le Cid n'a eu qu'une voix pour lui à sa naissance, qui a été celle de l'admiration : il s'est vu plus fort que l'autorité et la politique (1), qui ont tenté vainement de le détruire ; il a réuni en sa faveur des esprits toujours partagés d'opinions et de sentimens, les grands et le peuple : ils s'accordent tous à le savoir de mémoire, et à prévenir au théâtre les acteurs qui le récitent. Le Cid enfin est l'un des plus beaux poèmes que l'on puisse faire ; et l'une des meilleures critiques qui aient été faites sur aucun sujet est celle du Cid.

1 Quand une lecture vous élève l'esprit, et qu'elle vous inspire des sentimens nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage, il est bon, et fait de main d'ouvrier.

Capys (2), qui s'érige en juge du beau style.

(1) Cette pièce excita la jalousie du cardinal de Richelieu, qui obligea l'Académie française à la critiquer.

(2) Boursault, auteur de la Comédie d'Esopé, et de quelques autres ouvrages.

et qui croit écrire comme Bouhours et Rabutin, résiste à la voix du peuple, et dit tout seul que Damis (1) n'est pas un bon auteur. Damis cède à la multitude, et dit ingénument avec le public que Capys est un froid écrivain.

Le devoir du nouvelliste est de dire : Il y a un tel livre qui court, et qui est imprimé chez Cramoisy, en tel caractère; il est bien relié et en beau papier; il se vend tant : il doit savoir jusques à l'enseigne du libraire qui le débite : sa folie est d'en vouloir faire la critique.

Le sublime du nouvelliste est le raisonnement creux sur la politique.

Le nouvelliste se couche le soir tranquillement sur une nouvelle qui se corrompt la nuit, et qu'il est obligé d'abandonner le matin à son réveil.

Le philosophe consume (2) sa vie à observer les hommes, et il use ses esprits à en démêler les vices et le ridicule : s'il donne quelque tour à ses pensées, c'est moins par une vanité d'auteur que pour mettre une vérité qu'il a trouvée dans tout le jour nécessaire pour faire l'impression qui doit servir à son dessein. Quelques lecteurs croient néanmoins le payer avec usure s'ils disent magistralement qu'ils ont lu son livre, et qu'il y a de l'esprit; mais il leur ren-

(1) Boileau.

(2) La Bruyère, auteur du présent livre.

voie tous leurs éloges , qu'il n'a pas cherchés par son travail et par ses veilles. Il porte plus haut ses projets , et agit pour une fin plus relevée : il demande des hommes un plus grand et un plus rare succès que les louanges , et même que les récompenses , qui est de les rendre meilleurs.

Les sots lisent un livre , et ne l'entendent point : les esprits médiocres croient l'entendre parfaitement ; les grands esprits ne l'entendent quelquefois pas tout entier : ils trouvent obscur ce qui est obscur , comme ils trouvent clair ce qui est clair. Les beaux esprits veulent trouver obscur ce qui ne l'est point , et ne pas entendre ce qui est fort intelligible.

Un auteur cherche vainement à se faire admirer par son ouvrage. Les sots admirent quelquefois , mais ce sont des sots. Les personnes d'esprit ont en eux les semences de toutes les vérités et de tous les sentimens ; rien ne leur est nouveau ; ils admirent peu , ils approuvent.

Je ne sais si l'on pourra jamais mettre dans des lettres plus d'esprit , plus de tour , plus d'agrément et plus de style que l'on en voit dans celles de Balzac et de Voiture. Elles sont vides de sentimens , qui n'ont régné que depuis leur temps , et qui doivent aux femmes leur naissance. Ce sexe va plus loin que le nôtre dans ce genre d'écrire. Elles trouvent sous leur plume

des tours et des expressions qui souvent en nous ne sont l'effet que d'un long travail et d'une pénible recherche : elles sont heureuses dans le choix des termes qu'elles placent si juste, que, tout connus qu'ils sont, ils ont le charme de la nouveauté, et semblent être faits seulement pour l'usage où elles les mettent. Il n'appartient qu'à elles de faire lire dans un seul mot tout un sentiment, et de rendre délicatement une pensée qui est délicate. Elles ont un enchaînement de discours inimitable, qui se suit naturellement, et qui n'est lié que par un sens. Si les femmes étaient toujours correctes, j'oserais dire que les lettres de quelques unes d'entre elles seraient peut-être ce que nous avons dans notre langue de mieux écrit.

Il n'a manqué à Térence que d'être moins froid : quelle pureté, quelle exactitude, quelle politesse, quelle élégance, quels caractères ! Il n'a manqué à Molière (1) que d'éviter le jargon

(1) Jean-Baptiste Poquelin, si connu sous le nom de Molière, était fils d'un valet de chambre tapissier du roi : il naquit à Paris, environ l'an 1620. Il se mit d'abord dans la troupe des comédiens de Monsieur, et débuta sur le théâtre au Petit-Bourbon. Il réussit si mal la première fois qu'il parut à la tragédie d'Héraclius, dont il faisait le principal personnage, qu'on lui jeta des pommes cuites qui se vendaient à la porte, et il fut obligé de quitter. Depuis ce temps-là, il n'a plus paru au sérieux, et s'est donné tout au comique, où il réussissait fort bien

et le barbarisme, et d'écrire purement : quel feu, quelle naïveté, quelle source de la bonne plaisanterie, quelle imitation des mœurs, quelles images, et quel fléau du ridicule ! Mais quel homme on aurait pu faire de ces deux comiques !

J'ai lu Malherbe et Théophile. Ils ont tous deux connu la nature, avec cette différence que le premier, d'un style plein et uniforme, montre tout à la fois ce qu'elle a de plus beau et de plus noble, de plus naïf et de plus simple : il en fait la peinture ou l'histoire. L'autre, sans choix, sans exactitude, d'une plume libre et inégale, tantôt charge ses descriptions, s'appesantit sur les détails ; il fait une anatomie : tantôt il feint, il exagère, il passe le vrai dans la nature, il en fait le roman.

Ronsard et Balzac ont eu chacun dans leur genre assez de bon et de mauvais pour former après eux de très grands hommes en vers et en prose.

Marot, par son tour et par son style, semble avoir écrit depuis Ronsard : il n'y a guère entre ce premier et nous que la différence de quelques mots.

Ronsard et les auteurs ses contemporains ont

Mais, comme il ne jouait que dans ses propres pièces, il faisait toujours un personnage exprès pour lui. Il est mort, presque sur le théâtre, à la représentation du Malade imaginaire, le 17 février 1673.

plus nuï au style qu'ils ne lui ont servi. Ils l'ont retardé dans le chemin de la perfection ; ils l'ont exposé à la manquer pour toujours, et à n'y plus revenir. Il est étonnant que les ouvrages de Marot, si naturels et si faciles, n'aient su faire de Ronsard, d'ailleurs plein de verve et d'enthousiasme, un plus grand poète que Ronsard et qu'un Marot ; et au contraire, que Belleau, Jodelle, et Du Bartas, aient été si tôt suivis d'un Racan et d'un Malherbe ; et que notre langue à peine corrompue se soit vue réparée.

Marot et Rabelais sont inexcusables d'avoir semé l'ordure dans leurs écrits : tous deux avaient assez de génie et de naturel pour pouvoir s'en passer, même à l'égard de ceux qui cherchent moins à admirer qu'à rire dans un auteur. Rabelais surtout est incompréhensible. Son livre est une énigme, quoi qu'on veuille dire, inexplicable : c'est une chimère, c'est le visage d'une belle femme avec des pieds et une queue de serpent, ou de quelque autre bête plus difforme : c'est un monstrueux assemblage d'une morale fine et ingénieuse et d'une sale corruption. Où il est mauvais, il passe bien loin au delà du pire, c'est le charme de la canaille : où il est bon, il va jusques à l'exquis et à l'excellent. Il peut être le mets des plus délicats.

Deux écrivains (1) dans leurs ouvrages ont

(1) Le P. Malebranche , qui pense trop, et Nicole de

blâmé Montaigne, que je ne crois pas, aussi bien qu'eux, exempt de toute sorte de blâme : il paraît que tous deux ne l'ont estimé en nulle manière. L'un ne pensait pas assez pour goûter un auteur qui pense beaucoup ; l'autre pense trop subtilement pour s'accommoder des pensées qui sont naturelles.

Un style grave, sérieux, scrupuleux, va fort loin : on lit Amyot et Coeffeteau : lequel lit-on de leurs contemporains ? Balzac, pour les termes et pour l'expression, est moins vieux que Voiture : mais si ce dernier, pour le tour, pour l'esprit et pour le naturel, n'est pas moderne et ne ressemble en rien à nos écrivains, c'est qu'il leur a été plus facile de le négliger que de l'imiter, et que le petit nombre de ceux qui courent après lui ne peut l'atteindre.

Le Mercure Galant (1) est immédiatement au dessous du rien : il y a bien d'autres ouvrages qui lui ressemblent. Il y a autant d'invention à s'enrichir par un sot livre, qu'il y a de sottise à l'acheter ; c'est ignorer le goût du peuple que de ne pas hasarder quelquefois de grandes fadaïses.

L'on voit bien que l'opéra est l'ébauche d'un grand spectacle : il en donne l'idée.

Je ne sais pas comment l'opéra, avec une

Port-Royal, qui ne pense pas assez. Ce dernier est mort au mois de novembre 1695.

(1) Fait par le sieur de Visé.

musiques si parfaite, et une dépense toute royale, a pu réussir à m'ennuyer.

Il y a des endroits dans l'opéra qui laissent en désirer d'autres. Il échappe quelquefois de souhaiter la fin de tout le spectacle : c'est faute de théâtre, d'action et de choses qui intéressent.

L'opéra jusques à ce jour n'est pas un poème, ce sont des vers ; ni un spectacle, depuis que les machines ont disparu par le bon ménage d'Amphion (1) et de sa race : c'est un concert, ou ce sont des voix soutenues par des instrumens. C'est prendre le change, et cultiver un mauvais goût, que de dire, comme l'on fait, que la machine n'est qu'un amusement d'enfans, et qui ne convient qu'aux marionnettes : elle augmente et embellit la fiction, soutient dans les spectateurs cette douce illusion qui est tout le plaisir du théâtre, où elle jette encore le merveilleux. Il ne faut point de vols, ni de chars, ni de changemens aux Bérénices et à Pénélope ; il en faut aux opéras : et le propre de ce spectacle est de tenir les esprits, les yeux et les oreilles dans un égal enchantement.

(1) Lulli, ou Francine, son gendre. Le premier était originairement laquais, ensuite violon. Il a porté la musique à un haut point de perfection, et a donné de très beaux opéras, dans lesquels il a supprimé la plus grande partie des machines, faites par le marquis de Sourdiac, de la maison de Rieux en Bretagne. Lulli est mort en 1686.

Ils ont fait le théâtre (1) ces empressés, les machines, les ballets, les vers, la musique, tout le spectacle, jusques à la salle où s'est donné le spectacle, j'entends le toit et les quatre murs dès leurs fondemens : qui doute que la chasse sur l'eau, l'enchantement de la table (2), la merveille du labyrinthe (3), ne soient encore de leur invention ? J'en juge par le mouvement qu'ils se donnent, et par l'air content dont ils s'applaudissent sur tout le succès. Si je me trompe, et qu'ils n'aient contribué en rien à cette fête si superbe, si galante, si long-temps soutenue, et où un seul a suffi pour le projet et pour la dépense, j'admire deux choses, la tranquillité et le flegme de celui qui a tout remué, comme l'embarras et l'action de ceux qui n'ont rien fait. ✕

Les connaisseurs (4), ou ceux qui se croient tels, se donnent voix délibérative et décisive sur les spectacles, se cantonnent aussi, et se divisent en des partis contraires, dont chacun, poussé par un tout autre intérêt que par celui

(1) Mansard, architecte du roi, qui a prétendu avoir donné l'idée de la belle fête de Chantilly.

(2) Rendez-vous de chasse dans la forêt de Chantilly.

(3) Collation très ingénieuse donnée dans le labyrinthe de Chantilly.

(4) Quinault, auteur de plusieurs opéras qui, malgré les sarcasmes de Boileau, ne sont pas tous sans mérite.

du public ou de l'équité , admire un certain poème ou une certaine musique , et siffle tout autre. Ils nuisent également , par cette chaleur à défendre leurs préventions , et à la faction opposée , et à leur propre cabale : ils découragent par mille contradictions les poètes et les musiciens , retardent le progrès des sciences et des arts , en leur ôtant le fruit qu'ils pourraient tirer de l'émulation et de la liberté qu'auraient plusieurs excellens maîtres de faire chacun dans leur genre , et selon leur génie , de très beaux ouvrages.

D'où vient que l'on rit si librement au théâtre , et que l'on a honte d'y pleurer ? Est-il moins dans la nature des'attendrir sur le pitoyable que d'éclater sur le ridicule ? Est-ce l'altération des traits qui nous retient ? Elle est plus grande dans un ris immodéré que dans la plus amère douleur ; et l'on détourne son visage pour rire comme pour pleurer , en la présence des grands et de tous ceux que l'on respecte. Est-ce une peine que l'on sent à laisser voir que l'on est tendre , et à marquer quelque faiblesse , surtout en un sujet faux , et dont il semble que l'on soit la dupe ? Mais , sans citer les personnes graves ou les esprits forts qui trouvent du faible dans un ris excessif comme dans les pleurs , et qui se les défendent également , qu'attend-on d'une scène tragique ? qu'elle fasse rire ? Et d'ailleurs

la vérité n'y règne-t-elle pas aussi vivement par ses images que dans le comique? l'ame ne vatt-elle pas jusqu'au vrai dans l'un et dans l'autre genre avant que de s'émouvoir? est-elle même si aisée à contenter? ne lui faut-il pas encore le vraisemblable? Comme donc ce n'est point une chose bizarre d'entendre s'élever de tout un amphithéâtre un ris universel sur quelque endroit d'une comédie, et que cela suppose au contraire qu'il est plaisant et très naïvement exécuté; aussi l'extrême violence que chacun se fait à contraindre ses larmes, et le mauvais ris dont on veut les couvrir, prouvent clairement que l'effet naturel du grand tragique serait de pleurer tout franchement et de concert à la vue l'un de l'autre, sans autre embarras que d'essuyer ses larmes : outre qu'après être convenu de s'y abandonner, on éprouverait encore qu'il y a souvent moins lieu de craindre de pleurer au théâtre que de s'y morfondre.

Le poème tragique vous serre le cœur dès son commencement, vous laisse à peine dans tout son progrès la liberté de respirer et le temps de vous remettre; ou, s'il vous donne quelque relâche, c'est pour vous replonger dans de nouveaux abîmes et dans de nouvelles alarmes. Il vous conduit à la terreur par la pitié, ou réciproquement à la pitié par le terrible; vous mène par les larmes, par les sanglots, par l'incerti-

tude, par l'espérance, par la crainte, par les surprises et par l'horreur, jusqu'à la catastrophe. Ce n'est donc pas un tissu de jolis sentimens (1), de déclarations tendres, d'entretiens galans, de portraits agréables, de mots doux-reux, ou quelquefois assez plaisans pour faire rire, suivi à la vérité d'une dernière scène où les (2) mutins n'entendent aucune raison, et où pour la bienséance il y a enfin du sang répandu et quelque malheureux à qui il en coûte la vie. X

Ce n'est point assez (3) que les mœurs du théâtre ne soient point mauvaises, il faut encore qu'elles soient décentes et instructives. Il peut y avoir un ridicule si bas, si grossier, ou même si fade et si indifférent, qu'il n'est ni permis au poète d'y faire attention, ni possible aux spectateurs de s'en divertir. Le paysan, ou l'ivrogne, fournit quelques scènes à un farceur; il n'entre qu'à peine dans le vrai comique : comment pourrait-il faire le fonds ou l'action principale de la comédie ? Ces caractères, dit-on, sont naturels : ainsi par cette règle on occupera bientôt tout l'amphithéâtre d'un laquais qui siffle, d'un malade dans sa garde-robe, d'un homme ivre qui dort ou qui vomit : y a-t-il rien

(1) Il parle contre l'opéra.

(2) Sédition, dénouement vulgaire des tragédies.

(3) Les comédies de Baron.

de plus naturel ? C'est le propre de l'efféminé (1) de se lever tard, de passer une partie du jour à sa toilette, de se voir au miroir, de se parfumer, de se mettre des mouches, de recevoir des billets et d'y faire réponse : mettez ce rôle sur la scène, plus long-temps vous le ferez durer, un acte, deux actes, plus il sera naturel et conforme à son original ; mais plus aussi il sera froid et insipide.

Il semble que le roman et la comédie pourraient être aussi utiles qu'ils sont nuisibles : l'on y voit de si grands exemples de constance, de vertu, de tendresse et de désintéressement, de si beaux et de si parfaits caractères, que, quand une jeune personne jette de là sa vue sur tout ce qui l'entoure, ne trouvant que des sujets indignes et fort au dessous de ce qu'elle vient d'admirer, je m'étonne qu'elle soit capable pour eux de la moindre faiblesse.

Cornaille ne peut être égalé dans les endroits où il excelle ; il a pour lors un caractère original et inimitable ; mais il est inégal. Ses premières comédies sont sèches, languissantes, et ne laissaient pas espérer qu'il dût ensuite aller si loin ; comme ses dernières font qu'on s'étonne

(1) L'Homme à bonnes fortunes, comédie de Baron le père, comédien fort célèbre ; laquelle pièce on prétend être le portrait de ses aventures. Il a renoncé au théâtre, et s'est jeté dans la dévotion.

qu'il ait pu tomber de si haut. Dans quelques unes de ses meilleures pièces il y a des fautes inexcusables contre les mœurs ; un style de déclamateur qui arrête l'action et la fait languir ; des négligences dans les vers et dans l'expression qu'on ne peut comprendre en un si grand homme. Ce qu'il y a eu en lui de plus éminent, c'est l'esprit, qu'il avait sublime, auquel il a été redevable de certains vers les plus heureux qu'on ait jamais lus ailleurs , de la conduite de son théâtre, qu'il a quelquefois hasardée contre les règles des anciens , et enfin de ses dénouemens ; car il ne s'est pas toujours assujetti au goût des Grecs, et à leur grande simplicité ; il a aimé au contraire à charger la scène d'événemens, dont il est presque toujours sorti avec succès : admirable surtout par l'extrême variété et le peu de rapport qui se trouve pour le dessein entre un si grand nombre de poèmes qu'il a composés. Il semble qu'il y ait plus de ressemblance dans ceux de Racine, et qu'ils tendent un peu plus à une même chose ; mais il est égal, soutenu, toujours le même partout, soit pour le dessein et la conduite de ses pièces, qui sont justes, régulières, prises dans le bon sens et dans la nature ; soit pour la versification, qui est correcte, riche dans ses rimes, élégante, nombreuse, harmonieuse ; exact imitateur des anciens, dont il a suivi scrupuleuse-

ment la netteté et la simplicité de l'action , à qui le grand et le merveilleux n'ont pas même manqué , ainsi qu'à Corneille ni le touchant ni le pathétique. Quelle plus grande tendresse que celle qui est répandue dans tout le Cid (1), dans Polyeucte et dans les Horaces ? Quelle grandeur ne se remarque point en Mithridate , en Porus et en Burrhus ? Ces passions encore favorites des anciens , que les tragiques aimaient à exciter sur les théâtres , et qu'on nomme la terreur et la pitié , ont été connues de ces deux poètes : Oreste dans l'Andromaque de Racine , et Phèdre du même auteur , comme l'Oedipe et les Horaces de Corneille , en sont la preuve. Si cependant il est permis de faire entre eux quelque comparaison , et de les marquer l'un et l'autre par ce qu'ils ont eu de plus propre , et par ce qui éclate le plus ordinairement dans leurs ouvrages , peut-être qu'on pourrait parler ainsi : Corneille nous assujettit à ses caractères et à ses idées , Racine se conforme aux nôtres ; celui-là peint les hommes comme ils devraient être , celui-ci les peint tels qu'ils sont. Il y a plus dans le premier de ce que l'on admire , et de ce que l'on doit même imiter ; il y a plus dans le second de ce que l'on reconnaît dans les au-

(1) Le cardinal de Richelieu se déclara et s'anima contre Corneille l'ainé , auteur de la tragédie du Cid , comme contre un criminel de lèse-majesté.

tres , ou de ce que l'on éprouve dans soi-même. L'un élève , étonne , maîtrise , instruit ; l'autre plaît , remue , touche , pénètre. Ce qu'il y a de plus beau , de plus noble et de plus impérieux dans la raison est manié par le premier ; et par l'autre ce qu'il y a de plus flatteur et de plus délicat dans la passion. Ce sont dans celui-là des maximes , des règles et des préceptes , et dans celui-ci du goût et des sentimens. L'on est plus occupé aux pièces de Corneille , l'on est plus ébranlé et plus attendri à celles de Racine ; Corneille est plus moral , Racine plus naturel. Il semble que l'un imite Sophocle , et que l'autre doit plus à Euripide. ✕

Le peuple appelle éloquence la facilité que quelques uns ont de parler seuls et long-temps , jointe à l'emportement du geste , à l'éclat de la voix et à la force des poumons. Les pédans ne l'admettent aussi que dans le discours oratoire , et ne la distinguent pas de l'entassement des figures , de l'usage des grands mots et de la rondeur des périodes.

Il semble que la logique est l'art de convaincre de quelque vérité ; et l'éloquence un don de l'ame , lequel nous rend maîtres du cœur et de l'esprit des autres ; qui fait que nous leur inspirons ou que nous leur persuadons tout ce qui nous plaît.

L'éloquence peut se trouver dans les entre-

tiens et dans tout genre d'écrire. Elle est rarement où on la cherche, et elle est quelquefois où on ne la cherche point.

L'éloquence est au sublime ce que le tout est à sa partie.

Qu'est-ce que le sublime ? Il ne paraît pas qu'on l'ait défini. Est-ce une figure ? naît-il des figures ou du moins de quelques figures ? Tout genre d'écrire reçoit-il le sublime ; ou s'il n'y a que les grands sujets qui en soient capables ? Peut-il briller autre chose dans l'épique qu'un beau naturel, et dans les lettres familières, comme dans les conversations, qu'une grande délicatesse ? ou plutôt le naturel et le délicat ne sont-ils pas le sublime des ouvrages dont ils font la perfection ? Qu'est-ce que le sublime ? où entre le sublime ?

Les synonymes sont plusieurs diction ou plusieurs phrases différentes qui signifient une même chose. L'antithèse est une opposition de deux vérités qui se donnent du jour l'une à l'autre. La métaphore ou la comparaison emprunte d'une chose étrangère une image sensible et naturelle d'une vérité. L'hyperbole exprime au delà de la vérité pour ramener l'esprit à la mieux connaître. Le sublime ne peint que la vérité, mais en un sujet noble ; il la peint tout entière, dans sa cause et dans son effet ; il est l'expression ou l'image la plus di-

gne de cette vérité. Les esprits médiocres ne trouvent point l'unique expression, et usent de synonymes. Les jeunes gens sont éblouis de l'éclat de l'antithèse, et s'en servent. Les esprits justes, et qui aiment à faire des images qui soient précises, donnent naturellement dans la comparaison et la métaphore. Les esprits vifs, pleins de feu, et qu'une vaste imagination emporte hors des règles et de la justesse, ne peuvent s'assouvir de l'hyperbole. Pour le sublime, il n'y a même entre les grands génies que les plus élevés qui en soient capables.

Tout écrivain (1), pour écrire nettement, doit se mettre à la place de ses lecteurs, examiner son propre ouvrage comme quelque chose qui lui est nouveau, qu'il lit pour la première fois, où il n'a nulle part, et que l'auteur aurait soumis à sa critique, et se persuader ensuite qu'on n'est pas entendu seulement à cause que l'on s'entend soi-même, mais parce qu'on est en effet intelligible.

L'on n'écrit que pour être entendu ; mais il faut du moins en écrivant faire entendre de belles choses. L'on doit avoir une diction pure, et user de termes qui soient propres, il est vrai ; mais il faut que ces termes si propres expriment des pensées nobles, vives, solides, et

(1) Les romans.

qui renferment un très beau sens. C'est faire de la pureté et de la clarté du discours un mauvais usage que de les faire servir à une matière aride, infructueuse, qui est sans sel, sans utilité, sans nouveauté : que sert aux lecteurs de comprendre aisément et sans peine des choses frivoles et puériles, quelquefois fades et communes, et d'être moins incertains de la pensée d'un auteur qu'ennuyés de son ouvrage?

Si l'on jette quelque profondeur dans certains écrits; si l'on affecte une finesse de tour, et quelquefois une trop grande délicatesse, ce n'est que par la bonne opinion qu'on a de ses lecteurs. X

L'on a cette incommodité (1) à essuyer dans la lecture des livres faits par des gens de parti et de cabale, que l'on n'y voit pas toujours la vérité. Les faits y sont déguisés, les raisons réciproques n'y sont point rapportées dans toute leur force, ni avec une entière exactitude; et, ce qui use la plus longue patience, il faut lire un grand nombre de termes durs et injurieux que se disent des hommes graves, qui, d'un point de doctrine ou d'un fait contesté, se font une querelle personnelle. Ces ouvrages ont cela de particulier qu'ils ne méritent ni le cours prodigieux qu'ils ont pendant un certain temps,

(1) Les jésuites et les jansénistes.

ni le profond oubli où ils tombent, lorsque, le feu et la division venant à s'éteindre, ils deviennent des almanachs de l'autre année.

La gloire ou le mérite de certains hommes est de bien écrire; et de quelques autres, c'est de n'écrire point.

L'on écrit (1) régulièrement depuis vingt années; l'on est esclave de la construction; l'on a enrichi la langue de nouveaux mots, secoué le joug du latinisme, et réduit le style à la phrase purement française; l'on a presque retrouvé le nombre que Malherbe et Balzac avaient les premiers rencontré, et que tant d'auteurs depuis eux ont laissé perdre. L'on a mis enfin dans le discours tout l'ordre et toute la netteté dont il est capable: cela conduit insensiblement à y mettre de l'esprit.

Il y a des artisans ou des habiles dont l'esprit est aussi vaste que l'art et la science qu'ils professent: ils lui rendent avec avantage, par le génie et par l'invention ce qu'ils tiennent d'elle et de ses principes: ils sortent de l'art pour l'ennoblir, s'écartent des règles, si elles ne les conduisent pas au grand et au sublime: ils marchent seuls et sans compagnie; mais ils vont fort haut et pénètrent fort loin, toujours

(1) Le P. Bouhours et le P. Bourdaloue, tous deux jésuites,

sûrs et confirmés par le succès des avantages que l'on tire quelquefois de l'irrégularité. Les esprits justes , doux , modérés , non seulement ne les atteignent pas, ne les admirent pas, mais ils ne les comprennent point, et voudraient encore moins les imiter. Ils demeurent tranquilles dans l'étendue de leur sphère, vont jusques à un certain point qui fait les bornes de leur capacité et de leurs lumières; ils ne vont pas plus loin , parce qu'ils ne voient rien au delà. Ils ne peuvent au plus qu'être les premiers d'une seconde classe, et exceller dans le médiocre.

Il y a des esprits (1), si j'ose le dire, inférieurs et subalternes, qui ne semblent faits que pour être le recueil, le registre, ou le magasin de toutes les productions des autres génies. Ils sont plagiaires, traducteurs, compilateurs : ils ne pensent point, ils disent ce que les auteurs ont pensé; et comme le choix des pensées est invention, ils l'ont mauvais, peu juste, et qui les détermine plutôt à rapporter beaucoup de choses que d'excellentes choses : ils n'ont rien d'original et qui soit à eux ; ils ne savent que ce qu'ils ont appris, et ils n'apprennent que ce que tout le monde veut bien ignorer, une science vaine , aride , dénuée d'agrément et d'utilité, qui ne tombe point dans la conversation, qui

(1) Ménage.

est hors d^e commerce, semblable à une monnaie qui n'a point de cours. On est tout à la fois étonné de leur lecture et ennuyé de leur entretien ou de leurs ouvrages. Ce sont ceux que les grands et le vulgaire confondent avec les savans, et que les sages renvoient au pédantisme.

La critique souvent n'est pas une science : c'est un métier où il faut plus de santé que d'esprit, plus de travail que de capacité, plus d'habitude que de génie. Si elle vient d'un homme qui ait moins de discernement que de lecture, et qu'elle s'exerce sur de certains chapitres, elle corrompt et les lecteurs et l'écrivain.

Je conseille (1) à un auteur né copiste, et qui a l'extrême modestie de travailler d'après quelqu'un, de ne se choisir pour exemplaires que ces sortes d'ouvrages où il entre de l'esprit, de l'imagination, ou même de l'érudition : s'il n'atteint pas ses originaux, du moins il en approche, et il se fait lire. Il doit au contraire éviter comme un écueil de vouloir imiter ceux qui écrivent par humeur, que le cœur fait parler, à qui il inspire les termes et les figures, et qui tirent, pour ainsi dire, de leurs entrailles tout ce qu'ils expriment sur le papier : dangereux modèles et tout propres à faire tomber dans le

(1) L'abbé de Villiers, qui avait été jésuite.

froid, dans le bas, et dans le ridicule, ceux qui s'ingèrent de les suivre. En effet, je rirais d'un homme qui voudrait sérieusement parler mon ton de voix, ou me ressembler de visage.

Un homme (1) né chrétien et Français se trouve contraint dans la satire : les grands sujets lui sont défendus ; il les entame quelquefois, et se détourne ensuite sur de petites choses, qu'il relève par la beauté de son génie et de son style.

Il faut éviter le style vain et puéril, de peur de ressembler à Dorillas et Handbourg (2). L'on peut au contraire en une sorte d'écrits hasarder de certaines expressions, user de termes transposés et qui peignent vivement, et plaindre ceux qui ne sentent pas le plaisir qu'il y a à s'en servir ou à les entendre.

Celui qui n'a égard en écrivant qu'au goût de son siècle, songe plus à sa personne qu'à ses

(1) Le Noble, natif de Troyes, ci-devant procureur général au parlement de Metz, a fait quantité d'ouvrages d'esprit et d'érudition, entres autres, l'ESPRIT DE GERSON, qui a été mis à l'index à Rome. Il a été détenu plusieurs années en prison, d'où il est enfin sorti après avoir fait amende honorable.

(2) Varillas et Maimbourg. Le P. Maimbourg, dit madame de Sévigné, lettre 116, a ramassé le délicat des mauvaises ruelles. Ce jugement s'accorde fort bien avec celui que La Bruyère porte ici du style de Handbourg. HAND, en anglais, signifie MAIN.

écrits. Il faut toujours tendre à la perfection; et alors cette justice qui nous est quelquefois refusée par nos contemporains, la postérité sait nous la rendre.

Il ne faut point mettre un ridicule où il n'y en a point : c'est se gâter le goût, c'est corrompre son jugement et celui des autres. Mais le ridicule qui est quelque part, il faut l'y voir, l'en tirer avec grace, et d'une manière qui plaise et qui instruisse.

Horace, ou Despréaux, l'a dit avant vous. Je le crois sur votre parole; mais je l'ai dit comme mien. Ne puis-je pas penser après eux une chose vraie, et que d'autres encore penseront après moi?

CHAPITRE II.

Du Mérite personnel

QUI peut, avec les plus rares talens et le plus excellent mérite, n'être pas convaincu de son inutilité, quand il considère qu'il laisse, en mourant, un monde qui ne se sent pas de sa perte, et où tant de gens se trouvent pour le remplacer?

De bien des gens il n'y a que le nom qui vaille

quelque chose. Quand vous les voyez de fort près, c'est moins que rien : de loin ils imposent.

Tout persuadé que je suis que ceux que l'on choisit pour de différens emplois, chacun selon son génie et sa profession, font bien, je me hasarde de dire qu'il se peut faire qu'il y ait au monde plusieurs personnes connues ou inconnues que l'on n'emploie pas, qui feraient très bien ; et je suis induit à ce sentiment par le merveilleux succès de certaines gens que le hasard seul a placés, et de qui jusqu'alors on n'avait pas attendu de fort grandes choses.

Combien d'hommes admirables, et qui avaient de très beaux génies, sont morts sans qu'on en ait parlé ! Combien vivent encore dont on ne parle point et dont on ne parlera jamais !

Quelle horrible peine a un homme qui est sans prôneurs et sans cabale, qui n'est engagé dans aucun corps, mais qui est seul, et qui n'a que beaucoup de mérite pour toute recommandation, de se faire jour à travers l'obscurité où il se trouve, et de venir au niveau d'un fat qui est en crédit !

Personne presque ne s'avise de lui-même du mérite d'un autre.

Les hommes sont trop occupés d'eux-mêmes pour avoir le loisir de pénétrer ou de discerner les autres : de là vient qu'avec un grand mérite

et une plus grande modestie l'on peut être longtemps ignoré.

Le génie et les grands talens manquent souvent ; quelquefois aussi les seules occasions : tels peuvent être loués de ce qu'ils ont fait, et tels de ce qu'ils auraient fait.

Il est moins rare de trouver de l'esprit que des gens qui se servent du leur, ou qui fassent valoir celui des autres et le mettent à quelque usage.

Il y a plus d'outils que d'ouvriers , et de ces derniers plus de mauvais que d'excellens : que pensez-vous de celui qui veut scier avec un rabot, et qui prend sa scie pour raboter?

Il n'y a point au monde un si pénible métier que celui de se faire un grand nom : la vie s'achève, que l'on a à peine ébauché son ouvrage.

Que faire d'Égésippe qui demande un emploi? Le mettra-t-on dans les finances, ou dans les troupes? Cela est indifférent , et il faut que ce soit l'intérêt seul qui en décide ; car il est aussi capable de manier de l'argent , ou de dresser des comptes , que de porter les armes. Il est propre à tout , disent ses amis ; ce qui signifie toujours qu'il n'a pas plus de talent pour une chose que pour une autre, ou en d'autres termes qu'il n'est propre à rien. Ainsi la plupart des hommes, occupés d'eux seuls dans leur jeu-

nesse, corrompus par la paresse ou par le plaisir, croient faussement dans un âge plus avancé qu'il leur suffit d'être inutiles ou dans l'indigence, afin que la république soit engagée à les placer ou à les secourir ; et ils profitent rarement de cette leçon très importante, que les hommes devraient employer les premières années de leur vie à devenir tels par leurs études et par leur travail, que la république elle-même eût besoin de leur industrie et de leurs lumières ; qu'ils fussent comme une pièce nécessaire à tout son édifice ; et qu'elle se trouvât portée par ses propres avantages à faire leur fortune ou à l'embellir.

Nous devons travailler à nous rendre très dignes de quelque emploi : le reste ne nous regarde point, c'est l'affaire des autres.

Se faire valoir par des choses qui ne dépendent point des autres, mais de soi seul, ou renoncer à se faire valoir : maxime inestimable et d'une ressource infinie dans la pratique, utile aux faibles, aux vertueux, à ceux qui ont de l'esprit, qu'elle rend maîtres de leur fortune ou de leur repos : pernicieuse pour les grands ; qui diminuerait leur cour, ou plutôt le nombre de leurs esclaves ; qui ferait tomber leur morgue avec une partie de leur autorité, et les réduirait presque à leurs entremets et à leurs équipages ; qui les priverait du plaisir qu'ils

sentent à se faire prier, presser, solliciter, à faire attendre ou à refuser, à promettre et à ne pas donner; qui les traverserait dans le goût qu'ils ont quelquefois à mettre les sots en vue, et à anéantir le mérite quand il leur arrive de le discerner; qui bannirait des cours les brigues, les cabales, les mauvais offices, la bassesse, la flatterie, la fourberie; qui ferait d'une cour orageuse pleine de mouvemens et d'intrigues, comme une pièce comique ou même tragique, dont les sages ne seraient que les spectateurs; qui remettrait de la dignité dans les différentes conditions des hommes, et de la sérénité sur leur visage; qui étendrait leur liberté; qui réveillerait en eux, avec les talens naturels, l'habitude du travail et de l'exercice; qui les exciterait à l'émulation, au désir de la gloire, à l'amour de la vertu; qui, au lieu de courtisans vils, inquiets, inutiles, souvent onéreux à la république, en ferait ou de sages économes, ou d'excellens pères de famille, ou des juges intègres, ou de grands capitaines, ou des orateurs, ou des philosophes; et qui ne leur attirerait à tous nul autre inconvénient que celui peut-être de laisser à leurs héritiers moins de trésors que de bons exemples.

Il faut en France beaucoup de fermeté, et une grande étendue d'esprit, pour se passer des charges et des emplois, et consentir ainsi à de-

meurer chez soi et à ne rien faire. Personne presque n'a assez de mérite pour jouer ce rôle avec dignité, ni assez de fond pour remplir le vide du temps, sans ce que le vulgaire appelle des affaires. Il ne manque cependant à l'oisiveté du sage qu'un meilleur nom ; et que méditer, parler, lire, et être tranquille, s'appelât travailler.

Un homme de mérite, et qui est en place, n'est jamais incommode par sa vanité : il s'étourdit moins du poste qu'il occupe qu'il n'est humilié par un plus grand qu'il ne remplit pas et dont il se croit digne : plus capable d'inquiétude que de fierté ou de mépris pour les autres, il ne pense qu'à soi-même.

Il coûte à un homme de mérite de faire assidument sa cour, mais par une raison bien opposée à celle que l'on pourrait croire. Il n'est point tel sans une grande modestie, qui l'éloigne de penser qu'il fasse le moindre plaisir aux princes, s'il se trouve sur leur passage, se poste devant leurs yeux, et leur montre son visage. Il est plus proche de se persuader qu'il les importune ; et il a besoin de toutes les raisons tirées de l'usage et de son devoir pour se résoudre à se montrer. Celui au contraire qui a bonne opinion de soi, et que le vulgaire appelle un glorieux, a du goût à se faire voir ; et il fait sa cour avec d'autant plus de confiance, qu'il est

incapable de s'imaginer que les grands dont il est vu pensent autrement de sa personne qu'il fait lui-même.

Un honnête homme se paie par ses mains de l'application qu'il a à son devoir, par le plaisir qu'il sent à le faire, et se désintéresse sur les éloges, l'estime et la reconnaissance qui lui manquent quelquefois.

Si j'osais faire une comparaison entre deux conditions tout à fait inégales, je dirais qu'un homme de cœur pense à remplir ses devoirs à peu près comme le couvreur pense à couvrir : ni l'un ni l'autre ne cherchent à exposer leur vie, ni ne sont détournés par le péril : la mort pour eux est un inconvénient dans le métier, et jamais un obstacle. Le premier aussi n'est guère plus vain d'avoir paru à la tranchée, emporté un ouvrage, ou forcé un retranchement, que celui-ci d'avoir monté sur de hauts combles ou sur la pointe d'un clocher. Ils ne sont tous deux appliqués qu'à bien faire, pendant que le fanfaron travaille à ce qu'on dise de lui qu'il a bien fait.

La modestie est au mérite ce que les ombres sont aux figures dans un tableau : elle lui donne de la force et du relief.

Un extérieur simple est l'habit des hommes vulgaires ; il est taillé pour eux et sur leur mesure : mais c'est une parure pour ceux qui

ont rempli leur vie de grandes actions : je les compare à une beauté négligée, mais plus piquante.

Certains hommes contents d'eux-mêmes, de quelque action ou de quelque ouvrage qui ne leur a pas mal réussi, et ayant ouï dire que la modestie sied bien aux grands hommes, osent être modestes, contrefont les simples et les naturels ; semblables à ces gens d'une taille médiocre qui se baissent aux portes de peur de se heurter.

Votre fils est bègue (1), ne le faites pas monter sur la tribune. Votre fille est née pour le monde, ne l'enfermez pas parmi les vestales. Xantus (2), votre affranchi, est faible et timide, ne différez pas, retirez-le des légions et de la milice. Je veux l'avancer, dites-vous : comblez-le de biens, surchargez-le de terres, de titres et de possessions ; servez-vous du temps, nous vivons dans un siècle où elles lui feront plus d'honneur que la vertu. Il m'en coûterait trop, ajoutez-vous : parlez-vous sérieusement, Crassus (3) ? Songez-vous que c'est une goutte d'eau

(1) De Harlay, avocat général, fils de M. le premier président : madame de Harlay, fille de M. le premier président, religieuse à Sainte-Elisabeth, où elle fut mise à cause de ses habitudes avec Dumesnil, musicien de l'Opéra.

2 De Courtanvaux, fils de M. de Louvois.

(3) Louvois et ses enfans.

que vous puisez du Tibre pour enrichir Xantus que vous aimez, et pour prévenir les honteuses suites d'un engagement où il n'est pas propre ?

Il ne faut regarder dans ses amis que la seule vertu qui nous attache à eux, sans aucun examen de leur bonne ou de leur mauvaise fortune ; et quand on se sent capable de les suivre dans leur disgrâce, il faut les cultiver hardiment et avec confiance jusque dans leur plus grande prospérité.

S'il est ordinaire d'être vivement touché des choses rares, pourquoi le sommes-nous si peu de la vertu ?

S'il est heureux d'avoir de la naissance, il ne l'est pas moins d'être tel qu'on ne s'informe plus si vous en avez.

Il paraît (1) de temps en temps sur la face de la terre des hommes rares, exquis, qui brillent par leur vertu, et dont les qualités éminentes jettent un éclat prodigieux. Semblables à ces étoiles extraordinaires dont on ignore les causes, et dont on sait encore moins ce qu'elles deviennent après avoir disparu, ils n'ont ni aïeux ni descendants : ils composent seuls toute leur race.

Le bon esprit nous découvre notre devoir, notre engagement à le faire ; et s'il y a du péril,

(1) Le cardinal de Richelieu.

avec péril : il inspire le courage, ou il y supplée.

Quand on excelle dans son art, et qu'on lui donne toute la perfection dont il est capable, l'on en sort en quelque manière, et l'on s'égale à ce qu'il y a de plus noble et de plus relevé. V... (1) est un peintre, C... un musicien, et l'auteur de *Pyrame* est un poète : mais Mignard est Mignard, Lulli est Lulli, et Corneille est Corneille.

Un homme libre, et qui n'a point de femme, s'il a quelque esprit, peut s'élever au dessus de sa fortune, se mêler dans le monde, et aller de pair avec les plus honnêtes gens : cela est moins facile à celui qui est engagé : il semble que le mariage met tout le monde dans son ordre.

Après le mérite personnel (2), il faut l'avouer, ce sont les éminentes dignités et les grands titres dont les hommes tirent plus de distinction et plus d'éclat ; et qui ne sait être un Érasme doit penser à être évêque. Quelques uns (3), pour étendre leur renommée, entassent sur

(1) Vignon, peintre ; Colasse, musicien, qui battait la mesure sous Lulli, et a composé des opéras. Pradon, poète dramatique fort décrié dans son temps, et dont on ne lit plus aucune pièce.

(2) L'archevêque de Reims, frère de M. de Louvois, élu proviseur de Sorbonne après la mort de M. de Harlay, archevêque de Paris.

(3) De Harlay, archevêque de Paris.

leurs personnes des pairies, des colliers d'ordre, des primaties, la pourpre, et ils auraient besoin d'une tiare ; mais quel besoin a Bénigne (1) d'être cardinal ?

L'or éclate, dites-vous , sur les habits de Philémon (2) : il éclate de même chez les marchands. Il est habillé des plus belles étoffes : le sont-elles moins toutes déployées dans les boutiques et à la pièce ? Mais la broderie et les ornemens y ajoutent encore la magnificence : je loue donc le travail de l'ouvrier. Si on lui demande quelle heure il est, il tire une montre qui est un chef-d'œuvre : la garde de son épée est un onyx : il a au doigt un gros diamant qu'il fait briller aux yeux , et qui est parfait : il ne lui manque aucune de ces curieuses bagatelles que l'on porte sur soi autant pour la vanité que pour l'usage ; et il ne se plaint non plus toute sorte de parure qu'un jeune homme qui a épousé une riche vieille. Vous m'inspirez enfin de la curiosité, il faut voir du moins des choses si précieuses : envoyez-moi cet habit et ces bijoux de Philémon , je vous quitte de la personne.

(1) Bénigne Bossuet, évêque de Meaux.

(2) Le comte d'Aubigné , frère de madame de Maintenon, ou milord Stafford, Anglais d'une grande dépense, mais très pauvre d'esprit, et qui avait toujours un magnifique équipage.

Tu te trompes, Philémon, si avec ce carrosse brillant, ce grand nombre de coquins qui te suivent, et ces six bêtes qui te traînent, tu penses que l'on t'en estime davantage. L'on écarte tout cet attirail qui t'est étranger, pour pénétrer jusqu'à toi, qui n'es qu'un fat.

Ce n'est pas qu'il faut (1) quelquefois parler à celui qui, avec un grand cortège, un habit riche et un magnifique équipage, s'en croit plus de naissance et plus d'esprit : il lit cela dans la contenance et dans les yeux de ceux qui lui parlent.

Un homme à la cour (2), et souvent à la ville, qui a un long manteau de soie ou de drap de Hollande, une ceinture large et placée haut sur l'estomac, le soulier de maroquin, la calotte de même, d'un beau grain, un collet bien fait et bien empesé, les cheveux arrangés et le teint vermeil, qui avec cela se souvient de quelques distinctions métaphysiques, explique ce que c'est que la lumière de gloire, et sait précisément comment l'on voit Dieu ; cela s'appelle un doc-

(1) M. de Menneville, qui a été receveur général du clergé, où il a gagné son bien. Il a fait son fils président à mortier, qui a épousé madame de Harlay, petite-fille de Boucherat, chancelier. Sa fille a épousé le comte de Tonnerre.

(2) L'abbé Boileau, fameux prédicateur.

teur. Une personne humble (1) qui est ensevelie dans le cabinet, qui a médité, cherché, consulté, confronté, lu ou écrit pendant toute sa vie, est un homme docte.

Chez nous le soldat est brave; et l'homme de robe est savant : nous n'allons pas plus loin. Chez les Romains l'homme de robe était brave, et le soldat était savant : un Romain était tout ensemble et le soldat et l'homme de robe.

Il semble que le héros est d'un seul métier, qui est celui de la guerre; et que le grand homme est de tous les métiers, ou de la robe, ou de l'épée, ou du cabinet, ou de la cour : l'un et l'autre mis ensemble ne pèsent pas un homme de bien.

Dans la guerre, la distinction entre le héros et le grand homme est délicate : toutes les vertus militaires font l'un et l'autre. Il semble néanmoins que le premier soit jeune, entreprenant, d'une haute valeur, ferme dans les périls, intrépide; que l'autre excelle par un grand sens, par une vaste prévoyance, par une haute capacité et par une longue expérience. Peut-être qu'Alexandre n'était qu'un héros, et que César était un grand homme.

(1) Le P. Mabillon, bénédictin, auteur de plusieurs ouvrages très savans.

Emile (1) était né ce que les plus grands hommes ne deviennent qu'à force de règles, de méditation et d'exercice. Il n'a eu dans ses premières années qu'à remplir des talens qui étaient naturels, et qu'à se livrer à son génie. Il a fait, il a agi avant que de savoir, ou plutôt il a su ce qu'il n'avait jamais appris : dirai-je que les jeux de son enfance ont été plusieurs victoires ? Une vie accompagnée d'un extrême bonheur joint à une longue expérience serait illustre par les seules actions qu'il avait achevées dès sa jeunesse. Toutes les occasions de vaincre qui se sont depuis offertes, il les a embrassées; et celles qui n'étaient pas, sa vertu et son étoile les ont fait naître : admirable même et par les choses qu'il a faites, et par celles qu'il aurait pu faire. On l'a regardé (2) comme un homme incapable de céder à l'ennemi, de plier sous le nombre ou sous les obstacles; comme une ame du premier ordre, pleine de ressources et de lumières, qui voyait encore où personne ne voyait plus; comme celui qui à la tête des légions, était pour elles un présage de la victoire, et qui valait seul plusieurs légions; qui était grand dans la prospérité, plus grand quand la fortune lui a été contraire: la levée d'un siège, une retraite, l'ont plus en-

(1) Le grand Condé.

(2) Turenne.

nobli que ses triomphes; l'on ne met qu'après, les batailles gagnées et les villes prises; qui était rempli de gloire et de modestie; on lui a entendu dire *je fuyais*, avec la même grace qu'il disait *nous les battîmes*; un homme dévoué à l'état, à sa famille, au chef de sa famille; sincère pour Dieu et pour les hommes, autant admirateur du mérite que s'il lui eût été moins propre et moins familier; un homme vrai, simple, magnanime, à qui il n'a manqué que les moindres vertus.

Les enfans des dieux (1), pour ainsi dire, se tirent des règles de la nature, et en sont comme l'exception. Ils n'attendent presque rien du temps et des années. Le mérite chez eux devance l'âge. Ils naissent instruits, et ils sont plus tôt des hommes parfaits que le commun des hommes ne sort de l'enfance.

Les vues courtes, je veux dire les esprits bornés et resserrés dans leur petite sphère, ne peuvent comprendre cette universalité de talens que l'on remarque quelquefois dans un même sujet : où ils voient l'agréable, ils en excluent le solide; où ils croient découvrir les graces du corps, l'agilité, la souplesse, la dextérité, ils ne veulent plus y admettre les dons de l'ame, la profondeur, la réflexion, la

(1) Fils, petits-fils, issus de rois.

sagesse : ils ôtent de l'histoire de Socrate qu'il ait dansé.

Il n'y a guère d'homme si accompli et si nécessaire aux siens, qu'il n'ait de quoi se faire moins regretter.

Un homme d'esprit et d'un caractère simple et droit peut tomber dans quelque piège ; il ne pense pas que personne veuille lui en dresser, et le choisir pour être sa dupe : cette confiance le rend moins précautionné, et les mauvais plaisans l'entament par cet endroit. Il n'y a qu'à perdre pour ceux qui viendraient à une seconde charge : il n'est trompé qu'une fois.

J'éviterai avec soin d'offenser personne, si je suis équitable ; mais sur toutes choses un homme d'esprit, si j'aime le moins du monde mes intérêts.

Il n'y a rien de si délié, de si simple et de si imperceptible, où il n'entre des manières qui nous décèlent. Un sot ni n'entre, ni ne sort, ni ne s'assied, ni ne se lève, ni ne se tait, ni n'est sur ses jambes, comme un homme d'esprit.

Je connais Mopse (1) d'une visite qu'il m'a rendue sans me connaître. Il prie des gens qu'il ne connaît point de le mener chez d'autres dont il n'est pas connu : il écrit à des femmes qu'il connaît de vue : il s'insinue dans un cercle de

(1) L'abbé de Saint-Pierre, de l'Académie française.

personnes respectables et qui ne savent quel il est; et là, sans attendre qu'on l'interroge, ni sans sentir qu'il interrompt, il parle, et souvent, et ridiculement. Il entre une autre fois dans une assemblée, se place où il se trouve, sans nulle attention aux autres ni à soi-même: on l'ôte d'une place destinée à un ministre, il s'assied à celle du duc et pair: il est là précisément celui dont la multitude rit, et qui seul est grave et ne rit point. Chassez un chien du fauteuil du roi, il grimpe à la chaire d'un prédicateur, il regarde le monde indifféremment, sans embarras, sans pudeur: il n'a pas, non plus que le sot, de quoi rougir.

Celse (1) est d'un rang médiocre; mais des grands le souffrent: il n'est pas savant, il a relation avec des savans: il a peu de mérite, mais il connaît des gens qui en ont beaucoup: il n'est pas habile, mais il a une langue qui peut servir de truchement, et des pieds qui peuvent le porter d'un lieu à un autre. C'est un homme né pour des allées et venues, pour écouter des propositions et les rapporter, pour en faire d'office, pour aller plus loin que sa commission et en être désavoué, pour réconcilier des gens qui se querellent à leur première entrevue, pour

(1) Le baron de Breteuil qui a été ambassadeur auprès du duc de Mantoue.

reussir dans une affaire et en manquer mille, pour se donner toute la gloire de la réussite, et pour détourner sur les autres la haine d'un mauvais succès. Il sait les bruits communs, les historiettes de la ville : il ne fait rien, il dit ou il écoute ce que les autres font, il est nouvelliste ; il sait même le secret des familles : il entre dans de plus hauts mystères , il vous dit pourquoi celui-ci est exilé, et pourquoi on rappelle cet autre : il connaît le fond et les causes de la brouillerie des deux frères (1) et de la

(1) Qui arriva entre M. Pelletier et MM. de Louvois et de Seignelai , au sujet de la protection à donner au roi Jacques. M. de Louvois , piqué secrètement contre ce prince, qui lui avait refusé sa nomination au chapeau de cardinal pour l'archevêque de Reims son frère, voulait l'abandonner et ne point charger la France de cette guerre , qui ne pouvait être que très longue et très onéreuse. M. de Seignelai, au contraire, soutenait que le roi ne pouvait se dispenser de cette protection, qui lui était glorieuse et nécessaire : et le roi fut de son avis. Cependant on envoya en Irlande peu de troupes pour le rétablissement de ce prince, et M. de Cavois pour y passer avec elles ; mais ne s'y étant pas trouvé le plus fort, il ne put empêcher que le prince d'Orange ne passât la Boyne, où il y eut un grand combat le 10 juillet 1690, dans lequel le roi Jacques, ayant été abandonné par les Anglais et les Irlandais, fut obligé de se sauver à Dublin et de repasser en France. Ce fut dans ce combat que le maréchal de Schomberg fut tué d'un coup de sabre et de pistolet, par deux Français, gardes du roi Jacques, qui passèrent exprès les rangs pour l'attaquer, et qui furent

rupture des deux ministres : n'a-t-il pas prédit aux premiers les tristes suites de leur mésintelligence ? n'a-t-il pas dit de ceux-ci que leur union ne serait pas longue ? n'était-il pas présent à de certaines paroles qui furent dites ? n'entra-t-il pas dans une espèce de négociation ? le voulut-on croire ? fut-il écouté ? A qui parlez-vous de ces choses ? qui a eu plus de part que Celse à toutes ces intrigues de cour ? et si cela n'était pas ainsi , s'il ne l'avait du moins ou rêvé ou imaginé, songerait-il à vous le faire croire ? aurait-il l'air important et mystérieux d'un homme revenu d'une ambassade ?

Ménippe (1) est l'oiseau paré de divers plumages qui ne sont pas à lui : il ne parle pas , il ne sent pas , il répète des sentimens et des discours, se sert même si naturellement de l'esprit des autres , qu'il y est le premier trompé , et qu'il croit souvent dire son goût ou expliquer

tués sur le champ. Le prince d'Orange fut si surpris de cette mort que la tête lui en tourna, et qu'il devint invisible quelques jours ; ce qui donna lieu au bruit qui courut de sa mort, dont la nouvelle, répandue en France, causa pendant trois jours des joies extravagantes , et qui à peine cessèrent par les nouvelles du rétablissement de sa santé et du siège de Limerick, où il se trouva en personne. Depuis ce temps-là, le roi Jacques n'a pu se rétablir. Il est mort à Saint-Germain-en-Laye, le 16 septembre 1701.

(1) Le maréchal de Villeroi.

sa pensée, lorsqu'il n'est que l'écho de quelqu'un qu'il vient de quitter. C'est un homme qui est de mise un quart d'heure de suite, qui le moment d'après baisse, dégénère, perd le peu de lustre qu'un peu de mémoire lui donnait, et montre la corde : lui seul ignore combien il est au dessous du sublime et de l'héroïque ; et incapable de savoir jusqu'où l'on peut avoir de l'esprit, il croit naïvement que ce qu'il en a est tout ce que les hommes en sauraient avoir : aussi a-t-il l'air et le maintien de celui qui n'a rien à désirer sur ce chapitre, et qui ne porte envie à personne. Il se parle souvent à soi-même, et il ne s'en cache pas, ceux qui passent le voient ; et il semble toujours prendre un parti, ou décider qu'une telle chose est sans réplique. Si vous le saluez quelquefois, c'est le jeter dans l'embarras de savoir s'il doit rendre le salut ou non ; et pendant qu'il délibère, vous êtes déjà hors de portée. Sa vanité l'a fait honnête homme, l'a mis au dessus de lui-même, l'a fait devenir ce qu'il n'était pas. L'on juge en le voyant qu'il n'est occupé que de sa personne, qu'il sait que tout lui sied bien, et que sa parure est assortie ; qu'il croit que tous les yeux sont ouverts sur lui, et que les hommes se relaient pour le contempler.

Celui qui, logé chez soi dans un palais avec deux appartemens pour les deux saisons, vient

coucher au Louvre dans un entresol , n'en use pas ainsi par modestie. Cet autre, qui pour conserver une taille fine s'abstient du vin et ne fait qu'un seul repas, n'est ni sobre ni tempérant ; et d'un troisième qui , importuné d'un ami pauvre , lui donne enfin quelque secours , l'on dit qu'il achète son repos , et nullement qu'il est libéral. Le motif seul fait le mérite des actions des hommes , et le désintéressement y met la perfection.

La fausse grandeur (1) est farouche et inaccessible ; comme elle sent son faible , elle se cache, ou du moins ne se montre pas de front, et ne se fait voir qu'autant qu'il faut pour imposer et ne paraître point ce qu'elle est, je veux dire une vraie petitesse. La véritable grandeur (2) est libre, douce , familière , populaire. Elle se laisse toucher et manier, elle ne perd rien à être vue de près : plus on la connaît, plus on l'admire. Elle se courbe par bonté vers ses inférieurs , et revient sans effort dans son naturel. Elle s'abandonne quelquefois, se néglige, se relâche de ses avantages, toujours en pouvoir de les reprendre et de les faire valoir : elle rit, joue et badine, mais avec dignité. On l'approche tout ensemble avec liberté et avec retenue. Son

(1) Le maréchal de Villeroi.

(2) Le maréchal de Turenne, tué en Allemagne d'un coup de canon, le 27 juillet 1674.

caractère est noble et facile , inspire le respect et la confiance , et fait que les princes nous paraissent grands et très grands , sans nous faire sentir que nous sommes petits.

Le sage guérit de l'ambition par l'ambition même : il tend à de si grandes choses qu'il ne peut se borner à ce qu'on appelle des trésors, des postes , la fortune et la faveur. Il ne voit rien dans de si faibles avantages qui soit assez bon et assez solide pour remplir son cœur et pour mériter ses soins et ses désirs : il a même besoin d'efforts pour ne les pas trop dédaigner. Le seul bien capable de le tenter est cette sorte de gloire qui devrait naître de la vertu toute pure et toute simple : mais les hommes ne l'accordent guère ; et il s'en passe.

Celui-là est bon qui fait du bien aux autres : s'il souffre pour le bien qu'il fait, il est très bon; s'il souffre de ceux à qui il a fait ce bien , il a une si grande bonté qu'elle ne peut être augmentée que dans le cas où ses souffrances viendraient à croître ; et s'il en meurt , sa vertu ne saurait aller plus loin ; elle est héroïque , elle est parfaite.

CHAPITRE III.

Des Femmes.

Les hommes et les femmes conviennent rarement sur le mérite d'une femme : leurs intérêts sont trop différens. Les femmes ne se plaisent point les unes aux autres par les mêmes agrémens qu'elles plaisent aux hommes : mille manières qui allument dans ceux-ci les grandes passions forment entre elles l'aversion et l'antipathie.

Il y a dans quelques femmes une grandeur artificielle , attachée au mouvement des yeux , à un air de tête , aux façons de marcher , et qui ne va pas plus loin ; un esprit éblouissant qui impose, et que l'on n'estime que parce qu'il n'est pas approfondi. Il y a dans quelques autres une grandeur simple , naturelle , indépendante du geste et de la démarche, qui a sa source dans le cœur, et qui est comme une suite de leur haute naissance ; un mérite paisible , mais solide , accompagné de mille vertus qu'elles ne peuvent couvrir de toute leur modestie, qui échappent, et qui se montrent à ceux qui ont des yeux.

J'ai vu souhaiter d'être fille, et une belle fille, puis treize ans jusqu'à vingt-deux , et après cet âge de devenir un homme

Quelques jeunes personnes ne connaissent point assez les avantages d'une heureuse nature et combien il leur serait utile de s'y abandonner. Elles affaiblissent ces dons du ciel, si rares et si fragiles, par des manières affectées, et par une mauvaise imitation. Leur son de voix et leur démarche sont empruntés : elles se composent, elles se recherchent, regardent dans un miroir si elles s'éloignent assez de leur naturel : ce n'est pas sans peine qu'elles plaisent moins.

Chez les femmes, se parer et se farder n'est pas, je l'avoue, parler contre sa pensée : c'est plus aussi que le travestissement et la mascarade, où l'on ne se donne point pour ce que l'on paraît être, mais où l'on pense seulement à se cacher et à se faire ignorer ; c'est chercher à imposer aux yeux, et vouloir paraître selon l'extérieur contre la vérité ; c'est une espèce de menterie.

Il faut juger des femmes, depuis la chaussure jusqu'à la coiffure exclusivement, à peu près comme on mesure le poisson entre queue et tête.

Si les femmes veulent seulement être belles à leurs propres yeux et se plaire à elles-mêmes, elles peuvent sans doute, dans la manière de s'embellir, dans le choix des ajustemens et de la parure, suivre leur goût et leur caprice : mais si c'est aux hommes qu'elles désirent de plaire,

si c'est pour eux qu'elles se fardent ou qu'elles s'enluminent, j'ai recueilli les voix, et je leur prononce, de la part de tous les hommes ou de la plus grande partie, que le blanc et le rouge les rend affreuses et dégoûtantes ; que le rouge seul les vieillit et les déguise ; qu'ils haïssent autant à les voir avec de la céruse sur le visage qu'avec de fausses dents en la bouche et des boules de cire dans les mâchoires ; qu'ils protestent sérieusement contre tout l'artifice dont elles usent pour se rendre laides ; et que, bien loin d'en répondre devant Dieu, il semble au contraire qu'il leur ait réservé ce dernier et infailible moyen de guérir des femmes.

Si les femmes étaient telles naturellement qu'elles le deviennent par artifice, qu'elles perdissent en un moment toute la fraîcheur de leur teint, qu'elles eussent le visage aussi allumé et aussi plombé qu'elles se le font par le rouge et par la peinture dont elles se fardent, elles seraient inconsolables.

Une femme coquette ne se rend point sur la passion de plaire, et sur l'opinion qu'elle a de sa beauté. Elle regarde le temps et les années comme quelque chose seulement qui ride et qui enlaidit les autres femmes : elle oublie du moins que l'âge est écrit sur le visage. La même parure qui a autrefois embelli sa jeunesse défigure enfin sa personne, éclaire les défauts de

sa vieillesse. La mignardise et l'affectation l'accompagnent dans la douleur et dans la fièvre : elle meurt parée et en rubans de couleur.

Lise (1) entend dire d'une autre coquette qu'elle se moque d' se piquer de jeunesse et de vouloir user d'ajustemens qui ne conviennent plus à une femme de quarante ans. Lise les a accomplis , mais les années pour elle ont moins de douze mois et ne la vieillissent point. Elle le croit ainsi : et, pendant qu'elle se regarde au miroir, qu'elle met du rouge sur son visage et qu'elle place des mouches, elle convient qu'il n'est pas permis à un certain âge de faire la jeune, et que Clarice en effet avec ses mouches et son rouge est ridicule.

Les femmes se préparent pour leurs amans , si elles les attendent ; mais si elles en sont surprises, elles oublient à leur arrivée l'état où elles se trouvent, elles ne se voient plus. Elles ont plus de loisir avec les indifférens ; elles sentent le désordre où elles sont, s'ajustent en leur présence, ou disparaissent un moment, et reviennent parées.

Un beau visage est le plus beau de tous les spectacles ; et l'harmonie la plus douce est le son de la voix de celle que l'on aime.

(1) La présidente d'Osambray, femme de M. de Boquemare, président en la seconde des enquêtes du palais.

L'agrément est arbitraire : la beauté est quelque chose de plus réel et de plus indépendant du goût et de l'opinion.

L'on peut être touché de certaines beautés, si parfaites et d'un mérite si éclatant, que l'on se borne à les voir et à leur parler.

Une belle femme qui a les qualités d'un honnête homme est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux : l'on trouve en elle tout le mérite des deux sexes.

Il échappe à une jeune personne de petites choses qui persuadent beaucoup, et qui flattent sensiblement celui pour qui elles sont faites : il n'échappe presque rien aux hommes ; leurs caresses sont volontaires : ils parlent, ils agissent, ils sont empressés, et persuadent moins.

Le caprice est dans les femmes tout proche de la beauté, pour être son contre-poison, et afin qu'elle nuise moins aux hommes, qui n'en guériraient pas sans ce remède.

Les femmes s'attachent aux hommes par les faveurs qu'elles leur accordent : les hommes guérissent par ces mêmes faveurs.

Une femme oublie d'un homme qu'elle n'aime plus jusqu'aux faveurs qu'il a reçues d'elle.

Une femme qui n'a qu'un galant croit n'être point coquette : celle qui a plusieurs galans croit n'être que coquette.

Telle femme évite d'être coquette par un ferme

attachement à un seul, qui passe pour folle par son mauvais choix.

Un ancien galant tient à si peu de chose qu'il cède à un nouveau mari; et celui-ci dure si peu qu'un nouveau galant qui survient lui rend le change.

Un ancien galant craint ou méprise un nouveau rival, selon le caractère de la personne qu'il sert.

Il ne manque souvent à un ancien galant auprès d'une femme qui l'attache que le nom de mari : c'est beaucoup; et il serait mille fois perdu sans cette circonstance.

Il semble que la galanterie dans une femme ajoute à la coquetterie. Un homme coquet au contraire est quelque chose de pire qu'un homme galant. L'homme coquet et la femme galante vont assez de pair.

Il y a peu de galanteries secrètes : bien des femmes ne sont pas mieux désignées par le nom de leurs maris que par celui de leurs amans.

Une femme galante veut qu'on l'aime; il suffit à une coquette d'être trouvée aimable et de passer pour belle. Celle-là cherche à engager; celle-ci se contente de plaire. La première passe successivement d'un engagement à un autre; la seconde a plusieurs amusemens tout à la fois. Ce qui domine dans l'une, c'est la passion et le plaisir; et dans l'autre, c'est la vanité et la

légèreté. La galanterie est un faible du cœur ou peut-être un vice de la complexion : la coquetterie est un dérèglement de l'esprit. La femme galante se fait craindre , et la coquette se fait haïr. L'on peut tirer de ces deux caractères de quoi en faire un troisième, le pire de tous.

Une femme faible est celle à qui l'on reproche une faute ; qui se la reproche à elle-même ; dont le cœur combat la raison ; qui veut guérir, qui ne guérira point, ou bien tard.

Une femme inconstante est celle qui n'aime plus ; une légère, celle qui déjà en aime un autre ; une volage, celle qui ne sait si elle aime et ce qu'elle aime ; une indifférente, celle qui n'aime rien.

La perfidie, si je l'ose dire, est un mensonge de toute la personne : c'est dans une femme l'art de placer un mot ou une action qui donne le change, et quelquefois de mettre en œuvre des sermens et des promesses qui ne lui coûtent pas plus à faire qu'à violer.

Une femme infidèle, si elle est connue pour telle de la personne intéressée, n'est qu'infidèle : s'il la croit fidèle, elle est perfide.

On tire ce bien de la perfidie des femmes, qu'elle guérit de la jalousie.

Quelques femmes ont, dans le cours de leur vie, un double engagement à soutenir, également difficile à rompre et à dissimuler : il ne

manque à l'un que le contrat, et à l'autre que le cœur.

A juger de cette femme (1) par sa beauté, sa jeunesse, sa fierté et ses dédains, il n'y a personne qui doute que ce ne soit un héros qui doive un jour la charmer : son choix est fait ; c'est un petit monstre qui manque d'esprit.

Il y a des femmes déjà flétries, qui, par leur complexion ou par leur mauvais caractère, sont naturellement la ressource des jeunes gens qui n'ont pas assez de bien. Je ne sais qui est plus à plaindre, ou d'une femme avancée en âge qui a besoin de cavalier, ou d'un cavalier qui a besoin d'une vieille.

Le rebut de la cour (2) est reçu à la ville dans une ruelle, où il défait le magistrat même en cravate et en habit gris, ainsi que le bourgeois en baudrier, les écarte, et devient maître de la place : il est écouté, il est aimé : on ne tient guère plus d'un moment contre une *et arpo* d'or et une plume blanche, contre un homme qui parle au roi et voit les ministres. Il fait des jaloux et des jalouses ; on l'admire, il fait envie ; à quatre lieues de là il fait pitié.

Un homme de la ville est pour une femme de

(1) Mademoiselle de Luynes, sœur de M. de Luynes, correcteur des comptes.

(2) Le baron d'Aubigné.

province ce qu'est pour une femme de la ville un homme de la cour.

A un homme vain, indiscret, qui est grand parleur et mauvais plaisant ; qui parle de soi avec confiance et des autres avec mépris ; impétueux, altier, entreprenant ; sans mœurs ni probité ; de nul jugement et d'une imagination très libre ; il ne lui manque plus, pour être adoré de bien des femmes, que de beaux traits et la taille belle.

Est-ce en vue du secret (1), ou par un goût hypochondre, que cette femme aime un valet, cette autre un moine, et Dorine (2) son médecin ?

Roscius (3) entre sur la scène de bonne grace : oui, Lélie (4) ; et j'ajoute encore qu'il a les jambes bien tournées, qu'il joue bien, et de longs rôles ; et, pour déclamer parfaitement, il ne lui manque, comme on le dit, que de parler avec la bouche : mais est-il le seul qui ait de l'agrément dans ce qu'il fait ; et ce qu'il fait, est-ce la chose la plus noble et la plus honnête que l'on puisse faire ? Roscius d'ailleurs ne peut être à vous, il est à une autre ; et quand cela ne

(1) Madame de la Ferrière, femme du maître des requêtes, qui aimait son laquais.

(2) Mademoiselle Foucaut, fille de M. Foucaut, conseiller aux requêtes du palais, qui aimait Mercanson, son médecin.

(3) Baron, comédien.

(4) La fille du président Brisu.

serait pas ainsi, il est retenu : Claudie (1) attend pour l'avoir qu'il se soit dégoûté de Messaline(2). Prenez Bathylle (3), Lélie : où trouverez-vous, je ne dis pas dans l'ordre des chevaliers que vous dédaignez, mais même parmi les farceurs, un jeune homme qui s'élève si haut en dansant et qui fasse mieux la cabriole ? Voudriez-vous le sauteur Cobus (4), qui, jetant ses pieds en avant, tourne une fois en l'air avant que de tomber à terre ? Ignorez-vous qu'il n'est plus jeune ? Pour Bathylle, dites-vous, la presse y est trop grande, et il refuse plus de femmes qu'il n'en agrée. Mais vous avez Dracon (5), le joueur de flûte : nul autre de son métier n'enfle plus déceemment ses joues en soufflant dans le hautbois ou le flageolet ; car c'est une chose infinie que le nombre des instrumens qu'il fait parler ; plaisant d'ailleurs, il fait rire jusqu'aux enfans et aux femmelettes. Qui mange et qui boit mieux que Dracon en un seul repas ? il enivre toute une compagnie, et se rend le der-

(1) La duchesse de Boillon ou de la Ferté

(2) Madame d'Olonne.

(3) Précourt, danseur de l'Opéra.

(4) Le Basque, danseur de l'Opéra, ou Beauchamp.

(5) Philibert, joueur de la flûte allemande, dont la femme avait empoisonné son premier mari, afin de l'épouser ; ce qui ayant été découvert, elle fut pendue et brûlée.

nier. Vous soupirez, Lélie : est-ce que Dracon aurait fait un choix, ou que malheureusement on vous aurait prévenue ? Se serait-il enfin engagé à Césonie (1), qui l'a tant couru, qui lui a sacrifié une grande foule d'amans, Je dirai même toute la fleur des Romains ; à Césonie, qui est d'une famille patricienne, qui est si jeune, si belle et si sérieuse ? Je vous plains, Lélie, si vous avez pris par contagion ce nouveau goût qu'ont tant de femmes romaines pour ce qu'on appelle des hommes publics et exposés par leur condition à la vue des autres. Que ferez-vous, lorsque le meilleur en ce genre vous est enlevé ? Il reste encore Bronte (2) le questionnaire ; le peuple ne parle que de sa force et de son adresse ; c'est un jeune homme qui a les épaules larges et la taille ramassée, un nègre d'ailleurs, un homme noir.

Pour les femmes du monde, un jardinier est un jardinier et un maçon est un maçon : pour

(1) Mademoiselle de Briou, fille du président en la cour des aides. Elle épousa le marquis de Constantia, qui ne vécut que trois ans avec elle. Depuis son veuvage, elle se déclara absolument pour Philibert, et fit sur ce chapitre des extravagances fort grandes. Étant fille, elle était fort retirée. Ce fut une demoiselle qu'on lui donna qui lui inspira l'envie de se mettre dans le monde, ce qu'elle fit avec beaucoup d'emportement. Elle fréquentait souvent mademoiselle Aubri, depuis madame la marquise de Mompiveau.

(2) Le bourreau.

quelques autres plus retirées , un maçon est un homme , un jardinier est un homme. Tout est tentation à qui la craint.

Quelques femmes (1) donnent aux couvens et à leurs amans ; galantes et bienfaitrices, elles ont jusque dans l'enceinte de l'autel des tribunes et des oratoires où elles lisent des billets tendres, et où personne ne voit qu'elles ne prient point Dieu.

Qu'est-ce qu'une femme (2) que l'on dirige ? Est-ce une femme plus complaisante pour son mari , plus douce pour ses domestiques , plus appliquée à sa famille et à ses affaires, plus ardente et plus sincère pour ses amis ; qui soit moins esclave de son humeur , moins attachée à ses intérêts , qui aime moins les commodités de la vie ; je ne dis pas qui fasse des largesses à ses enfans qui sont déjà riches ; mais qui , opulente elle-même et accablée du superflu , leur fournisse le nécessaire , et leur rende au moins la justice qu'elle leur doit ; qui soit plus exempte d'amour de soi-même et d'éloignement pour les autres ; qui soit plus libre de tous attachemens humains ? Non , dites-vous , ce n'est rien de toutes ces choses. J'insiste , et je

(1) La duchesse d'Aumont, fille de madame la maréchale de la Mothe, et madame la maréchale de la Ferté.

(2) Madame la duchesse.

vous demande : Qu'est-ce donc qu'une femme que l'on dirige ? Je vous entends , c'est une femme qui a un directeur.

Si le confesseur et le directeur ne conviennent point sur une règle de conduite , qui sera le tiers qu'une femme prendra pour sur-arbitre ?

Le capital pour une femme n'est pas d'avoir un directeur, mais de vivre si uniment qu'elle s'en puisse passer

Si une femme pouvait dire à son confesseur, avec ses autres faiblesses , celle qu'elle a pour son directeur, et le temps qu'elle perd dans son entretien, peut-être lui serait-il donné pour pénitence d'y renoncer.

Je voudrais qu'il me fût permis de crier de toute ma force à ces hommes saints qui ont été autrefois blessés des femmes : Fuyez les femmes, ne les dirigez point ; laissez à d'autres le soin de leur salut.

C'est trop contre un mari d'être coquette et dévote : une femme devrait opter.

J'ai différé à le dire, et j'en ai souffert ; mais enfin il m'échappe , et j'espère même que ma franchise sera utile à celles qui , n'ayant pas assez d'un confesseur pour leur conduite, n'usent d'aucun discernement dans le choix de leurs directeurs. Je ne sors pas d'admiration et d'étonnement à la vue de certains personnages que je

ne nomme point. J'ouvre de fort grands yeux sur eux , je les contemple : ils parlent , je prête l'oreille : je m'informe , on me dit des faits , je les recueille ; et je ne comprends pas comment des gens en qui je crois voir toutes choses diamétralement opposées au bon esprit , au sens droit , à l'expérience des affaires du monde , à la connaissance de l'homme , à la science de la religion et des mœurs , présument que Dieu doit renouveler en nos jours la merveille de l'apostolat , et faire un miracle en leurs personnes , en les rendant capables , tout simples et petits esprits qu'ils sont , du ministère des ames , celui de tous le plus délicat et le plus sublime : et si au contraire ils se croient nés pour un emploi si relevé , si difficile , accordé à si peu de personnes , et qu'ils se persuadent de ne faire en cela qu'exercer leurs talens naturels et suivre une vocation ordinaire , je le comprends encore moins.

Je vois bien que le goût qu'il y a à devenir le dépositaire du secret des familles , à se rendre nécessaire pour les réconciliations , à procurer des commissions ou à placer des domestiques , à trouver toutes les portes ouvertes dans les maisons des grands , à manger souvent à de bonnes tables , à se promener en carrosse dans une grande ville , et à faire de délicieuses retraites à la campagne , à voir plusieurs personnes

de nom et de distinction s'intéresser à sa vie et à sa santé, et à ménager pour les autres et pour soi-même tous les intérêts humains ; je vois bien, encore une fois, que cela seul a fait imaginer le spécieux et irrépréhensible prétexte du soin des ames, et semé dans le monde cette pépinière intarissable de directeurs.

La dévotion vient (1) à quelques uns , et surtout aux femmes , comme une passion , ou comme le faible d'un certain âge , ou comme une mode qu'il faut suivre. Elles comptaient autrefois une semaine par les jours de jeu , de spectacle , de concert , de mascarade , ou d'un joli sermon. Elles allaient le lundi perdre leur argent chez Ismène , le mardi leur temps chez Climène , et le mercredi leur réputation chez Célimène : elles savaient dès la veille toute la joie qu'elles devaient avoir le jour d'après et le lendemain ; elles jouissaient tout à la fois du plaisir présent et de celui qui ne leur pouvait manquer : elles auraient souhaité de les pouvoir rassembler tous en un seul jour. C'était alors leur unique inquiétude et tout le sujet de leurs distractions ; et, si elles se trouvaient quelquefois à l'opéra, elles y regrettaient la comédie. Autre temps , autres mœurs : elles outren-

(1) La duchesse d'Aumont et la duchesse de Lesdiguières.

l'austérité et la retraite ; elles n'ouvrent plus les yeux, qui leur sont donnés pour voir, elles ne mettent plus leurs sens à aucun usage ; et , chose incroyable , elles parlent peu : elles pensent encore et assez bien d'elles-mêmes, comme assez mal des autres. Il y a chez elles une émulation de vertu et de réforme, qui tient quelque chose de la jalousie. Elles ne haïssent pas de primer dans ce nouveau genre de vie , comme elles faisaient dans celui qu'elles viennent de quitter par politique ou par dégoût. Elles se perdaient galment par la galanterie, par la bonne chère, et par l'oisiveté : et elles se perdent tristement par la présomption et par l'envie.

Si j'épouse, Hermas, une femme avare, elle ne me ruinera point ; si une joueuse, elle pourra s'enrichir ; si une savante, elle saura m'instruire ; si une prude , elle ne sera point emportée ; si une emportée, elle exercera ma patience ; si une coquette, elle voudra me plaire ; si une galante, elle le sera peut-être jusqu'à m'aimer ; si une dévote (1), répondez, Hermas, que dois-je attendre de celle qui veut tromper Dieu , et qui se trompe elle-même ?

Une femme est aisée à gouverner, pourvu que ce soit un homme qui s'en donne la peine. Un

(1) Fausse dévote.

seul même en gouverne plusieurs: il cultive leur esprit et leur mémoire , fixe et détermine leur religion ; il entreprend même de régler leur cœur. Elles n'approuvent et ne désapprouvent, ne louent et ne condamnent qu'après avoir consulté ses yeux et son visage. Il est le dépositaire de leurs joies et de leurs chagrins , de leurs désirs , de leurs jalousies, de leurs haines et de leurs amours : il les fait rompre avec leurs galans ; il les brouille et les réconcilie avec leurs maris ; et il profite des interrègnes. Il prend soin de leurs affaires, sollicite leurs procès et voit leurs juges : il leur donne son médecin , son marchand , ses ouvriers ; il s'ingère de les loger , de les meubler , et il ordonne de leur équipage. On le voit avec elles dans leurs carrosses, dans les rues d'une ville, et aux promenades, ainsi que dans leur banc à un sermon, et dans leur loge à la comédie. Il fait avec elles les mêmes visites ; il les accompagne au bain , aux eaux, dans les voyages ; il a le plus commode appartement chez elles à la campagne. Il vieillit sans déchoir de son autorité : un peu d'esprit et beaucoup de temps à perdre lui suffit pour la conserver. Les enfans, les héritiers, la bru , la nièce , les domestiques , tout en dépend. Il a commencé par se faire estimer ; il finit par se faire craindre. Cet ami, si ancien, si nécessaire, meurt sans qu'on le pleure ; et dix

femmes dont il était le tyran héritent , par sa mort, de la liberté.

Quelques femmes (1) ont voulu cacher leur conduite sous les dehors de la modestie ; et tout ce que chacune a pu gagner par une continuelle affectation , et qui ne s'est jamais démentie , a été de faire dire de soi : On l'aurait prise pour une vestale.

C'est dans les femmes une violente preuve d'une réputation bien nette et bien établie , qu'elle ne soit pas même effleurée par la familiarité de quelques unes qui ne leur ressemblent point , et qu'avec toute la pente qu'on a aux malignes explications, on ait recours à une tout autre raison de ce commerce , qu'à celle de la convenance des mœurs.

Un comique outre sur la scène ses personnages ; un poète charge ses descriptions ; un peintre qui fait d'après nature, force et exagère une passion, un contraste, des attitudes ; et celui qui copie, s'il ne mesure au compas les grandeurs et les proportions , grossit ses figures , donne à toutes les pièces qui entrent dans l'ordonnance de son tableau plus de volume que n'en ont celles de l'original : de même la pruderie est une imitation de la sagesse.

Il y a une fausse modestie qui est vanité ; une

(1) La duchesse d'Aumont.

fausse gloire qui est légèreté ; une fausse grandeur qui est petitesse ; une fausse vertu qui est hypocrisie ; une fausse sagesse qui est prudence.

Une femme prude paie de maintien et de paroles ; une femme sage paie de conduite. Celle-là suit son humeur et sa complexion , celle-ci sa raison et son cœur. L'une est sérieuse et austère, l'autre est dans les diverses rencontres précisément ce qu'il faut qu'elle soit. La première cache des faibles sous de plausibles dehors , la seconde couvre un riche fonds sous un air libre et naturel. La prudence contraint l'esprit, ne cache ni l'âge ni la laideur ; souvent elle les suppose. La sagesse au contraire pallie les défauts du corps, ennoblit l'esprit, ne rend la jeunesse que plus piquante et la beauté que plus périlleuse.

Pourquoi s'en prendre aux hommes de ce que les femmes ne sont pas savantes ? par quelles lois, par quels édits, par quels rescrits, leur a-t-on défendu d'ouvrir les yeux et de lire, de retenir ce qu'elles ont lu, et d'en rendre compte, ou dans leur conversation ou par leurs ouvrages ? Ne se sont-elles pas au contraire établies elles-mêmes dans cet usage de ne rien savoir, ou par la faiblesse de leur complexion, ou par la paresse de leur esprit, ou par le soin de leur beauté, ou par une certaine légèreté qui les

empêche de suivre une longue étude, ou par le talent et le génie qu'elles ont seulement pour les ouvrages de la main, ou par les distractions que donnent les détails d'un domestique, ou par un éloignement naturel des choses pénibles et sérieuses, ou par une curiosité toute différente de celle qui contente l'esprit, ou par un tout autre goût que celui d'exercer leur mémoire ? Mais, à quelque cause que les hommes puissent devoir cette ignorance des femmes, ils sont heureux que les femmes, qui les dominent d'ailleurs par tant d'endroits, aient sur eux cet avantage de moins.

On regarde une femme savante comme on fait une belle arme : elle est ciselée artistement, d'une polissure admirable et d'un travail fort recherché ; c'est une pièce de cabinet, que l'on montre aux curieux, qui n'est pas d'usage, qui ne sert ni à la guerre ni à la chasse, non plus qu'un cheval de manège, quoique le mieux instruit du monde.

Si la science et la sagesse se trouvent unies en un même sujet, je ne m'informe plus du sexe, j'admire ; et si vous me dites qu'une femme sage ne songe guère à être savante, ou qu'une femme savante n'est guère sage, vous avez déjà oublié ce que vous venez de lire, que les femmes ne sont détournées des sciences que par de certains défauts : concluez donc vous-même.

que moins elles auraient de ces défauts plus elles seraient sages , et qu'ainsi une femme sage n'en serait que plus propre à devenir savante ; ou qu'une femme savante, n'étant telle que parce qu'elle aurait pu vaincre beaucoup de défauts, n'en est que plus sage.

La neutralité entre des femmes qui nous sont également amies, quoiqu'elles aient rompu pour des intérêts où nous n'avons nulle part, est un point difficile : il faut choisir souvent entre elles, ou les perdre toutes deux.

Il y a telle femme (1) qui aime mieux son argent que ses amis, et ses amans que son argent.

Il est étonnant de voir dans le cœur de certaines femmes quelque chose de plus vif et de plus fort que l'amour pour les hommes, je veux dire l'ambition et le jeu : de telles femmes rendent les hommes chastes, elles n'ont de leur sexe que leurs habits.

Les femmes sont extrêmes : elles sont meilleures ou pires que les hommes.

La plupart des femmes n'ont guère de principes ; elles se conduisent par le cœur, et dépendent pour leurs mœurs de ceux qu'elles aiment.

Les femmes vont plus loin en amour que la

(1) La présidente de Bocquemare, qui a conservé son nom d'Osambray.

plupart des hommes ; mais les hommes l'emportent sur elles en amitié.

Les hommes sont cause que les femmes ne s'aiment point.

Il y a du péril à contrefaire. Lise déjà vieille veut rendre une jeune femme ridicule, et elle-même devient difforme, elle me fait peur. Elle use, pour l'imiter, de grimaces et de contorsions : la voilà aussi laide qu'il faut pour embellir celle dont elle se moque.

On veut à la ville que bien des idiots et des idiotas aient de l'esprit. On veut à la cour que bien des gens manquent d'esprit qui en ont beaucoup ; et, entre les personnes de ce dernier genre, une belle femme ne se sauve qu'à peine avec d'autres femmes.

Un homme est plus fidèle au secret d'autrui qu'au sien propre : une femme au contraire garde mieux son secret que celui d'autrui.

Il n'y a point dans le cœur d'une jeune personne un si violent amour, auquel l'intérêt ou l'ambition n'ajoute quelque chose.

Il y a un temps où les filles les plus riches doivent prendre parti. Elles n'en laissent guère échapper les premières occasions sans se préparer un long repentir. Il semble que la réputation des biens diminue en elles avec celle de leur beauté. Tout favorise au contraire une jeune personne, jusqu'à l'opinion des hommes,

qui aiment à lui accorder tous les avantages qui peuvent la rendre plus souhaitable.

Combien de filles (1) à qui une grande beauté n'a jamais servi qu'à leur faire espérer une grande fortune !

Les belles filles sont sujettes à venger ceux de leurs amans qu'elles ont maltraités, ou par de laids, ou par de vieux, ou par d'indignes maris.

La plupart des femmes jugent du mérite et de la bonne mine d'un homme par l'impression qu'ils font sur elles, et n'accordent presque ni l'un ni l'autre à celui pour qui elles ne sentent rien.

Un homme qui serait en peine de connaître s'il change, s'il commence à vieillir, peut consulter les yeux d'une jeune femme qu'il aborde et le ton dont elle lui parle : il apprendra ce qu'il craint de savoir. Rude école !

Une femme qui n'a jamais les yeux que sur une même personne, ou qui les en détourne toujours, fait penser d'elle la même chose.

Il coûte peu aux femmes de dire ce qu'elles ne sentent point : il coûte encore moins aux hommes de dire ce qu'ils sentent.

Il arrive quelquefois qu'une femme cache à un homme toute la passion qu'elle sent pour lui, pendant que de son côté il feint pour elle toute celle qu'il ne sent pas.

(1) Mesdemoiselles Baré, Bolot et Hamelin.

L'on suppose un homme indifférent, mais qui voudrait persuader à une femme une passion qu'il ne sent pas ; et l'on demande s'il ne lui serait pas plus aisé d'imposer à celle dont il est aimé qu'à celle qui ne l'aime point.

Un homme peut tromper une femme par un feint attachement , pourvu qu'il n'en ait pas ailleurs un véritable.

Un homme éclate contre une femme qui ne l'aime plus, et se console : une femme fait moins de bruit quand elle est quittée , et demeure long-temps inconsolable.

Les femmes guérissent de leur paresse par la vanité ou par l'amour.

La paresse au contraire, dans les femmes vives, est le présage de l'amour.

Il est fort sûr qu'une femme qui écrit avec emportement est emportée ; il est moins clair qu'elle soit touchée. Il semble qu'une passion vive et tendre est morne et silencieuse ; et que le plus pressant intérêt d'une femme qui n'est plus libre, et celui qui l'agite davantage , est moins de persuader qu'elle aime que de s'assurer si elle est aimée.

Glycère (1) n'aime pas les femmes , elle hait leur commerce et leurs visites , se fait céler

(1) Madame de la Ferrière, petite-fille de feu M. le président de Novion.

pour elles , et souvent pour ses amis , dont le nombre est petit , à qui elle est sévère , qu'elle resserre dans leur ordre , sans leur permettre rien de ce qui passe l'amitié : elle est distraite avec eux, leur répond par des monosyllabes, et semble chercher à s'en défaire. Elle est solitaire et farouche dans sa maison ; sa porte est mieux gardée , et sa chambre plus inaccessible que celles de Monthoron et d'Hémery. Une seule Corinne y est attendue, y est reçue, et à toutes les heures : on l'embrasse à plusieurs reprises, on croit l'aimer, on lui parle à l'oreille dans un cabinet où elles sont seules ; on a soi-même plus de deux oreilles pour l'écouter ; on se plaint à elle de tout autre que d'elle, on lui dit toutes choses, et on ne lui apprend rien ; elle a la confiance de tous les deux. L'on voit Glycère en partie carrée au bal , au théâtre, dans les jardins publics , sur le chemin de Venouze (1), où l'on mange les premiers fruits ; quelquefois seule en litière sur la route du grand faubourg , où elle a un verger délicieux, ou à la porte de Canidie (2) , qui a de si beaux secrets, qui promet aux jeunes femmes de secondes noces, qui en dit le temps et les circonstances. Elle paraît ordinairement avec une

(1) Vincennes.

(2) La Voisin, empoisonneuse, qui a été pendue et brûlée.

coiffure plate et négligée, en simple déshabillé, sans corps et avec des mules : elle est belle en cet équipage ; il ne lui manque que de la fraîcheur. On remarque néanmoins sur elle une riche attache qu'elle dérobe avec soin aux yeux de son mari : elle le flatte, elle le caresse ; elle invente tous les jours pour lui de nouveaux noms, elle n'a pas d'autre lit que celui de ce cher époux et elle ne veut pas découcher. Le matin elle se partage entre sa toilette et quelques billets qu'il faut écrire. Un affranchi vient lui parler en secret, c'est Parmenon, qui est favori, qu'elle soutient contre l'antipathie du maître et la jalousie des domestiques. Qui à la vérité fait mieux connaître des intentions et rapporte mieux une réponse que Parmenon ? Qui parle moins de ce qu'il faut taire ? Qui sait ouvrir une porte secrète avec moins de bruit ? Qui conduit plus adroitement par le petit escalier ? Qui fait mieux sortir par où l'on est entré ?

Je ne comprends pas (1) comment un mari qui s'abandonne à son humeur et à sa complexion, qui ne cache aucun de ses défauts, et se montre au contraire par ses mauvais endroits, qui est avare, qui est trop négligé dans son ajustement, brusque dans ses réponses, incivil,

(1) Le président de Bocquemaere.

froid et taciturne , peut espérer de défendre le cœur d'une jeune femme contre les entreprises de son galant qui emploie la parure et la magnificence , la complaisance , les soins , l'empressement , les dons , la flatterie.

Un mari n'a guère un rival qui ne soit de sa main , et comme un présent qu'il a autrefois fait à sa femme. Il le loue devant elle de ses belles dents et de sa belle tête : il agréé ses soins , il reçoit ses visites ; et , après ce qui lui vient de son crû , rien ne lui paraît de meilleur goût que le gibier et les truffes que cet ami lui envoie. Il donne à souper , et il dit aux conviés : Goûtez bien cela ; il est de Léandre , et il ne me coûte qu'un grand merci.

Il y a telle femme (1) qui anéantit ou qui enterre son mari , au point qu'il n'en est fait dans le monde aucune mention : vit-il encore , ne vit-il plus ? on en doute. Il ne sert dans sa famille qu'à montrer l'exemple d'un silence timide et d'une parfaite soumission. Il ne lui est dû ni douaire ni conventions ; mais à cela près , et qu'il n'accouche pas , il est la femme , et elle le mari. Ils passent les mois entiers dans une même maison sans le moindre danger de se rencontrer ; il est vrai seulement qu'ils sont voisins. Monsieur paie le rôtisseur et le cuis-

(1) La présidente d'Osambray.

aler, et c'est toujours chez madame qu'on a soupé. Ils n'ont souvent rien de commun, ni le lit, ni la table, pas même le nom : ils vivent à la romaine ou à la grecque, chacun a le sien ; et ce n'est qu'avec le temps, et après qu'on est initié au jargon d'une ville, qu'on sait enfin que M. B.... est publiquement, depuis vingt années, le mari de madame L....

Telle autre femme à qui le désordre manque pour mortifier son mari, y revient par sa noblesse et ses alliances, par la riche dot qu'elle a apportée, par les charmes de sa beauté, par son mérite, par ce que quelques uns appellent vertu.

Il y a peu de femmes si parfaites, qu'elles empêchent un mari de se repentir, du moins une fois le jour, d'avoir une femme, ou de trouver heureux celui qui n'en a point.

Les douleurs muettes et stupides sont hors d'usage : on pleure, on récite, on répète, on est si touché de la mort de son mari, qu'on n'en oublie pas la moindre circonstance.

Ne pourrait-on point découvrir l'art de se faire aimer de sa femme ?

Une femme insensible est celle qui n'a pas encore vu celui qu'elle doit aimer.

Il y avait à Smyrne une très belle fille qu'on appelait Émire, et qui était moins connue dans toute la ville par sa beauté que par la sévérité

de ses mœurs, et surtout par l'indifférence qu'elle conservait pour tous les hommes, qu'elle voyait, disait-elle, sans aucun péril, et sans d'autres dispositions que celles où elle se trouvait pour ses amies ou pour ses frères. Elle ne croyait pas la moindre partie de toutes les folies qu'on disait que l'amour avait fait faire dans tous les temps ; et celles qu'elle avait vues elle-même, elle ne les pouvait comprendre : elle ne connaissait que l'amitié. Une jeune et charmante personne à qui elle devait cette expérience, la lui avait rendue si douce, qu'elle ne pensait qu'à la faire durer, et n'imaginait pas par quel autre sentiment elle pourrait jamais se refroidir sur celui de l'estime et de la confiance dont elle était si contente. Elle ne parlait que d'Euphrosine, c'était le nom de cette fidèle amie ; et tout Symrne ne parlait que d'elle et d'Euphrosine : leur amitié passait en proverbe. Émire avait deux frères qui étaient jeunes, d'une excellente beauté, et dont toutes les femmes de la ville étaient éprises : il est vrai qu'elle les aimait toujours comme une sœur aime ses frères. Il y eut un prêtre de Jupiter qui avait accès dans la maison de son père, à qui elle plut, qui osa le lui déclarer, et ne s'attira que du mépris. Un vieillard qui, se confiant en sa naissance et en ses grands biens, avait eu la même audace, eut aussi la même aventure. Elle

triomphait cependant ; et c'était jusqu'alors au milieu de ses frères, d'un prêtre et d'un vieillard, qu'elle se disait insensible. Il sembla que le ciel voulût l'exposer à de plus fortes épreuves, qui ne servirent néanmoins qu'à la rendre plus vaine, et qu'à l'affermir dans la réputation d'une fille que l'amour ne pouvait toucher. De trois amans que ses charmes lui acquirent successivement, et dont elle ne craignit pas de voir toute la passion, le premier dans un transport amoureux se perça le sein à ses pieds ; le second, plein de désespoir de n'être pas écouté, alla se faire tuer à la guerre de Crète ; et le troisième mourut de langueur et d'insomnie.

Celui qui les devait venger n'avait pas encore paru. Ce vieillard qui avait été si malheureux dans ses amours, s'en était guéri par des réflexions sur son âge et sur le caractère de la personne à qui il voulait plaire : il désira de continuer de la voir, et elle le souffrit. Il lui amena un jour son fils, qui était jeune, d'une physionomie agréable, et qui avait une taille fort noble. Elle le vit avec intérêt ; et comme il se tut beaucoup en la présence de son père, elle trouva qu'il n'avait pas assez d'esprit , et désira qu'il en eût eu davantage. Il la vit seul, parla assez et avec esprit ; et comme il la regarda peu, et qu'il parla encore moins d'elle et de sa beauté, elle fut surprise et comme indi-

gnée qu'un homme si bien fait et si spirituel ne fût pas galant. Elle s'entretint de lui avec son amie, qui voulut le voir. Il n'eut des yeux que pour Euphrosine, il lui dit qu'elle était belle; et Émire si indifférente, devenue jalouse, comprit que Ctésiphon était persuadé de ce qu'il disait, et que non seulement il était galant, mais même qu'il était tendre. Elle se trouva depuis ce temps moins libre avec son amie : elle désira de les voir ensemble une seconde fois pour être plus éclaircie ; et une seconde entrevue lui fit voir encore plus qu'elle ne craignait de voir, et changea ses soupçons en certitude. Elle s'éloigne d'Euphrosine, ne lui connaît plus le mérite qui l'avait charmée, perd le goût de sa conversation ; elle ne l'aime plus ; et ce changement lui fait sentir que l'amour dans son cœur a pris la place de l'amitié. Ctésiphon et Euphrosine se voient tous les jours, et s'aiment, songent à s'épouser, s'épousent. La nouvelle s'en répand par toute la ville, et l'on publie que deux personnes enfin ont eu cette joie si rare de se marier à ce qu'elles aimaient. Émire l'apprend, et s'en désespère. Elle ressent tout son amour ; elle recherche Euphrosine pour le seul plaisir de revoir Ctésiphon : mais ce jeune mari est encore l'amant de sa femme, et trouve une maîtresse dans une nouvelle épouse : il ne voit dans Émire que l'amie d'une

personne qui lui est chère. Cette fille infortunée perd le sommeil, et ne veut plus manger ; elle s'affaiblit, son esprit s'égare, elle prend son frère pour Ctésiphon, et elle lui parle comme à un amant. Elle se détrompe, rougit de son égarement : elle retombe bientôt dans de plus grands, et n'en rougit plus : elle ne les connaît plus. Alors elle craint les hommes, mais trop tard, c'est sa folie : elle a des intervalles où sa raison lui revient, et où elle gémit de la retrouver. La jeunesse de Smyrne, qui l'a vue si fière et si insensible, trouve que les dieux l'ont trop punie.

CHAPITRE IV.

Du cœur.

Il y a un goût dans la pure amitié, où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres.

L'amitié peut subsister entre des gens de différents sexes, exempte même de grossièreté. Une femme cependant regarde toujours un homme comme un homme ; et réciproquement un homme regarde une femme comme une femme. Cette liaison n'est ni passion ni amitié pure : elle fait une classe à part.

L'amour naît brusquement sans autre ré-

flexion, par tempérament ou par faiblesse : un trait de beauté nous fixe, nous détermine. L'amitié au contraire se forme peu à peu, avec le temps, par la pratique, par un long commerce. Combien d'esprit, de bonté de cœur, d'attachement, de services et de complaisance dans les amis, pour faire en plusieurs années bien moins que ne fait quelquefois en un moment un beau visage ou une belle main !

Le temps, qui fortifie les amitiés, affaiblit l'amour.

Tant que l'amour dure, il subsiste de soi-même, et quelquefois par les choses qui semblent le devoir éteindre, par les caprices, par les rigueurs, par l'éloignement, par la jalousie. L'amitié au contraire a besoin de secours : elle périt faute de soins, de confiance et de complaisance.

Il est plus ordinaire de voir un amour extrême qu'une parfaite amitié.

L'amour et l'amitié s'excluent l'un l'autre.

Celui qui a eu l'expérience d'un grand amour néglige l'amitié ; et celui qui est épuisé sur l'amitié n'a encore rien fait pour l'amour.

L'amour commence par l'amour, et l'on ne saurait passer de la plus forte amitié qu'à un amour faible.

Rien ne ressemble mieux à une vive amitié,

que ces liaisons que l'intérêt de notre amour nous fait cultiver.

L'on n'aime bien qu'une seule fois : c'est la première. Les amours qui suivent sont moins involontaires.

L'amour qui naît subitement est le plus long à guérir.

L'amour qui croît peu à peu et par degrés ressemble trop à l'amitié pour être une passion violente.

Celui qui aime assez pour vouloir aimer un million de fois plus qu'il ne fait, ne cède en amour qu'à celui qui aime plus qu'il ne voudrait.

Si j'accorde que dans la violence d'une grande passion on peut aimer quelqu'un plus que soi-même, à qui ferai-je plus de plaisir, ou à ceux qui aiment, ou à ceux qui sont aimés ?

Les hommes souvent veulent aimer, et ne sauraient y réussir : ils cherchent leur défaite sans pouvoir la rencontrer ; et, si j'ose ainsi parler, ils sont contraints de demeurer libres.

Ceux qui s'aiment d'abord avec la plus violente passion contribuent bientôt chacun de leur part à s'aimer moins, et ensuite à ne s'aimer plus. Qui d'un homme ou d'une femme met davantage du sien dans cette rupture ? il n'est pas aisé de le décider. Les femmes accusent les

hommes d'être volages ; et les hommes disent qu'elles sont légères.

Quelque délicat que l'on soit en amour, on pardonne plus de fautes que dans l'amitié.

C'est une vengeance douce à celui qui aime beaucoup, de faire, par tout son procédé, d'une personne ingrate une très ingrate.

Il est triste d'aimer sans une grande fortune, et qui nous donne les moyens de combler ce que l'on aime, et le rendre si heureux qu'il n'ait plus de souhaits à faire.

S'il se trouve une femme pour qui l'on ait eu une grande passion, et qui ait été indifférente, quelque important service qu'elle nous rende dans la suite de notre vie, l'on court un grand risque d'être ingrat.

Une grande reconnaissance emporte avec soi beaucoup de goût et d'amitié pour la personne qui nous oblige.

Etre avec les gens qu'on aime, cela suffit : rêver, leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes, mais auprès d'eux, tout est égal.

Il n'y a pas si loin de la haine à l'amitié, que de l'antipathie.

Il semble qu'il est moins rare de passer de l'antipathie à l'amour qu'à l'amitié.

L'on confie son secret dans l'amitié, mais il échappe dans l'amour.

L'on peut avoir la confiance de quelqu'un sans en avoir le cœur : celui qui a le cœur n'a pas besoin de révélation ou de confiance, tout lui est ouvert.

L'on ne voit dans l'amitié que les défauts qui peuvent nuire à nos amis. L'on ne voit en amour de défauts dans ce qu'on aime, que ceux dont on souffre soi-même.

Il n'y a qu'un premier dépit en amour, comme la première faute dans l'amitié, dont on puisse faire un bon usage.

Il semble que s'il y a un soupçon injuste, bizarre et sans fondement, qu'on ait une fois appelé jalousie, cette autre jalousie qui est un sentiment juste, naturel, fondé en raison et sur l'expérience, mériterait un autre nom.

Le tempérament a beaucoup de part à la jalousie, et elle ne suppose pas toujours une grande passion : c'est cependant un paradoxe qu'un violent amour sans délicatesse.

Il arrive souvent que l'on souffre tout seul de la délicatesse : l'on souffre de la jalousie, et l'on fait souffrir les autres.

Celles qui ne nous ménagent sur rien, et ne nous épargnent nulles occasions de jalousie, ne mériteraient de nous aucune jalousie, si l'on se réglait plus par leurs sentimens et leur conduite que par son cœur.

Les froideurs et les relâchemens dans l'amitié

ont leurs causes : en amour il n'y a guère d'autre raison de nes'aimer plus, que de s'être trop aimés.

L'on n'est pas plus le maître de toujours aimer, qu'on ne l'a été de ne pas aimer.

Les amours meurent par le dégoût, et l'oubli les enterre.

Le commencement et le déclin de l'amour se font sentir par l'embarras où l'on est de se trouver seuls.

Cesser d'aimer, preuve sensible que l'homme est borné, et que le cœur a ses limites.

C'est faiblesse que d'aimer : c'est souvent une autre faiblesse que de guérir.

On guérit comme on se console : on n'a pas dans le cœur de quoi toujours pleurer, et toujours aimer.

Il devrait y avoir dans le cœur des sources inépuisables de douleur pour de certaines pertes. Ce n'est guère par vertu ou par force d'esprit que l'on sort d'une grande affliction : l'on pleure amèrement, et l'on est sensiblement touché ; mais l'on est ensuite si faible ou si léger, que l'on se console.

Si une laide se fait aimer, ce ne peut être qu'éperdument ; car il faut que ce soit ou par une étrange faiblesse de son amant , ou par de plus secrets et de plus invincibles charmes que ceux de la beauté.

L'on est encore long-temps à se voir par habitude, et à se dire de bouche que l'on s'aime, après que les manières disent qu'on ne s'aime plus.

Vouloir oublier quelqu'un, c'est y penser. L'amour a cela de commun avec les scrupules, qu'il s'aigrit par les réflexions et les retours que l'on fait pour s'en délivrer. Il faut, s'il se peut, ne point songer à sa passion pour l'affaiblir.

L'on veut faire tout le bonheur, ou, si cela ne se peut ainsi, tout le malheur de ce qu'on aime.

Regretter ce que l'on aime est un bien, en comparaison de vivre avec ce que l'on hait.

Quelque désintéressement qu'on ait à l'égard de ceux qu'on aime, il faut quelquefois se contraindre pour eux, et avoir la générosité de recevoir.

Celui-là peut prendre, qui goûte un plaisir aussi délicat à recevoir que son ami en sent à lui donner.

Donner, c'est agir : ce n'est pas souffrir de ses bienfaits, ni céder à l'importunité ou à la nécessité de ceux qui nous demandent.

Si l'on a donné à ceux que l'on aimait, quelque chose qu'il arrive, il n'y a plus d'occasions où l'on doive songer à ses bienfaits.

On a dit en latin qu'il coûte moins cher de

haïr que d'aimer ; ou , si l'on veut , que l'amitié est plus à charge que la haine. Il est vrai qu'on est dispensé de donner à ses ennemis ; mais ne coûte-il rien de s'en venger ? ou , s'il est doux et naturel de faire du mal à ce que l'on hait , l'est-il moins de faire du bien à ce qu'on aime ? ne serait-il pas dur et pénible de ne leur en point faire ?

Il y a du plaisir à rencontrer les yeux de celui à qui l'on vient de donner.

Je ne sais si un bienfait qui tombe sur un ingrat , et ainsi sur un indigne , ne change pas de nom , et s'il méritait plus de reconnaissance.

La libéralité consiste moins à donner beaucoup qu'à donner à propos.

S'il est vrai que la pitié ou la compassion soit un retour vers nous-mêmes , qui nous met en la place des malheureux , pourquoi tirent-ils de nous si peu de soulagement dans leurs misères ?

Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux misérables.

L'expérience confirme que la mollesse ou l'indulgence pour soi , et la dureté pour les autres , n'est qu'un seul et même vice.

Un homme dur au travail et à la peine , inexorable à soi-même , n'est indulgent aux autres que par un excès de raison.

Quelque désagrément qu'on ait à se trouver chargé d'un indigent , l'on goûte à peine les nou-

veaux avantages qui le tirent enfin de notre sujétion : de même, la joie que l'on reçoit de l'élévation de son ami est un peu balancée par la petite peine qu'on a de le voir au dessus de nous, ou s'égalér à nous. Ainsi l'on s'accorde mal avec soi-même, car l'on veut des dépendans, et qu'il n'en coûte rien : l'on veut aussi le bien de ses amis ; et s'il arrive, ce n'est pas toujours par s'en réjouir que l'on commence.

On couvie, on invite, on offre sa maison, sa table, son bien et ses services : rien ne coûte, qu'à tenir parole.

C'est assez pour soi d'un fidèle ami ; c'est même beaucoup de l'avoir rencontré : on ne peut en avoir trop pour le service des autres.

Quand on a assez fait auprès de certaines personnes pour avoir dû se les acquérir, si cela ne réussit point, il y a encore une ressource, qui est de ne plus rien faire.

Vivre avec ses ennemis comme s'ils devaient un jour être nos amis, et vivre avec nos amis comme s'ils pouvaient devenir nos ennemis, n'est ni selon la nature de la haine, ni selon les règles de l'amitié : ce n'est point une maxime morale, mais politique.

On ne doit point se faire des ennemis de ceux qui, mieux connus, pourraient avoir rang entre nos amis. On doit faire choix d'amis si sûrs et d'une si exacte probité, que, venant à cesser

de l'être, ils ne veulent pas abuser de notre confiance, ni se faire craindre comme nos ennemis.

Il est doux de voir ses amis par goût et par estime : il est pénible de les cultiver par intérêt; c'est solliciter.

Il faut briguer la faveur de ceux à qui l'on veut du bien, plutôt que de ceux de qui l'on espère du bien.

On ne vole point des mêmes ailes pour sa fortune, que l'on fait pour des choses frivoles et de fantaisie. Il y a un sentiment de liberté à suivre ses caprices, et, tout au contraire, de servitude à courir pour son établissement : il est naturel de le souhaiter beaucoup et d'y travailler peu, de se croire digne de le trouver sans l'avoir cherché.

Celui qui sait attendre le bien qu'il souhaite ne prend pas le chemin de se désespérer s'il ne lui arrive pas, et celui au contraire qui désire une chose avec une grande impatience y met trop du sien pour en être assez récompensé par le succès.

Il y a de certaines gens qui veulent si ardemment et si déterminément une certaine chose, que de peur de la manquer ils n'oublient rien de ce qu'il faut faire pour la manquer.

Les choses les plus souhaitées n'arrivent point; ou, si elles arrivent, ce n'est ni dans le

temps, ni dans les circonstances où elles auraient fait un extrême plaisir.

Il faut rire avant d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ri.

La vie est courte, si elle ne mérite ce nom que lorsqu'elle est agréable; puisque si l'on cousait ensemble toutes les heures que l'on passe avec ce qui plaît, l'on ferait à peine d'un grand nombre d'années une vie de quelques mois.

Qu'il est difficile d'être content de quelqu'un!

On ne pourrait se défendre de quelque joie à voir périr un méchant homme; l'on jouirait alors du fruit de sa haine, et l'on tirerait de lui tout ce qu'on en peut espérer, qui est le plaisir de sa perte. Sa mort enfin arrive, mais dans une conjoncture où nos intérêts ne nous permettent pas de nous en réjouir : il meurt trop tôt ou trop tard.

Il est pénible à un homme fier de pardonner à celui qui le surprend en faute, et qui se plaint de lui avec raison : sa fierté ne s'adoucit que lorsqu'il reprend ses avantages, et qu'il met l'autre dans son tort.

Comme nous nous affectionnons de plus en plus aux personnes à qui nous faisons du bien, de même nous haïssons violemment ceux que nous avons beaucoup offensés.

Il est également difficile d'étouffer dans les commencemens le sentiment des injures, et de

le conserver après un certain nombre d'années.

C'est par faiblesse que l'on hait un ennemi et que l'on songe à s'en venger ; et c'est par paresse que l'on s'apaise et qu'on ne se venge point.

Il y a bien autant de paresse que de faiblesse à se laisser gouverner.

Il ne faut pas penser à gouverner un homme tout d'un coup et sans autre préparation dans une affaire importante et qui serait capitale à lui ou aux siens : il sentirait d'abord l'empire et l'ascendant qu'on veut prendre sur son esprit, et il secouerait le joug par honte ou par caprice. Il faut tenter auprès de lui les petites choses ; et de là le progrès, jusqu'aux plus grandes, est immanquable. Tel ne pouvait au plus dans les commencemens qu'entreprendre de le faire partir pour la campagne ou retourner à la ville, qui finit par lui dicter un testament où il réduit son fils à la légitime.

Pour gouverner quelqu'un long-temps et absolument, il faut avoir la main légère, et ne lui faire sentir que le moins qu'il se peut sa dépendance.

Tels se laissent gouverner jusqu'à un certain point, qui au delà sont intraitables et ne se gouvernent plus : on perd tout à coup la route de leur cœur et de leur esprit : ni hauteur, ni souplesse, ni force, ni industrie, ne les peuvent dompter ; avec cette différence que quelques uns

sont ainsi faits par raison et avec fondement, et quelques autres par tempérament et par humeur.

Il se trouve des hommes qui n'écoutent ni la raison ni les bons conseils, et qui s'égarent volontairement par la crainte qu'ils ont d'être gouvernés.

D'autres consentent d'être gouvernés par leurs amis en des choses presque indifférentes, et s'en font un droit de les gouverner à leur tour en des choses graves et de conséquence.

Drance (1) veut passer pour gouverner son

(1) Le comte de Tonnerre, premier gentilhomme de la chambre de feu Monsieur, de la maison des comtes de Tonnerre-Clermont. Ils portaient autrefois pour armes un soleil au dessus d'une montagne. Mais depuis que, l'an 1123, un comte de cette maison rétablit le pape Calixte II sur son trône, ce pape a donné pour armes à cette maison deux clefs d'argent en sautoir, et quand un comte de cette maison se trouve à Rome lors du couronnement d'un pape, au lieu que tout le monde lui va baiser les pieds, lui se met à côté, tire son épée et dit : *Uti omnes, ego non.*

Ceci est une pure fable. Cette maison est fort ancienne, et ceux qui en sont présentement sont très fiers, et traitent les autres de petite noblesse et de bourgeoisie. L'évêque de Noyon, qui en est, ayant traité sur ce pied la famille de Harlay de bourgeois, et étant allé pour dîner chez M. le premier président qui l'avait su, il le refusa, en lui disant qu'il n'appartenait pas à un petit bourgeois de traiter un homme de sa qualité; et comme cet évêque lui répondit qu'il avait renvoyé son carrosse, M. le pre-

maître, qui n'en croit rien, non plus que le public : parler sans cesse à un grand que l'on sert, en des lieux et en des temps où il convient le moins, lui parler à l'oreille ou en des termes mystérieux, rire jusqu'à éclater en sa présence, lui couper la parole, se mettre entre lui et ceux qui lui parlent, dédaigner ceux qui viennent faire leur cour, ou attendre impatiemment qu'ils se retirent, se mettre proche de lui en une posture trop libre, figurer avec lui le dos appuyé à une cheminée, le tirer par son habit, lui marcher sur les talons, faire le familier, prendre des libertés, marquent mieux un fat qu'un favori.

Un homme sage ni ne se laisse gouverner, ni ne cherche à gouverner les autres : il veut que la raison gouverne seule, et toujours.

Je ne haïrais pas d'être livré par la confiance à une personne raisonnable, et d'en être gouverné en toutes choses, et absolument, et toujours; je serais sûr de bien faire sans avoir le

mier président fit mettre les chevaux au sien, et le renvoya ainsi : dont on a bien ri à la cour. Après la mort de M. de Harlay, archevêque de Paris, il a eu le cordon bleu. Depuis, le clergé l'ayant prié d'en vouloir faire l'oraison funèbre aux Grands-Augustins, où l'on devait faire un service solennel, il s'en excusa, disant qu'il trouvait le sujet trop stérile; dont le roi étant averti, le renvoya dans son diocèse. L'abbé de Tonneville, de la même maison, a été fait évêque de Langres en 1695.

soin de délibérer , je jouirais de la tranquillité de celui qui est gouverné par la raison.

Toutes les passions sont menteuses ; elles se déguisent autant qu'elles le peuvent aux yeux des autres ; elles se cachent à elles-mêmes : il n'y a point de vice qui n'ait une fausse ressemblance avec quelque vertu , et qui ne s'en aide.

On ouvre un livre de dévotion, et il touche : on en ouvre un autre qui est galant, et il fait son impression. Oserai-je dire que le cœur seul concilie les choses contraires, et admet les incompatibles ?

Les hommes rougissent moins de leurs crimes que de leurs faiblesses et de leur vanité : tel est ouvertement injuste, violent, perfide, calomniateur, qui cache son amour ou son ambition sans autre vue que de la cacher.

Le cas n'arrive guère où l'on puisse dire, j'étais ambitieux ; ou on ne l'est point, ou on l'est toujours : mais le temps vient où l'on avoue que l'on a aimé.

Les hommes commencent par l'amour, finissent par l'ambition, et ne se trouvent dans une assiette plus tranquille que lorsqu'ils meurent.

Rien ne coûte moins à la passion que de se mettre au dessus de la raison : son grand triomphe est de l'emporter sur l'intérêt.

L'on est plus sociable et d'un meilleur commerce par le cœur que par l'esprit.

Il y a de certains grands sentimens, de certaines actions nobles et élevées, que nous devons moins à la force de notre esprit qu'à la bonté de notre naturel.

Il n'y a guère au monde un plus bel excès que celui de la reconnaissance.

Il faut être bien dénué d'esprit, si l'amour, la malignité, la nécessité, n'en font pas trouver.

Il y a des lieux que l'on admire; il y en a d'autres qui touchent, et où l'on aimerait à vivre.

Il me semble que l'on dépend des lieux pour l'esprit, l'humeur, la passion, le goût, et les sentimens.

Ceux qui font bien mériteraient seuls d'être enviés, s'il n'y avait encore un meilleur parti à prendre, qui est de faire mieux : c'est une douce vengeance contre ceux qui nous donnent cette jalousie.

Quelques uns se défendent d'aimer et de faire des vers, comme de deux faibles qu'ils n'osent avouer, l'un du cœur, l'autre de l'esprit.

Il y a quelquefois dans le cours de la vie de si chers plaisirs et de si tendres engagemens que l'on nous défend, qu'il est naturel de désirer du moins qu'ils fussent permis : de si grands charmes ne peuvent être surpassés que par celui de savoir y renoncer par vertu.

CHAPITRE V.

De la Société et de la Conversation.

Un caractère bien fade est celui de n'en avoir aucun.

C'est le rôle d'un sot d'être importun : un homme habile sent s'il convient ou s'il ennuie : il sait disparaître le moment qui précède celui où il serait de trop quelque part.

L'on marche sur les mauvais plaisans, et il pleut par tout pays de cette sorte d'insectes. Un bon plaisant est une pièce rare : à un homme qui est né tel, il est encore fort délicat d'en soutenir long-temps le personnage : il n'est pas ordinaire que celui qui fait rire se fasse estimer.

Il y a beaucoup d'esprits obscènes, encore plus de médisans ou de satiriques, peu de délicats. Pour badiner avec grace, et rencontrer heureusement sur les plus petits sujets, il faut trop de manières, trop de politesse, et même trop de fécondité : c'est créer que de railler ainsi, et faire quelque chose de rien.

Si l'on faisait une sérieuse attention à tout ce qui se dit de froid, de vain et de puéril dans les entretiens ordinaires, l'on aurait honte de parler ou d'écouter, et l'on se condamnerait peut-être à un silence perpétuel, qui serait une

chose pire dans le commerce que les discours inutiles. Il faut donc s'accommoder à tous les esprits ; permettre comme un mal nécessaire le récit des fausses nouvelles, les vagues réflexions sur le gouvernement présent ou sur l'intérêt des princes, le débit des beaux sentimens , et qui reviennent toujours les mêmes : il faut laisser Aronce (1) parler proverbe, Mélinde parler de soi, de ses vapeurs, de ses migraines, et de ses insomnies.

L'on voit des gens (2) qui, dans les conversations ou dans le peu de commerce que l'on a avec eux, vous dégoûtent par leurs ridicules expressions, par la nouveauté, et j'ose dire par l'impropriété des termes dont ils se servent, comme par l'alliance de certains mots qui ne se rencontrent ensemble que dans leur bouche, et à qui ils font signifier des choses que leurs premiers inventeurs n'ont jamais eu intention de leur faire dire. Ils ne suivent en parlant ni la raison ni l'usage, mais leur bizarre génie, que l'envie de toujours plaisanter, et peut-être de briller, tourne insensiblement à un jargon qui leur est propre, et qui devient enfin leur idiome naturel : ils accompagnent un langage si extravagant d'un geste affecté et d'une pro-

(1) Perrault.

(2) Contre les précieuses.

nonciation qui est contrefaite. Tous sont contents d'eux-mêmes et de l'agrément de leur esprit, et l'on ne peut pas dire qu'ils en soient entièrement dénués ; mais on les plaint de ce peu qu'ils en ont ; et, ce qui est pire, en en souffre.

Que dites-vous ? comment ? je n'y suis pas vous plairait-il de recommencer ? j'y suis encore moins : je devine enfin : vous voulez, Acis, me dire qu'il fait froid ; que ne disiez-vous, il fait froid : vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige ; dites, il pleut, il neige : vous me trouvez bon visage, et vous désirez de m'en féliciter ; dites, je vous trouve bon visage. Mais, répondez-vous, cela est bien uni et bien clair, et d'ailleurs qui ne pourrait pas en dire autant ? Qu'importe, Acis, est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle, et de parler comme tout le monde ? Une chose vous manque, Acis, à vous et à vos semblables les discours de phébus, vous ne vous en défiez point, et je vais vous jeter dans l'étonnement ; une chose vous manque, c'est l'esprit : ce n'est pas tout, il y a en vous une chose de trop, qui est l'opinion d'en avoir plus que les autres : voilà la source de votre pompeux galimatias, de vos phrases embrouillées, et de vos grands mots qui ne signifient rien. Vous abordez cet homme, ou vous entrez dans cette chambre, je vous tire par votre habit, et vous

dis à l'oreille : Ne songez point à avoir de l'esprit, n'en ayez point, c'est votre rôle; ayez, si vous pouvez, un langage simple, et tel que l'ont ceux en qui vous ne trouvez aucun esprit, peut-être alors croira-t-on que vous en avez.

Qui peut se promettre d'éviter dans la société des hommes la rencontre de certains esprits vains, légers, familiers, délibérés, qui sont toujours dans une compagnie ceux qui parlent, et qu'il faut que les autres écoutent? On les entend de l'antichambre; on entre impunément et sans crainte de les interrompre: ils continuent leur récit sans la moindre attention pour ceux qui entrent ou qui sortent, comme pour le rang ou le mérite des personnes qui composent le cercle: ils font taire celui qui commence à conter une nouvelle, pour la dire de leur façon, qui est la meilleure; ils la tiennent de Zamet, de Rucce-lay, ou de Conchini (1), qu'ils ne connaissent point, à qui ils n'ont jamais parlé, et qu'ils traiteraient de Monseigneur s'ils leur parlaient: ils s'approchent quelquefois de l'oreille du plus qualifié de l'assemblée pour le gratifier d'une circonstance que personne ne sait, et dont ils ne veulent pas que les autres soient instruits: ils suppriment quelques noms pour déguiser l'histoire qu'ils racontent et pour détourner

(1) Sans dire monsieur,

les applications : vous les priez, vous les pressez inutilement ; il y a des choses qu'ils ne diront pas ; il y a des gens qu'ils ne sauraient nommer, leur parole y est engagée ; c'est le dernier secret, c'est un mystère : outre que vous leur demandez l'impossible ; car, sur ce que vous voulez apprendre d'eux, ils ignorent le fait et les personnes.

Arrias (1) a tout lu, a tout vu, il veut le persuader ainsi ; c'est un homme universel, et il se donne pour tel : il aime mieux mentir que de se taire ou de paraître ignorer quelque chose. On parle à la table d'un grand d'une cour du Nord, il prend la parole, et l'ôte à ceux qui allaient dire ce qu'ils en savent : il s'oriente dans cette région lointaine comme s'il en était originaire : il discourt des mœurs de cette cour, des femmes du pays, de ses lois et de ses coutumes : il récite des historiettes qui y sont arrivées, il les trouve plaisantes, et il en rit jusqu'à éclater. Quelqu'un se hasarde de le contredire, et lui prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies : Arrias ne se trouble point, prend feu au contraire contre l'interrupteur : Je n'avance, lui dit-il, je ne raconte rien que

(1) Robert de Châtillon, fils de Robert, procureur du roi au Châtelet, où il était lui-même conseiller. Cette aventure lui est arrivée.

je ne sache d'original, je l'ai appris de Sethon, ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connais familièrement, que j'ai fort interrogé, et qui ne m'a caché aucune circonstance. Il reprenait le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avait commencée, lorsque l'un des conviés lui dit : c'est Sethon à qui vous parlez, lui-même, et qui arrive fraîchement de son ambassade.

Il y a un parti à prendre dans les entretiens entre une certaine paresse qu'on a de parler, ou quelquefois un esprit abstrait, qui, nous jetant loin du sujet de la conversation, nous fait faire ou de mauvaises demandes ou de sottes réponses; et une attention importune qu'on a au moindre mot qui échappe pour le relever, badiner autour, y trouver un mystère que les autres n'y voient pas, y chercher de la finesse et de la subtilité, seulement pour avoir occasion d'y placer la sienne.

Etre infatué de soi, et s'être fortement persuadé qu'on a beaucoup d'esprit, est un accident qui n'arrive guère qu'à celui qui n'en a point, ou qui en a peu : malheur pour lors à qui est exposé à l'entretien d'un tel personnage : combien de jolies phrases lui faudra-t-il essayer ! combien de ces mots aventuriers qui paraissent subitement, durent un temps, et que bientôt on ne revoit plus ! S'il conte une nouvelle, c'est moins pour

l'apprendre à ceux qui l'écoutent que pour avoir le mérite de la dire, et de la dire bien : elle devient un roman entre ses mains : il fait penser les gens à sa manière, leur met en la bouche ses petites façons de parler, et les fait toujours parler long-temps : il tombe ensuite en des parenthèses qui peuvent passer pour épisodes, mais qui font oublier le gros de l'histoire, et à lui qui vous parle, et à vous qui le supportez : que serait-ce de vous et de lui, si quelqu'un ne survenait heureusement pour déranger le cercle, et faire oublier la narration ?

J'entends Théodecte (1) de l'antichambre ; il grossit sa voix à mesure qu'il s'approche ; le voilà entré : il rit, il crie, il éclate ; on bouche ses oreilles, c'est un tonnerre : il n'est pas moins redoutable par les choses qu'il dit que par le ton dont il parle : il ne s'apaise et il ne revient de ce grand fracas que pour bredouiller des vanités et des sottises : il a si peu d'égard au temps, aux personnes, aux bienséances, que chacun a son fait sans qu'il ait eu intention de le lui donner : il n'est pas encore assis, qu'il a, à son insu, désobligé toute l'assemblée. A-t-on servi, il se met le premier à table et dans la première place ; les femmes sont à sa droite et à sa gauche ; il

(1) Le comte d'Aubigné, frère de madame de Maintenon.

mange, il boit, il conte, il plaisante, il interrompt tout à la fois : il n'a nul discernement des personnes, ni du maître, ni des conviés; il abuse de la folle déférence qu'on a pour lui. Est-ce lui, est-ce Eutidème qui donne le repas? Il rappelle à soi toute l'autorité de la table, et il y a un moindre inconvénient à la lui laisser entière qu'à la lui disputer : le vin et les viandes n'ajoutent rien à son caractère. Si l'on joue, il gagne au jeu ; il veut railler celui qui perd, et il l'offense : les rieurs sont pour lui, il n'y a sorte de fatuité qu'on ne lui passe. Je cède enfin et je disparais, incapable de souffrir plus long-temps Théodecte et ceux qui le souffrent.

Troïle est utile à ceux qui ont trop de bien ; il leur ôte l'embarras du superflu, il leur sauve à peine d'amasser de l'argent, de faire des contrats, de fermer des coffres, de porter des clefs sur soi, et de craindre un vol domestique : il les aide dans leurs plaisirs, et il devient capable ensuite de les servir dans leurs passions ; bientôt il les règle et les maîtrise dans leur conduite. Il est l'oracle d'une maison, celui dont on attend, que dis-je, dont on prévient, dont on devine les décisions : il dit de cet esclave, il faut le punir, et on le fouette; et de cet autre, il faut l'affranchir, et on l'affranchit : l'on voit qu'un parasite ne le fait pas rire, il peut lui déplaire, il est congédié : le maître est heureux, si Troïle lui laisse

sa femme et ses enfans. Si celui-ci est à table et qu'il prononce d'un mets qu'il est friand, le maître et les conviés qui en mangeaient sans réflexion le trouvent friand, et ne s'en peuvent rassasier : s'il dit au contraire d'un autre mets qu'il est insipide, ceux qui commençaient à le goûter n'osent avaler le morceau qu'ils ont à la bouche, ils le jettent à terre : tous ont les yeux sur lui, observent son maintien et son visage avant de prononcer sur le vin ou sur les viandes qui sont servis. Ne le cherchez pas ailleurs que dans la maison de ce riche qu'il gouverne : c'est là qu'il mange, qu'il dort et qu'il fait digestion, qu'il querelle son valet, qu'il reçoit ses ouvriers, et qu'il remet ses créanciers : il régent, il domine dans une salle, il y reçoit la cour et les hommages de ceux qui, plus fins que les autres, ne veulent aller au maître que par Troïle. Si l'on entre par malheur sans avoir une physionomie qui lui agré, il ride son front et il détourne sa vue : si on l'aborde, il ne se lève pas : si l'on s'assied auprès de lui, il s'éloigne : si on lui parle, il ne répond point : si l'on continue de parler, il passe dans une autre chambre : si on le suit, il gagne l'escalier ; il franchirait tous les étages, ou il se lancerait par une fenêtre plutôt que de se laisser joindre par quelqu'un qui a ou un visage ou un son de voix qu'il désapprouve : l'un et l'autre sont agréables en Troïle, et il s'en est servi heu-

reusement pour s'insinuer ou pour conquérir. Tout devient, avec le temps, au dessous de ses soins, comme il est au dessus de vouloir se soutenir ou continuer de plaire par le moindre des talens qui ont commencé à le faire valoir. C'est beaucoup qu'il sorte quelquefois de ses méditations et de sa taciturnité pour contredire, et que même pour critiquer il daigne une fois le jour avoir de l'esprit : bien loin d'attendre de lui qu'il défère à vos sentimens, qu'il soit complaisant, qu'il vous loue, vous n'êtes pas sûr qu'il aime toujours votre approbation, ou qu'il souffre votre complaisance.

Il faut laisser parler (1) cet inconnu que le hasard a placé auprès de vous dans une voiture publique, à une fête ou à un spectacle, et il ne vous coûtera bientôt pour le connaître que de l'avoir écouté : vous saurez son nom, sa demeure, son pays, l'état de son bien, son emploi, celui de son père, la famille dont est sa mère, sa parenté, ses alliances, les armes de sa maison ; vous comprendrez qu'il est noble, qu'il a un château, de beaux meubles, des valets et un carrosse.

Il y a des gens qui parlent un moment avant que d'avoir pensé : il y en a d'autres qui ont

(1) L'abbé de Vassé.

fade attention à ce qu'ils disent , et avec qui l'on souffre dans la conversation de tout le travail de leur esprit ; ils sont comme pétris de phrases et de petits tours d'expression, concertés dans leur geste et dans tout leur maintien ; ils sont puristes (1), et ne hasardent pas le moindre mot , quand il devrait faire le plus bel effet du monde ; rien d'heureux ne leur échappe , rien ne coule de source et avec liberté : ils parlent proprement et ennuyeusement.

L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres : celui qui sort de votre entretien content de soi et de son esprit l'est de vous parfaitement. Les hommes n'aiment point à vous admirer , ils veulent plaire : ils cherchent moins à être instruits et même réjouis , qu'à être goûtés et applaudis ; et le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui.

Il ne faut pas qu'il y ait trop d'imagination dans nos conversations ni dans nos écrits : elle ne produit souvent que des idées vaines et puériles, qui ne servent point à perfectionner le goût et à nous rendre meilleurs : nos pensées doivent être prises dans le bon sens et la

(1) Gens qui affectent une grande pureté de langage ;

droite raison, et être un effet de notre jugement.

C'est une grande misère que de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se taire. Voilà le principe de toute impertinence.

Dire d'une chose modestement ou qu'elle est bonne, ou qu'elle est mauvaise, et les raisons pourquoi elle est telle, demande du bon sens et de l'expression; c'est une affaire. Il est plus court de prononcer d'un ton décisif, et qui emporte la preuve de ce qu'on avance. ou qu'elle est exécration, ou qu'elle est miraculeuse.

Rien n'est moins selon Dieu et selon le monde que d'appuyer tout ce que l'on dit dans la conversation, jusques aux choses les plus indifférentes, par de longs et de fastidieux sermens. Un honnête homme qui dit oui et non mérite d'être cru : son caractère jure pour lui, donne créance à ses paroles, et lui attire toute sorte de confiance.

Celui qui dit incessamment qu'il a de l'honneur et de la probité, qu'il ne nuit à personne, qu'il consent que le mal qu'il fait aux autres lui arrive, et qui jure pour le faire croire, ne sait pas même contrefaire l'homme de bien.

Un homme de bien ne saurait empêcher, par toute sa modestie, qu'on ne dise de lui ce

qu'un malhonnête homme fait dire de soi.

Cléon parle peu obligeamment ou peu juste, c'est l'un ou l'autre ; mais il ajoute qu'il est fait ainsi, et qu'il dit ce qu'il pense.

Il y a parler bien, parler aisément, parler juste, parler à propos : c'est pécher contre ce dernier genre, que de s'étendre sur un repas magnifique que l'on vient de faire, devant des gens qui sont réduits à épargner leur saim ; de dire merveilles de sa santé devant des infirmes ; d'entretenir de ses richesses, de ses revenus et de ses ameublemens un homme qui n'a ni rentes ni domicile ; en un mot de parler de son bonheur devant des misérables. Cette conversation est trop forte pour eux ; et la comparaison qu'ils font alors de leur état au vôtre est odieuse.

Pour vous, dit Eutiphron, vous êtes riche, ou vous devez l'être ; dix mille livres de rente, et en fonds de terre, cela est beau, cela est doux, et l'on est heureux à moins ; pendant que lui qui parle ainsi a cinquante mille livres de revenu, et croit n'avoir que la moitié de ce qu'il mérite : il vous taxe, il vous apprécie, il fixe votre dépense ; et, s'il vous jugeait digne d'une meilleure fortune, et de celle même où il aspire, il ne manquerait pas de vous la souhaiter. Il n'est pas le seul qui fasse de si mauvaises estimations, ou des

comparaisons si désobligeantes, le monde est plein d'Eutiphrons.

Quelqu'un suivant la pente de la coutume qui veut qu'on loue, et par l'habitude qu'il a à la flatterie et à l'exagération, congratulate Théodème (1) sur un discours qu'il n'a point entendu, et dont personne n'a pu encore lui rendre compte; il ne laisse pas de lui parler de son génie, de son geste, et surtout de la fidélité de sa mémoire, et il est vrai que Théodème est demeuré court.

L'on voit des gens brusques (2), inquiets, suffisans, qui, bien qu'oisifs et sans aucune affaire qui les appelle ailleurs, vous expédient pour ainsi dire, en peu de paroles, et ne songent qu'à se dégager de vous : on leur parle encore qu'ils sont partis et ont disparu. Ils ne sont pas moins impertinens que ceux qui vous arrêtent seulement pour vous ennuyer, ils sont peut-être moins incommodes.

Parler et offenser (3), pour de certaines gens, est précisément la même chose : ils sont piquans et amers ; leur style est mêlé de fiel et d'absinthe ; la raillerie, l'injure, l'insulte, leur découlent des lèvres comme leur salive. Il

(1) L'abbé de Robbe.

(2) M. de Harlay, premier président.

(3) C'était la manière de l'abbé de Rubec, neveu de l'évêque de Tournai.

leur serait utile d'être nés muets ou stupides. Ce qu'ils ont de vivacité et d'esprit leur nuit davantage que ne fait à quelques autres leur sottise. Ils ne se contentent pas toujours de répliquer avec aigreur, ils attaquent souvent avec insolence : ils frappent sur tout ce qui se trouve sous leur langue, sur les présens, sur les absens ; ils heurtent de front et de côté comme des béliers : demande-t-on à des béliers qu'ils n'aient pas de cornes ? de même n'espère-t-on pas de réformer par cette peinture des naturels si durs, si farouches, si indociles. Ce que l'on peut faire de mieux, d'aussi loin qu'on les découvre, est de les fuir de toute sa force et sans regarder derrière soi.

Il y a des gens d'une certaine étoffe ou d'un certain caractère avec qui il ne faut jamais se commettre, de qui l'on ne doit se plaindre que le moins qu'il est possible, et contre qui il n'est pas même permis d'avoir raison.

Entre deux personnes qui ont eu ensemble une violente querelle, dont l'un a raison et l'autre ne l'a pas, ce que la plupart de ceux qui ont assisté ne manquent jamais de faire, ou pour se dispenser de juger, ou par un tempérament qui m'a toujours paru hors de sa place, c'est de condamner tous les deux : leçon importante, motif pressant et indispensable de fuir à l'orient quand le fat est à l'occident,

pour éviter de partager avec lui le même tort.

Je n'aime pas un homme que je ne puis aborder le premier, ni saluer avant qu'il me salue, sans m'avilir à ses yeux et sans tremper dans la bonne opinion qu'il a de lui-même. Montaigne dirait (1) : « Je veux avoir mes coudées » franches, et être courtois et affable à mon » point, sans remords ne conséquence. Je ne » puis du tout estriver contre mon pen- » chant, et aller au rebours de mon natu- » rel, qui m'emmène vers celui que je trouve » à ma rencontre. Quand il m'est égal, et qu'il » ne m'est point ennemi, j'anticipe son bon » accueil, je le questionne sur sa disposition » et santé, je lui fais offre de mes offices » sans tant marchander sur le plus ou sur le » moins, ne être, comme disent aucuns, sur » le qui-vive : celui-là me déplaît qui, par la » connaissance que j'ai de ses coutumes et fa- » çons d'agir, me tire de cette liberté et fran- » chise : comment me ressouvenir tout à propos. » et d'aussi loin que je vois cet homme, d'em- » prunter une contenance grave et importante, » et qui l'avertisse que je crois le valoir bien » et au delà ; pour cela de me ramentevoir de » mes bonnes qualités et conditions, et des

(1) Imité de Montaigne.

» siennes mauvaises , puis en faire la compa-
» raison ? C'est trop de travail pour moi , et
» ne suis du tout capable de si raide et si su-
» bite attention : et quand bien elle m'aurait
» succédé une première fois , je ne laisserais
» pas de fléchir et me démentir à une seconde
» tâche : je ne puis me forcer et contraindre
» pour quelconque à être fier. »

Avec de la vertu , de la capacité , et une bonne conduite , on peut être insupportable. Les manières , que l'on néglige comme de petites choses , sont souvent ce qui fait que les hommes décident de vous en bien ou en mal : une légère attention à les avoir douces et polies prévient leurs mauvais jugemens. Il ne faut presque rien pour être cru fier , incivil , méprisant , désobligeant : il faut encore moins pour être estimé tout le contraire.

La politesse n'inspire pas toujours la bonté , l'équité , la complaisance , la gratitude : elle en donne du moins les apparences , et fait paraître l'homme au dehors comme il devrait être intérieurement.

L'on peut définir l'esprit de politesse , l'on ne peut en fixer la pratique : elle suit l'usage et les coutumes reçues : elle est attachée aux temps , aux lieux , aux personnes , et n'est point la même dans les deux sexes ni dans les différentes conditions : l'esprit tout seul

ne la fait pas deviner, il fait qu'on la suit par imitation et que l'on s'y perfectionne. Il y a des tempéramens qui ne sont susceptibles que de la politesse ; et il y en a d'autres qui ne servent qu'aux grands talens ou à une vertu solide. Il est vrai que les manières polies donnent cours au mérite et le rendent agréable, et qu'il faut avoir de bien éminentes qualités pour se soutenir sans la politesse.

Il me semble que l'esprit de politesse est une certaine attention à faire que par nos paroles et par nos manières les autres soient contents de nous et d'eux-mêmes.

C'est une faute contre la politesse que de louer immodérément, en présence de ceux que vous faites chanter ou toucher un instrument, quelque autre personne qui a ces mêmes talens ; comme devant ceux qui vous lisent leurs vers, un autre poète.

Dans les repas ou les fêtes que l'on donne aux autres, dans les présens qu'on leur fait, et dans tous les plaisirs qu'on leur procure, il y a à faire bien et faire selon leur goût : le dernier est préférable.

Il y aurait une espèce de férocité à rejeter indifféremment toutes sortes de louanges : l'on doit être sensible à celles qui nous viennent des gens de bien, qui louent en nous sincèrement des choses louables.

Un homme d'esprit, et qui est né fier, ne perd rien de sa fierté et de sa raideur pour se trouver pauvre : si quelque chose au contraire doit amollir son humeur, le rendre plus doux et plus sociable, c'est un peu de prospérité.

Ne pouvoir supporter tous les mauvais caractères dont le monde est plein, n'est pas un fort bon caractère : il faut, dans le commerce, des pièces d'or et de la monnaie.

Vivre avec des gens qui sont brouillés, et dont il faut écouter de part et d'autre les plaintes réciproques, c'est, pour ainsi dire, ne pas sortir de l'audience, et entendre du matin au soir plaider et parler procès.

L'on sait des gens (1) qui avaient coulé leurs jours dans une union étroite : leurs biens étaient en commun, ils n'avaient qu'une même demeure, ils ne se perdaient pas de vue. Ils se sont aperçus à plus de quatre-vingts ans qu'ils devaient se quitter l'un l'autre, et finir leur société : ils n'avaient plus qu'un jour à vivre, et ils n'ont osé entreprendre de le passer ensemble ; ils se sont dépêchés de rompre avant que de mourir, ils n'avaient de fonds pour la complaisance que jusque-là. Ils ont trop vécu pour le bon exemple ; un moment plus tôt

(1) MM. Courtaïn et de Saint-Romain, intimes amis très long-temps, et enfin devenus ennemis.

ils mouraient sociables , et laissaient après eux un rare modèle de la persévérance dans l'amitié.

L'intérieur des familles est souvent troublé par les défiances, par les jalousies et par l'antipathie , pendant que des dehors contens, paisibles et enjoués, nous trompent et nous y font supposer une paix qui n'y est point ; il y en a peu qui gagnent à être approfondies. Cette visite que vous rendez vient de suspendre une querelle domestique qui n'attend que votre retraite pour recommencer.

Dans la société, c'est la raison qui plie la première. Les plus sages sont souvent menés par le plus fou et le plus bizarre : l'on étudie son faible, son humeur, ses caprices, l'on s'y accommode ; l'on évite de le heurter, tout le monde lui cède ; la moindre sérénité qui paraît sur son visage lui attire des éloges : on lui tient compte de n'être pas toujours insupportable. Il est craint, ménagé, obéi, quelquefois aimé.

Il n'y a que ceux qui ont eu de vieux collatéraux, ou qui en ont encore, et dont il s'agit d'hériter, qui puissent dire ce qu'il en coûte.

Cléante (1) est un très honnête homme, il s'est

(1) L'Oiseau, ci-devant receveur à Nantes, qui a épousé mademoiselle de Soleure de Beausse, assez jolie personne et depuis séparée d'avec lui.

choisi une femme qui est la meilleure personne du monde et la plus raisonnable : chacun de sa part fait tout le plaisir et tout l'agrément des sociétés où il se trouve ; l'on ne peut voir ailleurs plus de probité, plus de politesse : ils se quittent demain, et l'acte de leur séparation est tout dressé chez le notaire. Il y a sans mentir de certains mérites qui ne sont point faits pour être ensemble, de certaines vertus incompatibles.

L'on peut compter sûrement sur la dot, le douaire et les conventions, mais faiblement sur les nourritures : elles dépendent d'une union fragile de la belle-mère et de la bru, et qui périt souvent dans l'année du mariage.

Un beau-père aime son gendre, aime sa bru. Une belle-mère aime son gendre, n'aime point sa bru. Tout est réciproque.

Ce qu'une marâtre aime le moins de tout ce qui est au monde, ce sont les enfans de son mari : plus elle est folle de son mari, plus elle est marâtre.

Les marâtres font désertir les villes et les bourgades, et ne peuplent pas moins la terre de mendiants, de vagabonds, de domestiques et d'esclaves, que la pauvreté.

C*** et H*** (1) sont voisins de campagne, et

(1) Vedeau de Grammont, conseiller de la cour en la seconde des enquêtes, eut un très grand procès avec

leurs terres sont contiguës ; ils habitent une contrée déserte et solitaire : éloignés des villes et de tout commerce , il semblait que la fuite d'une entière solitude , ou l'amour de la société, eût dû les assujettir à une liaison réciproque ; il est cependant difficile d'exprimer la bagatelle qui les a fait rompre, qui les rend implacables l'un pour l'autre , et qui perpétuera leurs haines dans leurs descendants. Jamais des parens, et même des frères, ne se sont brouillés pour une moindre chose.

Je suppose qu'il n'y ait que deux hommes sur la terre qui la possèdent seuls, et qui la partagent toute entre eux deux ; je suis persuadé qu'il leur naîtra bientôt quelque sujet de rupture, quand ce ne serait que pour les limites.

Il est souvent plus court et plus utile de cadrer aux autres, que de faire que les autres s'ajustent à nous.

J'approche d'une petite ville (1), et je suis

M. Hervé, doyen du parlement, au sujet d'une bêche. Ce procès, commencé pour une bagatelle, donna lieu à une inscription en faux de titres de noblesse dudit Vedeau, et cette affaire alla si loin qu'il fut dégradé publiquement, sa robe déchirée sur lui ; outre cela, condamné à un bannissement perpétuel, depuis converti en une prison à Pierre-Encise : ce qui le ruina absolument. Il avait épousé la fille de M. Genou, conseiller en la grand'-chambre.

(1) La ville de Richelieu.

déjà sur une hauteur d'où je la découvre. Elle est située à mi-côte; une rivière baigne ses murs, et coule ensuite dans une belle prairie : elle a une forêt épaisse qui la couvre des vents froids et de l'aquilon. Je la vois dans un jour si favorable, que je compte ses tours et ses clochers : elle me paraît peinte sur le penchant de la colline. Je me récrie, et dis : Quel plaisir de vivre sous un si beau ciel et dans ce séjour si délicieux ! Je descends dans la ville, où je n'ai pas couché deux nuits , que je ressemble à ceux qui l'habitent, j'en veux sortir.

Il y a une chose qu'on n'a point vue sous le ciel, et que selon toutes les apparences on ne verra jamais : c'est une petite ville qui n'est divisée en aucuns partis; où les familles sont unies et où les cousins se voient avec confiance; où un mariage n'engendre point une guerre civile; où la querelle des rangs ne se réveille pas à tous momens par l'offrande, l'encens et le pain béni, par les processions et par les obsèques; d'où l'on a banni les caquets , le mensonge et la médisance ; où l'on voit parler ensemble le bailli et le président, les élus et les assesseurs ; où le doyen vit bien avec ses chanoines , où les chanoines ne dédaignent pas les chapelains, et où ceux-ci souffrent les chantres.

Les provinciaux et les sots sont toujours prêts à se fâcher, et à croire qu'on se moque d'eux

ou qu'on les méprise : il ne faut jamais hasarder la plaisanterie, même la plus douce et la plus permise, qu'avec des gens polis, ou qui ont de l'esprit.

On ne prime point avec les grands, ils se défendent par leur grandeur; ni avec les petits, ils vous repoussent par le qui vive.

Tout ce qui est mérite se sent, se discerne, se devine réciproquement; si l'on voulait être estimé, il faudrait vivre avec des personnes estimables.

Celui qui est d'une éminence au dessus des autres, qui le met à couvert de la repartie, ne doit jamais faire une raillerie piquante.

Il y a de petits défauts que l'on abandonne volontiers à la censure, et dont nous ne haïssons pas à être raillés; ce sont de pareils défauts que nous devons choisir pour railler les autres.

Rire des gens d'esprit, c'est le privilège des sots : ils sont dans le monde ce que les fous sont à la cour, je veux dire sans conséquence.

La moquerie est souvent indigence d'esprit.

Vous le croyez votre dupe : s'il feint de l'être, qui est plus dupe de lui ou de vous?

Si vous observez avec soin qui sont les gens qui ne peuvent louer, qui blâment toujours, qui ne sont contents de personne, vous reconnaîtrez que ce sont ceux mêmes dont personne n'est content.

Le dédain et le rengorgement dans la société attirent précisément le contraire de ce que l'on cherche, si c'est à se faire estimer.

Le plaisir de la société entre les amis se cultive par une ressemblance de goût sur ce qui regarde les mœurs, et par quelque différence d'opinions sur les sciences : par là, ou l'on s'affermirait dans ses sentimens, ou l'on s'exerce et l'on s'instruit par la dispute.

L'on ne peut aller loin dans l'amitié, si l'on n'est pas disposé à se pardonner les uns aux autres les petits défauts.

Combien de belles et inutiles raisons à étaler à celui qui est dans une grande adversité, pour essayer de le rendre tranquille ! Les choses de dehors, qu'on appelle les événemens, sont quelquefois plus fortes que la raison et que la nature. Mangez, dormez, ne vous laissez point mourir de chagrin, songez à vivre : barangues froides, et qui réduisent à l'impossible. Êtes-vous raisonnable de vous tant inquiéter ? n'est-ce pas dire : Êtes-vous fou d'être malheureux ?

Le conseil, si nécessaire pour les affaires, est quelquefois, dans la société, nuisible à qui le donne et inutile à celui à qui il est donné : sur les mœurs, vous faites remarquer des défauts ou que l'on n'avoue pas, ou que l'on estime des vertus ; sur les ouvrages, vous rayez les endroits qui paraissent admirables à leur auteur, où il

se complaît davantage, où il croit s'être surpassé lui-même. Vous perdez ainsi la confiance de vos amis, sans les avoir rendus ni meilleurs, ni plus habiles.

L'on a vu il n'y a pas long-temps un cercle de personnes (1) des deux sexes, liées ensemble par la conversation et par un commerce d'esprit : ils laissaient au vulgaire l'art de parler d'une manière intelligible ; une chose dite entre eux peu clairement en entraînait une autre encore plus obscure, sur laquelle on enchérissait par de vraies énigmes, toujours suivies de longs applaudissemens : par tout ce qu'ils appelaient délicatesse, sentimens, tour et finesse d'expression, ils étaient enfin parvenus à n'être plus entendus et à ne s'entendre pas eux-mêmes. Il ne fallait pour fournir à ces entretiens ni bon sens, ni jugement, ni mémoire, ni la moindre capacité ; il fallait de l'esprit, non pas du meilleur, mais de celui qui est faux, et où l'imagination a trop de part.

Je le sais, Théobalde (2), vous êtes vieilli : mais voudriez-vous que je crusse que vous êtes baissé, que vous n'êtes plus poète ni bel esprit, que vous êtes présentement aussi mauvais juge de tout genre d'ouvrage que méchant auteur, que vous n'avez plus rien de naïf et de délicat dans la conversation ? Votre air libre et présomp-

(1) Les précieuses.

(2) Boursault.

tueux me rassure et me persuade tout le contraire. Vous êtes donc aujourd'hui tout ce que vous fûtes jamais, et peut-être meilleur: car si à votre âge vous êtes si vif et si impétueux, quel nom, Théobalde, fallait-il vous donner dans votre jeunesse, et lorsque vous étiez la coqueluche ou l'entêtement de certaines femmes qui ne juraient que par vous et sur votre parole, qui disaient : Cela est délicieux; qu'a-t-il dit?

L'on parle impétueusement dans les entretiens, souvent par vanité ou par humeur; rarement avec assez d'attention : tout occupé du désir de répondre à ce qu'on n'écoute point, l'on suit ses idées, et on les explique sans le moindre égard pour les raisonnemens d'autrui; l'on est bien éloigné de trouver ensemble la vérité, l'on n'est pas encore convenu de celle que l'on cherche. Qui pourrait écouter ces sortes de conversations et les écrire, ferait voir quelquefois de bonnes choses qui n'ont nulle suite.

Il a régné pendant quelque temps une sorte de conversation fade et puérile, qui roulait toute sur des questions frivoles qui avaient relation au cœur, et à ce qu'on appelle passion ou tendresse. La lecture de quelques romans les avait introduites parmi les plus honnêtes gens de la ville et de la cour : ils s'en sont défaits, et la bourgeoisie les a reçues avec les équivoques.

Quelques femmes de la ville ont la délicatesse

de ne pas savoir , ou de n'oser dire le nom des rues , des places , et de quelques endroits publics , qu'elles ne croient pas assez nobles pour être connus. Elles disent le Louvre , la Place-Royale, mais elles usent de tours et de phrases, plutôt que de prononcer de certains noms ; et s'ils leur échappent , c'est du moins avec quelque altération du mot , et après quelques façons qui les rassurent : en cela moins naturelles que les femmes de la cour, qui, ayant besoin , dans le discours, des Halles, du Châtelet, ou de choses semblables, disent les Halles, le Châtelet.

Si l'on feint quelquefois de ne se pas souvenir de certains noms que l'on croit obscurs , et si l'on affecte de les corrompre en les prononçant, c'est par la bonne opinion qu'on a du sien.

L'on dit par belle humeur , et dans la liberté de la conversation, de ces choses froides qu'à la vérité l'on donne pour telles , et que l'on ne trouve bonnes que parce qu'elles sont extrêmement mauvaises. Cette manière basse de plaisanter a passé du peuple, à qui elle appartient, jusque dans une grande partie de la jeunesse de la cour, qu'elle a déjà infectée. Il est vrai qu'il y entre trop de fadeur et de grossièreté pour devoir craindre qu'elle s'étende plus loin, et qu'elle fasse de plus grands progrès dans un pays qui est le centre du bon goût et de la politesse : l'on doit cependant en inspirer le dé-

goût à ceux qui la pratiquent : car, bien que ce ne soit jamais sérieusement, elle ne laisse pas de tenir la place, dans leur esprit et dans le commerce ordinaire, de quelque chose de meilleur.

Entre dire de mauvaises choses, ou en dire de bonnes que tout le monde sait et les donner pour nouvelles, je n'ai pas à choisir.

Lucain a dit une jolie chose ; il y a un bon mot de Claudien ; il y a cet endroit de Sénèque : et là-dessus une longue suite de latin que l'on cite souvent devant des gens qui ne l'entendent pas, qui feignent de l'entendre. Le secret serait d'avoir un grand sens et bien de l'esprit : car, ou l'on se passerait des anciens, ou, après les avoir lus avec soin, l'on saurait encore choisir les meilleurs, et les citer à propos.

Hermagoras ne sait pas qui est roi de Hongrie ; il s'étonne de n'entendre faire aucune mention du roi de Bohême : ne lui parlez pas des guerres de Flandre et de Hollande, dispensez-le du moins de vous répondre ; il confond les temps, il ignore quand elles ont commencé, quand elles ont fini : combats, sièges, tout lui est nouveau. Mais il est instruit de la guerre des géans, il en raconte le progrès et les moindres détails ; rien ne lui échappe. Il débrouille même l'horrible chaos des deux empires, le Babylonien et l'Assyrien : il connaît à fond les Egyptiens et leurs dynasties. Il n'a jamais vu Ver-

sailles ; il ne le verra point : il a presque vu la tour de Babel ; il en compte les degrés , il sait le nom des architectes. Dirai-je qu'il croit Henri IV fils de Henri III ? Il néglige du moins de rien connaître aux maisons de France, d'Autriche, de Bavière ; quelles minuties ! dit-il, pendant qu'il récite de mémoire toute une liste de rois des Mèdes ou de Babylone , et que les noms d'Apronal, d'Hérigebal, de Noesnemordach, de Mardokempad, lui sont aussi familiers qu'à nous ceux de Valois et de Bourbon. Il demande si l'Empereur a jamais été marié : mais personne ne lui apprendra que Ninus a eu deux femmes. On lui dit que le roi jouit d'une santé parfaite ; et il se souvient que Thetmosis, un roi d'Égypte, était valétudinaire, et qu'il tenait cette complexion de son aïeul Aliphatmutosis. Que ne sait-il point ? Quelle chose lui est cachée de la vénérable antiquité ? Il vous dira que Sémiramis, ou selon quelques uns Sérimariss, parlait comme son fils Ninyas, qu'on ne les distinguait pas à la parole ; si c'était parce que la mère avait une voix mâle comme son fils, ou le fils une voix efféminée comme la mère, qu'il n'ose pas le décider. Il vous révélera que Nembrod était gaucher, et Sésostris ambidextre ; que c'est une erreur de s'imaginer qu'un Artaxerxe ait été appelé Longuemain parce que les bras lui tombaient jusqu'aux genoux, et

non à cause qu'il avait une main plus longue que l'autre : et il ajoute qu'il y a des auteurs graves qui affirment que c'était la droite ; qu'il croit néanmoins être bien fondé à soutenir que c'était la gauche.

Ascagne est statuaire , Hégion fondeur , Eschine foulon , et Cydias (1) bel esprit , c'est sa profession. Il a une enseigne , un atelier , des ouvrages de commande , et des compagnons qui travaillent sous lui : il ne vous saurait rendre de plus d'un mois les stances qu'il vous a promises, s'il ne manque de parole à Dosithée, qui l'a engagé à faire une élégie : une idylle est sur le métier , c'est pour Crantor , qui le presse et qui lui laisse espérer un riche salaire. Prose , vers , que voulez-vous ? il réussit également en l'un et en l'autre. Demandez-lui des lettres de consolation ou sur une absence , il les entreprendra ; prenez-les toutes faites , et entrez dans son magasin , il y a à choisir. Il a un ami qui n'a point d'autre fonction sur la terre que de le promettre long-temps à un certain monde, et de le présenter enfin dans les maisons comme un homme rare et d'une exquisite conversation ; et là , ainsi que le musicien chante

(1) Perrault , de l'Académie , qui a fait le poème des Arts. Il avait intrigué pour empêcher La Bruyère d'être reçu académicien , ce qui fait que La Bruyère le drappe partout où il le rencontre.

et que le joueur de luth touche son luth devant les personnes à qui il a été promis , Cydias , après avoir toussé , relevé sa manchette , étendu la main et ouvert les doigts , débite gravement ses pensées quintessenciées et ses raisonnemens sophistiques. Différent de ceux qui , convenant de principes , et connaissant la raison ou la vérité qui est une , s'arrachent la parole l'un à l'autre pour s'accorder sur leurs sentimens , il n'ouvre la bouche que pour contredire. « Il me semble , dit-il gravement , que c'est tout le contraire de ce » que vous dites » ; ou , « je ne saurais être de » votre opinion » ; ou bien , « c'a été autrefois » mon entêtement comme il est le vôtre ; » mais.... il y a trois choses , ajoute-t-il , à considérer » ;... et il en ajoute une quatrième. Fade discoureur , qui n'a pas mis plutôt le pied dans une assemblée , qu'il cherche quelques femmes auprès de qui il puisse s'insinuer , se parer de son bel esprit ou de sa philosophie , et mettre en œuvre ses rares conceptions ; car , soit qu'il parle ou qu'il écrive , il ne doit pas être soupçonné d'avoir en vue ni le vrai ni le faux , ni le raisonnable ni le ridicule , il évite uniquement de donner dans le sens des autres , et d'être de l'avis de quelqu'un : aussi attend-il dans un cercle que chacun se soit expliqué sur le sujet qui s'est offert , ou souvent qu'il

a amené lui-même, pour dire dogmatiquement des choses toutes nouvelles, mais à son gré indécisives et sans réplique. Cydias s'égale à Lucien et à Sénèque, se met au dessus de Platon, de Virgile, et de Théocrite; et son flatteur a soin de le confirmer tous les matins dans cette opinion. Uni de goût et d'intérêt avec les contempteurs d'Homère, il attend paisiblement que les hommes détrompés lui préfèrent les poètes modernes; il se met en ce cas à la tête de ces derniers; il sait à qui il adjuge la seconde place. C'est en un mot un composé du pédant et du précieux, fait pour être admiré de la bourgeoisie et de la province, en qui néanmoins on n'aperçoit rien de grand, que l'opinion qu'il a de lui-même.

C'est la profonde ignorance qui inspire le ton dogmatique. Celui qui ne sait rien croit enseigner aux autres ce qu'il vient d'apprendre lui-même: celui qui sait beaucoup pense à peine que ce qu'il dit puisse être ignoré, et parle plus indifféremment.

Les plus grandes choses n'ont besoin que d'être dites simplement, elles se gâtent par l'emphase; il faut dire noblement les plus petites, elles ne se soutiennent que par l'expression, le ton et la manière.

Il me semble que l'on dit les choses encore plus finement qu'on ne peut les écrire.

Il n'y a guère qu'une naissance honnête, ou qu'une bonne éducation, qui rende les hommes capables de secret.

Toute confiance est dangereuse si elle n'est entière : il y a peu de conjonctures où il ne faille tout dire ou tout cacher. On a déjà trop dit de son secret à celui à qui l'on croit devoir en dérober une circonstance.

Des gens vous promettent le secret, et ils le révèlent eux-mêmes, et à leur insu : ils ne remuent pas les lèvres, et on les entend ; on lit sur leur front et dans leurs yeux ; on voit au travers de leur poitrine, ils sont transparens : d'autres ne disent pas précisément une chose qui leur a été confiée, mais ils parlent et agissent de manière qu'on la découvre de soi-même : enfin quelques uns méprisent votre secret, de quelque conséquence qu'il puisse être : « C'est un mystère, un tel m'en a fait part et m'a défendu de le dire » ; et ils le disent.

Toute révélation d'un secret est la faute de celui qui l'a confié.

Nicandre s'entretient avec Élise de la manière douce et complaisante dont il a vécu avec sa femme, depuis le jour qu'il en fit le choix jusqu'à sa mort : il a déjà dit qu'il regrette qu'elle ne lui ait pas laissé des enfans, et il le répète : il parle des maisons qu'il a à la ville, et bientôt d'une terre qu'il a à la campagne ;

il calcule le revenu qu'elle lui rapporte; il fait le plan des bâtimens, en décrit la situation, exagère la commodité des appartemens, ainsi que la richesse et la propreté des meubles. Il assure qu'il aime la bonne chère, les équipages : il se plaint que sa femme n'aimait point assez le jeu et la société. Vous êtes riche, lui disait l'un de ses amis, que n'achetez-vous cette charge? pourquoi ne pas faire cette acquisition, qui étendrait votre domaine? On me croit, ajoutait-il, plus de bien que je n'en possède. Il n'oublie pas son extraction et ses alliances : Monsieur le surintendant, qui est mon cousin; madame la chancelière, qui est ma parente : voilà son style. Il raconte un fait qui prouve le mécontentement qu'il doit avoir de ses plus proches, et de ceux même qui sont ses héritiers : ai-je tort? dit-il à Élise; ai-je grand sujet de leur vouloir du bien? et il l'en fait juge. Il insinue ensuite qu'il a une santé faible et languissante; il parle de la cave où il doit être enterré. Il est insinuant, flatteur, officieux à l'égard de tous ceux qu'il trouve auprès de la personne à qui il aspire. Mais Élise n'a pas le courage d'être riche en l'épousant. On annonce, au moment qu'il parle, un cavalier, qui de sa seule présence démontela batterie de l'homme de ville : il se lève déconcerté et chagrin, et va dire ailleurs qu'il veut se remarier.

Le sage quelquefois évite le monde, de peur d'être ennuyé.

CHAPITRE VI.

Des Biens de fortune.

Un homme fort riche (1) peut manger des entremets, faire peindre ses lambris et ses alcoves, jouir d'un palais à la campagne et d'un autre à la ville, avoir un grand équipage, mettre un duc dans sa famille, et faire de son fils un grand seigneur : cela est juste et de son ressort. Mais il appartient peut-être à d'autres de vivre contents.

Une grande naissance ou une grande fortune annonce le mérite, et le fait plus tôt remarquer.

Ce qui excuse le fat ambitieux de son ambition, est le soin que l'on prend, s'il a fait une grande fortune, de lui trouver un mérite qu'il n'a jamais eu, et aussi grand qu'il croit l'avoir.

A mesure que la faveur et les grands biens se retirent d'un homme, ils laissent voir en lui le ridicule qu'ils couvraient, et qui y était sans que personne s'en aperçût.

Si l'on ne le voyait de ses yeux, pourrait-on jamais imaginer l'étrange disproportion que le

(1) De Louvois, ou Fremont.

plus ou le moins de pièces de monnaie met entre les hommes?

Ce plus ou ce moins détermine à l'épée, à la robe, ou à l'église : il n'y a presque point d'autre vocation.

Deux marchands (1) étaient voisins et faisaient le même commerce, qui ont eu à la suite une fortune toute différente. Ils avaient chacun une fille unique : elles ont été nourries ensemble et ont vécu dans cette familiarité que donnent un même âge et une même condition : l'une des deux, pour se tirer d'une extrême misère, cherche à se placer; elle entre au service d'une fort grande dame et l'une des premières de la cour, chez sa compagne.

Si le financier manque son coup, les courtisans disent de lui : c'est un bourgeois, un homme de rien, un malotru : s'il réussit, ils lui demandent sa fille.

Quelques-uns (2) ont fait dans leur jeunesse, l'apprentissage d'un certain métier, pour en exercer un autre, et fort différent, le reste de leur vie.

Un homme est laid (3), de petite taille, et a

(1) Un marchand de Paris, qui avait pour enseigne LES RATS, je crois qu'il se nommait Brillon, qui a marié sa fille à M. d'Armenonville.

(2) Les partisans.

(3) Le duc de Ventadour.

peu d'esprit. L'on me dit à l'oreille, il a cinquante mille livres de rente : cela le concerne tout seul, et il ne m'en sera jamais ni pis ni mieux : si je commence à le regarder avec d'autres yeux et si je ne suis pas maître de faire autrement, quelle sottise !

Un projet assez vain serait de vouloir tourner un homme fort sot et fort riche en ridicule : les rieurs sont de son côté.

N** avec un portier rustre (1), farouche, tirant sur le Suisse, avec un vestibule et une antichambre, pour peu qu'il y fasse languir quelqu'un et se morfondre, qu'il paraisse enfin avec une mine grave et une démarche mesurée, qu'il écoute un peu et ne reconduise point, quelque subalterne qu'il soit d'ailleurs, il fera sentir de lui-même quelque chose qui approche de la considération.

Je vais, Clitiphon (2) à votre porte; le besoin que j'ai de vous me chasse de mon lit et de ma chambre : plutôt aux dieux que je ne fusse ni votre client ni votre fâcheux ! Vos esclaves me disent que vous êtes enfermé, et que vous ne pouvez m'écouter que d'une heure entière : je reviens avant le temps qu'ils m'ont marqué, et ils me

(1) De Saint-Pouanges.

(2) Le Camus, le lieutenant civil, le premier président de la cour des aides, le cardinal le Camus, et le Camus, maître des comptes.

disent que vous êtes sorti. Que faites-vous, Clitiphon, dans cet endroit le plus reculé de votre appartement, de si laborieux qui vous empêche de m'entendre? Vous enflez quelques mémoires, vous collationnez un registre, vous signez, vous paraphez; je n'avais qu'une chose à vous demander, et vous n'aviez qu'un mot à me répondre, oui, ou non. Voulez-vous être rare? rendez service à ceux qui dépendent de vous : vous le serez davantage par cette conduite que par ne vous pas laisser voir. O homme important et chargé d'affaires, qui à votre tour avez besoin de mes offices, venez dans la solitude de mon cabinet, le philosophe est accessible, je ne vous remettrai point à un autre jour. Vous me trouverez sur les livres de Platon qui traitent de la spiritualité de l'ame et de sa distinction d'avec le corps, ou la plume à la main pour calculer les distances de Saturne et de Jupiter : j'admire Dieu dans ses ouvrages, et je cherche, par la connaissance de la vérité, à régler mon esprit et devenir meilleur. Entrez, toutes les portes vous sont ouvertes : mon antichambre n'est pas faite pour s'y ennuyer en m'attendant, passez jusqu'à moi sans me faire avertir : vous m'apportez quelque chose de plus précieux que l'argent et l'or, si c'est une occasion de vous obliger : parlez, que voulez-vous que je fasse pour vous? Faut-il quitter mes livres, mes études, mon ouvrage, cette

ligne qui est commencée? quelle interruption heureuse pour moi que celle qui vous est utile! Le manieur d'argent, l'homme d'affaires est un ours qu'on ne saurait apprivoiser; on ne le voit dans sa loge qu'avec peine; que dis-je? on ne le voit point, car d'abord on ne le voit pas encore, et bientôt on ne le voit plus. L'homme de lettres, au contraire, est trivial comme une borne au coin des places; il est vu de tous, et à toute heure, et en tous états, à table, au lit, nu, habillé, sain ou malade : il ne peut être important, et il ne le veut point être. *X*

N'envions point à une sorte de gens leurs grandes richesses : ils les ont à titre onéreux, et qui ne nous accommoderait point. Ils ont mis leur repos, leur santé, leur honneur et leur conscience pour les avoir : cela est trop cher; et il n'y a rien à gagner à un tel marché.

Les partisans nous font sentir toutes les passions l'une après l'autre. L'on commence par le mépris à cause de leur obscurité. On les envie ensuite, on les hait, on les craint; on les estime quelquefois, et on les respecte. L'on vit assez pour fluir à leur égard par la compassion.

Sosie de la livrée a passé par une petite recette à une sous-ferme; et par les concussions, la violence et l'abus qu'il a fait de ses pouvoirs, il s'est enfin, sur les ruines de plusieurs familles, élevé à quelque grade : devenu noble

par une charge, il ne lui manquait que d'être homme de bien : une place de marguillier a fait ce prodige.

Arsure (1) cheminait seule et à pied vers le grand portique de Saint **, entendait de loin le sermon d'un carme ou d'un docteur qu'elle ne voyait qu'obliquement, et dont elle perdait bien des paroles. Sa vertu était obscure, et sa dévotion connue comme sa personne. Son mari est entré dans le HUITIÈME DENIER : quelle monstrueuse fortune en moins de six années ! Elle n'arrive à l'église que dans un char, on lui porte une lourde queue, l'orateur s'interrompt pendant qu'elle se place ; elle le voit de front, n'en perd pas une seule parole ni le moindre geste : il y a une brigue entre les prêtres pour la confesser ; tous veulent l'absoudre, et le curé l'emporte.

L'on porte Crésus (2) au cimetière : de toutes ses immenses richesses, que le vol et la concussion lui avaient acquises, et qu'il a épuisées par le luxe et par la bonne chère, il ne lui est pas demeuré de quoi se faire enterrer : il est

(1) Madame Belizany, ou de Courchamp.

(2) De Guénégaud, fameux partisan du temps de Fouquet, que l'on tenait riche de plus de quatre millions. Il a été taxé à la chambre de justice en 1666, et enfin est mort malheureux dans un grenier. Il avait bâti l'hôtel Salé, au Marais.

mort insolvable, sans biens, et ainsi privé de tous les secours : l'on n'a vu chez lui ni julep, ni cordiaux, ni médecins, ni le moindre docteur qui l'ait assuré de son salut.

Champagne (1), au sortir d'un long dîner qui lui enfle l'estomac, et dans les douces fumées d'un vin d'Avenay ou de Sillery, signe un ordre qu'on lui présente, qui ôterait le pain à toute une province si l'on n'y remédiait : il est excusable ; quel moyen de comprendre dans la première heure de la digestion qu'on puisse quelque part mourir de faim ?

Sylvain (2) de ses deniers a acquis de la naissance et un autre nom. Il est seigneur de la paroisse où ses aïeux payaient la taille : il n'aurait pu autrefois entrer page chez Cléobule, et il est son gendre.

Dorus (3) passe en litière par la Voie Ap-

(1) Monnerot, fameux partisan, dont le fils était conseiller au Châtelet, et grand donneur d'avis à M. de Pontchartrain. Ledit Monnerot est mort prisonnier au Petit-Châtelet, n'ayant pas voulu payer la taxe de deux millions à laquelle il avait été condamné par la chambre de justice en 1666. Comme il avait son bien en argent comptant, il en jouissait, et faisait grosse dépense au Petit-Châtelet. Il a laissé de grands biens à ses enfans.

(2) George, fameux partisan, qui a acheté le marquisat d'Antragues, dont il a pris le nom. Il est natif de Nantes, et a fait fortune sous Fouquet, et enfin a épousé mademoiselle de Valencé, fille du marquis de ce nom.

(3) De Guénégaud.

pienne, précédé de ses affranchis et de ses esclaves, qui détournent le peuple et font faire place; il ne lui manque que des licteurs. Il entre à Rome avec ce cortège, où il semble triompher de la bassesse et de la pauvreté de son père Sanga.

On ne peut mieux user de sa fortune que fait Périandre (1) : elle lui donne du rang, du crédit, de l'autorité : déjà on ne le prie plus d'accorder son amitié, on implore sa protection. Il a commencé par dire de soi-même, un homme de ma sorte; il passe à dire un homme de ma qualité : il se donne pour tel, et il n'y a personne de ceux à qui il prête de l'argent, ou qu'il reçoit à sa table, qui est délicate, qui veuille s'y opposer. Sa demeure est superbe, un dorique règne dans tous ses dehors; ce n'est pas une porte, c'est un portique : est-ce la maison d'un particulier, est-ce un temple? le peuple s'y trompe. Il est le seigneur dominant de tout le quartier; c'est lui que l'on envie, et dont on voudrait voir la chute; c'est lui dont la femme, par son collier de perles, s'est fait des ennemies de toutes les dames du voisinage. Tout se soutient dans cet homme, rien encore ne se dément dans cette grandeur qu'il a acquise, dont

(1) De Langlée, qui a gagné beaucoup de bien au jeu, et est devenu maréchal des camps et armées du roi; ou Pussort, conseiller d'état, oncle de Colbert.

il ne doit rien, qu'il a payée. Que son père, si vieux et si caduc, n'est-il mort il y a vingt ans, et avant qu'il se fit dans le monde aucune mention de Périandre! Comment pourra-t-il soutenir ces odieuses pancartes (1) qui déchiffrent les conditions, et qui souvent font rougir la veuve et les héritiers? Les supprimera-t-il aux yeux de toute une ville jalouse, maligne, clairvoyante, et aux dépens de mille gens qui veulent absolument aller tenir leur rang à des obsèques? Veut-on d'ailleurs qu'il fasse de son père un Noble homme, et peut-être un Honorable homme, lui qui est Messire?

Combien d'hommes ressemblent à ces arbres déjà forts et avancés que l'on transplante dans les jardins, où ils surprennent les yeux de ceux qui les voient placés dans de beaux endroits où ils ne les ont point vus croître, et qui ne connaissent ni leurs commencemens ni leurs progrès!

Si certains morts (2) revenaient au monde, et s'ils voyaient leurs grands noms portés, et leurs terres les mieux titrées, avec leurs châteaux et leurs maisons antiques, possédées par des gens dont les pères étaient peut-être leurs

(1) Billets d'enterrement.

(2) Laugeois, fils de Laugeois, receveur des consignations du Châtelet, qui a acheté la seigneurie d'Imbercourt, dont il porte le nom.

métayers, quelle opinion pourraient-ils avoir de notre siècle?

Rien ne fait mieux comprendre le peu de chose que Dieu croit donner aux hommes, en leur abandonnant les richesses, l'argent, les grands établissemens et les autres biens, que la dispensation qu'il en fait, et le geure d'hommes qui en sont le mieux pourvus. X

Si vous entrez dans les cuisines, où l'on voit réduit en art et en méthode le secret de flatter votre goût et de vous faire manger au delà du nécessaire; si vous examinez en détail tous les apprêts des viandes qui doivent composer le festin que l'on vous prépare; si vous regardez par quelles mains elles passent, et toutes les formes différentes qu'elles prennent avant de devenir un mets exquis, et d'arriver à cette prepreté et à cette élégance qui charment vos yeux, vous font hésiter sur le choix et prendre le parti d'essayer de tout; si vous voyez tout le repas ailleurs que sur une table bien servie: quelles saletés! quel dégoût! Si vous allez derrière un théâtre, et si vous nombrez les poids, les roues, les cordages qui font les vols et les machines; si vous considérez combien de gens entrent dans l'exécution de ces mouvemens, quelle force de bras, et quelle extension de nerfs ils y emploient, vous direz: sont-ce là les principes et les ressorts de ce spectacle si beau,

si naturel, qui paraît animé et agir de soi-même? Vous vous récrierez : Quels efforts ! quelle violence ! De même n'approfondissez pas la fortune des partisans.

Ce garçon si frais (1), si fleuri, et d'une si belle santé, est seigneur d'une abbaye et de dix autres bénéfices : tous ensemble lui rapportent six vingt mille livres de revenu, dont il n'est payé qu'en médailles d'or. Il y a ailleurs six vingts familles indigentes qui ne se chauffent point pendant l'hiver, qui n'ont point d'habits pour se couvrir, et qui souvent manquent de pain ; leur pauvreté est extrême et honteuse : quel partage ! et cela ne prouve-t-il pas clairement un avenir ?

Chrysippe (2), homme nouveau, et le premier noble de sa race, aspirait il y a trente années à se voir un jour deux mille livres de rente pour tout bien : c'était là le comble de ses souhaits et sa plus haute ambition ; il l'a dit ainsi, et on s'en souvient. Il arrive, je ne sais par quels chemins, jusques à donner en revenu à l'une de ses filles, pour sa dot, ce qu'il désirait lui-même d'avoir en fonds pour toute fortune

(1) Le Tellier, archevêque de Reims.

(2) Langeois, fermier général ; son fils a épousé la fille du président Cousin, laquelle était cousine de M. de Ponchartrain ; et sa fille, le fils de M. le maréchal de Tourville.

pendant sa vie : une pareille somme est comptée dans ses coffres pour chacun de ses autres enfans qu'il doit pourvoir ; et il a un grand nombre d'enfans : ce n'est qu'en avancement d'hoirie, il y a d'autres biens à espérer après sa mort ; il vit encore, quoique assez avancé en âge, et il use le reste de ses jours à travailler pour s'enrichir.

Laissez faire Ergaste (1), et il exigera un droit de tous ceux qui boivent de l'eau de la rivière, ou qui marchent sur la terre ferme. Il sait convertir en or jusques aux roseaux, aux jones et à l'ortie : il écoute tous les avis, et propose tous ceux qu'il a écoutés. Le prince ne donne aux autres qu'aux dépens d'Ergaste, et ne leur fait de graces que celles qui lui étaient dues ; c'est une faim insatiable d'avoir et de posséder : il trafiquerait des arts et des sciences, et mettrait en parti jusques à l'harmonie. Il faudrait s'il en était cru, que le peuple, pour avoir le plaisir de le voir riche, de lui voir une meute et une écurie, pût perdre le souvenir de la musique d'Orphée et se contenter de la sienne.

Ne traitez pas avec Criton, il n'est touché que de ses seuls avantages. Le piège est tout dressé à ceux à qui sa charge, sa terre, ou ce

(1) Le baron de Beauvais, grand donneur d'avis, a épousé mademoiselle Berthelot, fille de Berthelot des Poudres, fermier général.

qu'il possède, feront envie : il vous imposera des conditions extravagantes. Il n'y a nul ménagement et nulle composition à attendre d'un homme si plein de ses intérêts et si ennemi des vôtres. Il lui faut une dupe.

Brontin (1), dit le peuple, fait des retraits, et s'enferme huit jours avec des saints : ils ont leurs méditations, et il a les siennes.

Le peuple souvent a le plaisir de la tragédie : il voit périr sur le théâtre du monde les personnages les plus odieux, qui ont fait le plus de mal dans diverses scènes, et qu'il a le plus haïs.

Si l'on partage la vie des partisans en deux portions égales, la première, vive et agissante, est tout occupée à vouloir affliger le peuple, et la seconde, voisine de la mort, à se déceler et à se ruiner les uns les autres.

Cet homme qui a fait la fortune de plusieurs, qui a fait la vôtre, n'a pu soutenir la sienne, ni assurer avant sa mort celle de sa femme et de ses enfans : ils vivent cachés et malheureux : quelque bien instruit que vous soyez de la misère de leur condition, vous ne pensez pas à l'adoucir ; vous ne pouvez pas en effet, vous tenez table, vous bâtissez ; mais vous conservez par reconnaissance le portrait de votre bienfai-

(1) De Ponchartrain, à l'institution des pères de l'Oratoire ; ou Berrier, dont on a fait courir les Méditations.

teur, qui a passé, à la vérité, du cabinet à l'antichambre : quels égards ! il pouvait aller au garde-meuble.

Il y a une dureté (1) de complexion ; il y en a une autre de condition et d'état. L'on tire de celle-ci comme de la première de quoi s'endurcir sur la misère des autres, dirai-je même de quoi ne pas plaindre les malheurs de sa famille ? un bon financier ne pleure ni ses amis, ni sa femme, ni ses enfans,

Fuyez (2), retirez-vous sous l'autre tropique. Passez sous le pôle et dans l'autre hémisphère : montez aux étoiles, si vous le pouvez. M'y voilà. Fort bien : vous êtes en sûreté. Je découvre sur la terre un homme avide (3), insatiable, inexorable, qui veut, aux dépens de tout ce qui se trouvera sur son chemin et à sa rencontre, et, quoi qu'il en puisse coûter aux autres, pourvoir à lui seul, grossir sa fortune et regorger de biens.

Faire fortune est une si belle phrase, et qui dit une si bonne chose, qu'elle est d'un usage universel. On la reconnaît dans toutes les langues : elle plaît aux étrangers et aux barbares, elle règne à la cour et à la ville, elle a percé les cloîtres et franchi les murs des abbayes de l'un

(1) Pelletier de Souzy.

(2) De Ponchartraiu.

(3) De Louvois.

et de l'autre sexe : il n'y a point de lieux sacrés où elle n'ait pénétré, point de désert ni de solitude où elle soit inconnue.

A force de faire de nouveaux contrats, ou de sentir son argent grossir dans ses coffres, on se croit enfin une bonne tête, et presque capable de gouverner.

Il faut une sorte d'esprit pour faire fortune, et surtout une grande fortune. Ce n'est ni le bon ni le bel esprit, ni le grand, ni le sublime, ni le fort, ni le délicat : je ne sais précisément lequel c'est, et j'attends que quelqu'un veuille m'en instruire.

Il faut moins d'esprit que d'habitude ou d'expérience pour faire sa fortune : l'on y songe trop tard ; et quand enfin on s'en avise, l'on commence par des fautes que l'on n'a pas toujours le loisir de réparer : de là vient peut-être que les fortunes sont si rares.

Un homme d'un petit génie (1) peut vouloir s'avancer : il néglige tout ; il ne pense du matin au soir, il ne rêve la nuit qu'à une seule chose, qui est de s'avancer. Il a commencé de bonne heure, et dès son adolescence, à se mettre dans les voies de la fortune : s'il trouve une barrière de front qui ferme son passage, il biaise naturellement et va à droite ou à gauche, selon qu'il

(1) Thomé de Lisse, et Tirman.

y voit de jour et d'apparence ; et si de nouveaux obstacles l'arrêtent , il rentre dans le sentier qu'il avait quitté. Il est déterminé par la nature des difficultés, tantôt à les surmonter, tantôt à les éviter ou à prendre d'autres mesures ; son intérêt, l'usage, les conjonctures, le dirigent. Faut-il de si grands talens et une si bonne tête à un voyageur pour suivre d'abord le grand chemin, et, s'il est plein et embarrassé, prendre la terre, et aller à travers champs, puis regagner sa première route, la continuer, arriver à son terme ? Faut-il tant d'esprit pour aller à ses fins ? Est-ce donc un prodige qu'un sot riche et accrédité ?

Il y a même des stupides (1), et j'ose dire des imbéciles, qui se placent en de beaux postes, et qui savent mourir dans l'opulence, sans qu'on les doive soupçonner en nulle manière d'y avoir contribué de leur travail ou de la moindre industrie : quelqu'un les a conduits à la source d'un fleuve, ou bien le hasard seul les y a fait

(1) Nicolas d'Orville, fils de madame Nicole, qui était de la confidence des amours du roi et de mademoiselle de La Vallière. Il était trésorier de France à Orléans, de si peu d'esprit qu'un jour, étant interrogé qui était le premier empereur romain, il répondit que c'était Vespasien. Il n'a pas laissé d'amasser du bien à deux filles, qui ont été mariées, l'une à Salomon de Gueneuf, trésorier de France à Orléans, l'autre au sieur Bailli de Montorond.

rencontrer : on leur a dit, voulez-vous de l'eau ? puisez ; et ils ont puisé.

Quand on est jeune, souvent on est pauvre : ou l'on n'a pas encore fait d'acquisitions, ou les successions ne sont pas échues. L'on devient riche et vieux en même temps, tant il est rare que les hommes puissent réunir tous leurs avantages ! et si cela arrive à quelques uns, il n'y a pas de quoi leur porter envie : ils ont assez à perdre par la mort, pour mériter d'être plaints.

Il faut avoir trente ans pour songer à sa fortune, elle n'est pas faite à cinquante : l'on bâtit dans sa vieillesse, et l'on meurt quand on en est aux peintres et aux vitriers.

Quel est le fruit d'une grande fortune, si ce n'est de jouir de la vanité, de l'industrie, du travail et de la dépense de ceux qui sont venus avant nous, et de travailler nous-mêmes, de planter, de bâtir, d'acquérir pour la postérité ?

L'on ouvre et l'on étale tous les matins pour tromper son monde ; et l'on ferme le soir après avoir trompé tout le jour.

Le marchand (1) fait des montres pour donner de sa marchandise ce qu'il y a de pire : il a

(1) Boutet, à LA TÊTE NOIRE, rue des Bourdonnais. Son père a acheté le marquisat de Franconville-sans-Pareil, qui lui a attiré une infinité de procès pour les droits honorifiques, et il s'est ruiné à les soutenir.

le cati et les faux jours, afin d'en cacher les défauts, et qu'elle paraisse bonne : il la surfait pour la vendre plus cher qu'elle ne vaut : il a des marques fausses et mystérieuses, afin qu'on croie n'en donner que son prix, un mauvais augure pour en livrer le moins qu'il se peut; et il a un trébuchet, afin que celui à qui il l'a livrée la lui paie en or qui soit de poids.

Dans toutes les conditions, le pauvre est bien proche de l'homme de bien; et l'opulent n'est guère éloigné de la friponnerie. Le savoir-faire et l'habileté ne mènent pas jusqu'aux énormes richesses.

L'on peut s'enrichir, dans quelque art ou dans quelque commerce que ce soit, par l'ostentation d'une certaine probité.

De tous les moyens de faire sa fortune, le plus court et le meilleur est de mettre les gens à voir clairement leurs intérêts à vous faire du bien.

Les hommes, pressés par les besoins de la vie, et quelquefois par le désir du gain ou de la gloire, cultivent des talens profanes, ou s'engagent dans des professions équivoques, et dont ils se cachent long-temps à eux-mêmes le péril et les conséquences. Ils les quittent ensuite par une dévotion discrète, qui ne leur vient jamais qu'après qu'ils ont fait leur récolte et qu'ils jouissent d'une fortune bien établie.

Il y a des misères sur la terre qui saisissent le cœur : il manque à quelques uns jusqu'aux alimens ; ils redoutent l'hiver , ils appréhendent de vivre. L'on mange ailleurs des fruits précoces, l'on force la terre et les saisons pour fournir à sa délicatesse : de simples bourgeois, seulement à cause qu'ils étaient riches , ont eu l'audace d'avalier en un seul morceau la nourriture de cent familles. Tienne qui voudra contre de si grandes extrémités, je ne veux être, si je le puis, ni malheureux ni heureux : je me jette et me réfugie dans la médiocrité.

On sait que les pauvres sont chagrins de ce que tout leur manque, et que personne ne les soulage : mais s'il est vrai que les riches soient colères, c'est de ce que la moindre chose puisse leur manquer, ou que quelqu'un veuille leur résister.

Celui-ci est riche, qui reçoit plus qu'il ne consomme : celui-là est pauvre, dont la dépense excède la recette.

Tel avec deux millions (1) de rente peut être pauvre chaque année de cinq cent mille livres.

Il n'y a rien qui se soutienne plus long-temps qu'une médiocre fortune : il n'y a rien dont on voie mieux la fin que d'une grande fortune.

L'occasion prochaine de la pauvreté, c'est de grandes richesses.

(1) De Seignelay.

S'il est vrai que l'on soit riche de tout ce dont on n'a pas besoin, un homme fort riche, c'est un homme qui est sage.

S'il est vrai que l'on soit pauvre par toutes les choses que l'on désire, l'ambitieux et l'avare languissent dans une extrême pauvreté.

Les passions tyrannisent l'homme, et l'ambition suspend en lui les autres passions, et lui donne pour un temps les apparences de toutes les vertus. Ce Triphon qui a tous les vices, je l'ai cru sobre, chaste, libéral, humble et même dévot; je le croirais encore, s'il n'eût enfin fait sa fortune.

L'on ne se rend point sur le désir de posséder et de s'agrandir : la bile gagne, et la mort approche, qu'avec un visage flétri et des jambes déjà faibles, l'on dit, ma fortune, mon établissement.

Il n'y a au monde que deux manières de s'élever, ou par sa propre industrie, ou par l'imbécillité des autres.

Les traits découvrent la complexion et les mœurs; mais la mine désigne les biens de fortune : le plus ou le moins de mille livres de rente se trouve écrit sur les visages.

Chrysante, homme opulent et impertinent, ne veut pas être vu avec Eugène qui est homme de mérite, mais pauvre : il croirait en être déshonoré. Eugène est pour Chrysante dans les

mêmes dispositions : ils ne courent pas risque de se heurter.

Quand je vois de certaines gens, qui me prévenaient autrefois par leurs civilités , attendre au contraire que je les salue , et en être avec moi sur le plus ou sur le moins , je dis en moi-même : Fort bien , j'en suis ravi : tant mieux pour eux : vous verrez que cet homme-ci est mieux logé , mieux meublé et mieux nourri qu'à l'ordinaire , qu'il sera entré depuis quelques mois dans quelque affaire , où il aura déjà fait un gain raisonnable. Dieu veuille qu'il en vienne dans peu de temps jusqu'à me mépriser !

Si les pensées, les livres et leurs auteurs dépendaient des riches et de ceux qui ont fait une belle fortune, quelle proscription ! Il n'y aurait plus de rappel : quel ton , quel ascendant ne prennent-ils pas sur les savans ! quelle majesté n'observent-ils pas à l'égard de ces hommes chétifs que leur mérite n'a ni placés ni enrichis, et qui en sont encore à penser et à écrire judicieusement ! Il faut l'avouer , le présent est pour les riches , et l'avenir pour les vertueux et les habiles. Homère est encore, et sera toujours : les receveurs de droits , les publicains ne sont plus : ont-ils été ? Leur patrie, leurs noms sont-ils connus ? y a-t-il eu dans la Grèce des partisans ? que sont devenus ces importans personnages qui méprisaient Homère , qui ne

songeaient dans la place qu'à l'éviter, qui ne lui rendaient pas le salut, ou qui le saluaient par son nom, qui ne daignaient pas l'associer à leur table, qui le regardaient comme un homme qui n'était pas riche, et qui faisait un livre? Que deviendront les Fauconnets (1)? iront-ils aussi loin dans la postérité que Descartes né Français et mort en Suède?

Du même fonds d'orgueil dont l'on s'élève fièrement au dessus de ses inférieurs, l'on rampe vilement devant ceux qui sont au dessus de soi. C'est le propre de ce vice qui n'est fondé ni sur le mérite personnel ni sur la vertu, mais sur les richesses, les postes, le crédit, et sur de vaines sciences, de nous porter également à mépriser ceux qui ont moins que nous de cette espèce de biens, et à estimer trop ceux qui en ont une mesure qui excède la nôtre.

Il y a des âmes sales, pétries de boue et d'ordure, éprises du gain et de l'intérêt, comme les belles âmes le sont de la gloire et de la vertu; capables d'une seule volupté, qui est celle d'acquérir ou de ne point perdre; curieuses et avides du denier dix, uniquement occupées de leurs débiteurs, toujours inquiètes sur le rabais ou sur le décri des monnaies, enfoncées et comme abîmées dans les contrats, les titres

(1) Il y avait un bail des fermes sous ce nom.

et les parchemins. De telles gens ne sont ni parens, ni amis, ni citoyens, ni chrétiens, ni peut-être des hommes : ils ont de l'argent.

Commençons par excepter ces ames nobles et courageuses, s'il en reste encore sur la terre, secourables, ingénieuses à faire du bien, que nuls besoins, nulle disproportion, nuls artifices, ne peuvent séparer de ceux qu'ils se sont une fois choisis pour amis ; et après cette précaution, disons hardiment une chose triste et douloureuse à imaginer : il n'y a personne au monde si bien lié avec nous de société et de bienveillance, qui nous aime, qui nous goûte, qui nous fait mille offres de services, et qui nous sert quelquefois, qui n'ait en soi par l'attachement à son intérêt des dispositions très proches à rompre avec nous, et à devenir notre ennemi.

Pendant qu'Oronte (1) augmente avec ses années son fonds et ses revenus, une fille naît dans quelque famille, s'élève, croît, s'embellit, et entre dans sa seizième année ; il se fait prier à cinquante ans pour l'épouser, jeune, belle, spirituelle : cet homme sans naissance, sans esprit, et sans le moindre mérite, est préféré à tous ses rivaux.

(1) De la Ravoie, maître des comptes, homme de fortune, qui a épousé mademoiselle Vallière, fille d'un intéressé, très jolie personne,

Le mariage , qui devrait être à l'homme une source de tous les biens , lui est souvent , par la disposition de sa fortune , un lourd fardeau sous lequel il succombe : c'est alors qu'une femme et des enfans sont une violente tentation à la fraude , au mensonge et aux gains illicites ; il se trouve entre la friponnerie et l'indigence : étrange situation !

Épouser une veuve , en bon français , signifie faire sa fortune ; il n'opère pas toujours ce qu'il signifie.

Celui qui n'a de partage avec ses frères que pour vivre à l'aise bon praticien , veut être officier ; le simple officier se fait magistrat , et le magistrat veut présider : et ainsi de toutes les conditions où les hommes languissent serrés et indigens , après avoir tenté au delà de leur fortune , et forcé , pour ainsi dire , leur destinée , incapables tout à la fois de ne pas vouloir être riches et de demeurer riches.

Dîne bien , Cléarque , soupe le soir , mets du bois au feu , achète un manteau , tapisse ta chambre : tu n'aimes point ton héritier , tu ne le connais point , tu n'en as point.

Jeune , on conserve pour sa vieillesse ; vieux , on épargne pour la mort. L'héritier prodigue paie de superbes funérailles , et dévore le reste.

L'avare (1) dépense plus mort en un seul jour

(1) Morstein , qui avait été grand trésorier de Pologne ,

qu'il ne faisait vivant en dix années, et son héritier plus en dix mois qu'il n'a su faire lui-même en toute sa vie.

Ce que l'on prodigue, on l'ôte à son héritier : ce que l'on épargne sordidement, on se l'ôte à soi-même. Le milieu est juste pour soi et pour les autres.

Les enfans peut-être seraient plus chers à leurs pères, et réciproquement les pères à leurs enfans, sans le titre d'héritiers.

Triste condition de l'homme, et qui dégoûte de la vie : il faut suer, veiller, fléchir, dépendre, pour avoir un peu de fortune, ou la devoir à l'agonie de nos proches : celui qui s'empêche de souhaiter que son père y passe bientôt est homme de bien.

Le caractère de celui qui vent hériter de quelqu'un rentre dans celui du complaisant : nous ne sommes point mieux flattés, mieux obéis, plus suivis, plus entourés, plus cultivés, plus ménagés, plus caressés de personne pendant notre vie, que de celui qui croit gagner à notre mort et qui désire qu'elle arrive.

Tous les hommes, par les postes différens, par les titres et par les successions, se regardent comme héritiers les uns des autres, et

et qui était venu s'établir à Paris, où il est mort. Il était fort avare,

cultivent par cet intérêt pendant tout le cours de leur vie un désir secret et enveloppé de la mort d'autrui : le plus heureux dans chaque condition est celui qui a plus de choses à perdre par sa mort et à laisser à son successeur.

L'on dit du jeu qu'il égale les conditions ; mais elles se trouvent quelquefois si étrangement disproportionnées, et il y a entre telle et telle condition un abîme d'intervalle si immense et si profond, que les yeux souffrent de voir de telles extrémités se rapprocher : c'est comme une musique qui détonne ; ce sont comme des couleurs mal assorties, comme des paroles qui jurent et qui offensent l'oreille, comme de ces bruits ou de ces sons qui font frémir ; c'est, en un mot, un renversement de toutes les bienséances. Si l'on m'oppose que c'est la pratique de tout l'occident, je réponds que c'est peut-être aussi l'une de ces choses qui nous rendent barbares à l'autre partie du monde, et que les Orientaux qui viennent jusqu'à nous remportent sur leurs tablettes : je ne doute pas même que cet excès de familiarité ne les rebute davantage que nous ne sommes blessés de leur zombaye (1) et de leurs autres prosternations.

Une tenue d'États, où les chambres sont assemblées pour une affaire très capitale, n'offre

(1) Voyez les relations du royaume de Siam.

point aux yeux rien de si grave et de si sérieux qu'une table de gens qui jouent un grand jeu : une triste sévérité règne sur leur visage : implacables l'un pour l'autre, et irréconciliables ennemis pendant que la séance dure, ils ne reconnaissent plus ni liaisons, ni alliance, ni naissance, ni distinctions. Le hasard seul, aveugle et farouche divinité, préside au cercle et y décide souverainement : ils l'honorent tous par un silence profond, et par une attention dont ils sont partout ailleurs fort incapables : toutes les passions comme suspendues cèdent à une seule : le courtisan alors n'est ni doux, ni flatteur, ni complaisant, ni même dévot.

L'on ne reconnaît plus (1) en ceux que le jeu et le gain ont illustrés la moindre trace de leur première condition. Ils perdent de vue leurs égaux, et atteignent les plus grands seigneurs. Il est vrai que la fortune du dé ou du lansquenet les remet souvent où elle les a pris.

Je ne m'étonne pas qu'il y ait des breians

(1) De Courcillon de Dangeau, de simple gentilhomme de Beauce, s'est fait, par le jeu, gouverneur de Touraine, cordon bleu, et vicaire-général de l'ordre de St-Lazare. Ensuite il a été fait conseiller d'état d'épée. Ou Morin qui avait fait en Angleterre une grande fortune au jeu, d'où il est revenu avec plus de douze cent mille livres : il a tout perdu depuis, et est devenu fort petit compagnon, au lieu que dans sa fortune il fréquentait tous les plus grands seigneurs.

publics , comme autant de pièges tendus à l'avarice des hommes, comme des gouffres où l'argent des particuliers tombe et se précipite sans retour, comme d'affreux écueils où les joueurs viennent se briser et se perdre ; qu'il parte de ces lieux des émissaires pour savoir à heure marquée qui a descendu à terre avec un argent frais d'une nouvelle prise, qui a gagné un procès d'où on lui a compté une grosse somme, qui a reçu un don , qui a fait au jeu un gain considérable ; quel fils de famille vient de recueillir une riche succession , ou quel commis imprudent veut hasarder sur une carte les deniers de sa caisse. C'est un sale et indigne métier, il est vrai, que de tromper ; mais c'est un métier qui est ancien , connu , pratiqué de tout temps par ce genre d'hommes que j'appelle des brelandiers. L'enseigne est à leur porte , on y lirait presque : « Ici l'on trompe de bonne foi » ; car se voudraient-ils donner pour irréprochables ? Qui ne sait pas qu'entrer et perdre dans ces maisons est une même chose ? Qu'ils trouvent donc sous leur main autant de dupes qu'il en faut pour leur subsistance , c'est ce qui me passe.

Mille gens (1) se ruinent au jeu , et vous di-

(1) Le président des comptes Robert, qui avait apporté beaucoup d'argent de son intendance de Flandres, qu'il a presque tout perdu au jeu , en sorte qu'il était

sent froidement qu'ils ne sauraient se passer de jouer : quelle excuse ! Y a-t-il une passion, quelque violente ou honteuse qu'elle soit, qui ne pût tenir ce même langage ? serait-on reçu à dire qu'on ne peut se passer de voler, d'assassiner, de se précipiter ? Un jeu effroyable, continu, sans retenue, sans bornes, où l'on n'a en vue que la ruine totale de son adversaire, où l'on est transporté du désir du gain, désespéré sur la perte, consumé par l'avarice, où l'on expose sur une carte, ou à la fortune du dé, la sienne propre, celle de sa femme et de ses enfans, est-ce une chose qui soit permise ou dont l'on doive se passer ? Ne faut-il pas quelquefois se faire une plus grande violence, lorsque, poussé par le jeu jusqu'à une déroute universelle, il faut même que l'on se passe d'habits et de nourriture, et de les fournir à sa famille ?

Je ne permets à personne d'être fripon, mais je permets à un fripon de jouer un grand jeu : je le défends à un honnête homme. C'est une trop grande puérilité que de s'exposer à une grande perte.

Il n'y a qu'une affliction qui dure, qui est fort mal dans ses affaires : il a été obligé de réformer sa table, la dépense qu'il faisait, et de se réduire au petit pied ; encore ne pouvait-il se passer de jouer.

celle qui vient de la perte des biens : le temps, qui adoucit toutes les autres, aigrit celle-ci. Nous sentons à tous momens, pendant le cours de notre vie, où le bien que nous avons perdu nous manque.

Il fait bon avec celui qui ne se sert pas de son bien à marier ses filles, à payer ses dettes ou à faire des contrats, pourvu que l'on ne soit ni ses enfans ni sa femme.

Ni les troubles, Zénobie, qui agitent votre empire, ni la guerre que vous soutenez virilement contre une nation puissante, depuis la mort du roi votre époux, ne diminuent rien de votre magnificence : vous avez préféré à toute autre contrée les rives de l'Euphrate pour y élever un superbe édifice ; l'air y est sain et tempéré, la situation en est riante ; un bois sacré l'ombrage du côté du couchant ; les dieux de Syrie, qui habitent quelquefois la terre, n'y auraient pu choisir une plus belle demeure ; la campagne autour est couverte d'hommes qui taillent et qui coupent, qui vont et qui viennent, qui roulent ou qui charrient le bois du Liban, l'airain et le porphyre : les grues et les machines gémissent dans l'air, et font espérer à ceux qui voyagent vers l'Arabie de revoir à leur retour en leurs foyers ce palais achevé, et dans cette splendeur où vous désirez de le porter avant de l'habiter vous et les princes vos enfans. N'y

épargnez rien , grande reine : employez-y l'or et tout l'art des plus excellens ouvriers ; que les Phidias et les Zeuxis de votre siècle déploient toute leur science sur vos plafonds et sur vos lambris : tracez-y de vastes et délicieux jardins , dont l'enchantement soit tel qu'ils ne paraissent pas faits de la main des hommes : épuisez vos trésors et votre industrie sur cet ouvrage incomparable ; et après que vous y aurez mis , Zénobie , la dernière main , quelqu'un de ces pâtres (1) qui habitent les sables voisins de Palmyre , devenu riche par les péages de vos rivières , achètera un jour à deniers comptans cette royale maison , pour l'embellir , et la rendre plus digne de lui et de sa fortune.

Ce palais (2), ces meubles , ces jardins , ces belles eaux vous enchantent , et vous font rêver d'une première vue sur une maison si délicieuse , et sur l'extrême bonheur du maître qui la possède. Il n'est plus , il n'en a pas joui si agréablement ni si tranquillement que vous : il n'y a jamais eu un jour serein ni une nuit tranquille ; il s'est noyé de dettes pour la porter à ce degré de beauté où elle vous ravit ; ses

(1) De Gourville , intendant de M. le Prince : non content du château de Saint-Maur , quelque beau qu'il fût , et dont M. le Prince s'était contenté , il a fait beaucoup de dépenses pour l'embellir.

(2) Bordier de Rainci.

créanciers l'en ont chassé; il a tourné la tête, et il l'a regardée de loin une dernière fois, et il est mort de saisissement.

L'on ne saurait s'empêcher de voir dans certaines familles ce que l'on appelle les caprices du hasard ou les jeux de la fortune : il y a cent ans qu'on ne parlait point de ces familles, qu'elles n'étaient point. Le ciel tout d'un coup s'ouvre en leur faveur, les biens, les honneurs, les dignités, fondent sur elles à plusieurs reprises; elles nagent dans la prospérité. Eumolpe (1), l'un de ces hommes qui n'ont point de grands-pères, a eu un père du moins qui s'était élevé si haut que tout ce qu'il a pu souhaiter pendant le cours d'une longue vie, ç'a été de l'atteindre, et il l'a atteint. Était-ce, dans ces deux personnages, éminence d'esprit, profonde capacité? était-ce les conjonctures? La fortune enfin ne leur rit plus, elle se joue ailleurs et traite leur postérité comme leurs ancêtres.

La cause la plus immédiate de la ruine et de la déroute des personnes des deux conditions, de la robe et de l'épée, est que l'état seul, et non le bien, règle la dépense.

Si vous n'avez rien oublié pour votre fortune,

(1) De Seignelay.

quel travail ! Si vous avez négligé la moindre chose, quel repentir !

Giton (1) a le teint frais , le visage plein et les joues pendantes , l'œil fixe et assuré , les épaules larges , l'estomac haut , la démarche ferme et délibérée ; il parle avec confiance ; il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit : il déploie un ample mouchoir, et se mouche avec grand bruit ; il crache fort loin , et il éternue fort haut : il dort le jour , il dort la nuit , et profondément ; il ronfle en compagnie. Il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre ; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux , il s'arrête et l'on s'arrête , il continue de marcher et l'on marche , tous se règlent sur lui : il interrompt , il redresse ceux qui ont la parole ; on ne l'interrompt pas , on l'écoute aussi long-temps qu'il veut parler ; on est de son avis , on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied , vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil , croiser les jambes l'une sur l'autre , froncer le sourcil , abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne , ou le relever ensuite et découvrir son front par fierté et par audace. Il est enjoué , grand rieur , impatient , présomptueux , colère , libertin , politique ,

(1) Barbesieux.

mystérieux sur les affaires du temps : il se croit des talens et de l'esprit. Il est riche.

Phédon a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage maigre : il dort peu et d'un sommeil fort léger ; il est abstrait, rêveur, et il a avec de l'esprit l'air d'un stupide : il oublie de dire ce qu'il sait, ou de parler d'événemens qui lui sont connus ; et s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal ; il croit peser à ceux à qui il parle, il conte brièvement, mais froidement, il ne fait point rire : il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis, il court, il vole pour leur rendre de petits services ; il est complaisant, flatteur, empressé ; il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur ; il est superstitieux, scrupuleux, timide ; il marche doucement et légèrement, il semble craindre de fouler la terre : il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent. Il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir, il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, et il se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place, il va les épaules serrées, le cou abaissé sur ses yeux pour n'être point vu. Il se replie et se renferme dans son manteau : il n'y a point de rues ni de galeries si embarrassées et si remplies de monde, où il ne trouve

moyen de passer sans effort et de se couler sans être aperçu. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siège ; il parle bas dans la conversation , et il articule mal : libre néanmoins sur les affaires publiques , chagrin contre le siècle , médiocrement prévenu des ministres et du ministère. Il n'ouvre la bouche que pour répondre : il tousse , il se mouche sous son chapeau , il crache presque sur soi , et il attend qu'il soit seul pour éternuer ; ou, si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie ; il n'en coûte à personne ni salut ni compliment. Il est pauvre.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIERES.

CONTENUES DANS CE VOLUME.

NOTICE sur la personne et les écrits de

La Bruyère.	Page 1
Les Caractères et Mœurs de ce siècle.	25
CHAPITRE I.—Des Ouvrages de l'Esprit.	20
CHAP. II.—Du Mérite personnel.	66
CHAP. III.—Des Femmes.	88
CHAP. IV.—Du Cœur.	119
CHAP. V.—De la Société et de la Conversation.	135
CHAP. VI.—Des Biens de Fortune.	170

TABLE DES MATIÈRES

CHAP. I. — De l'origine de la langue française. 1

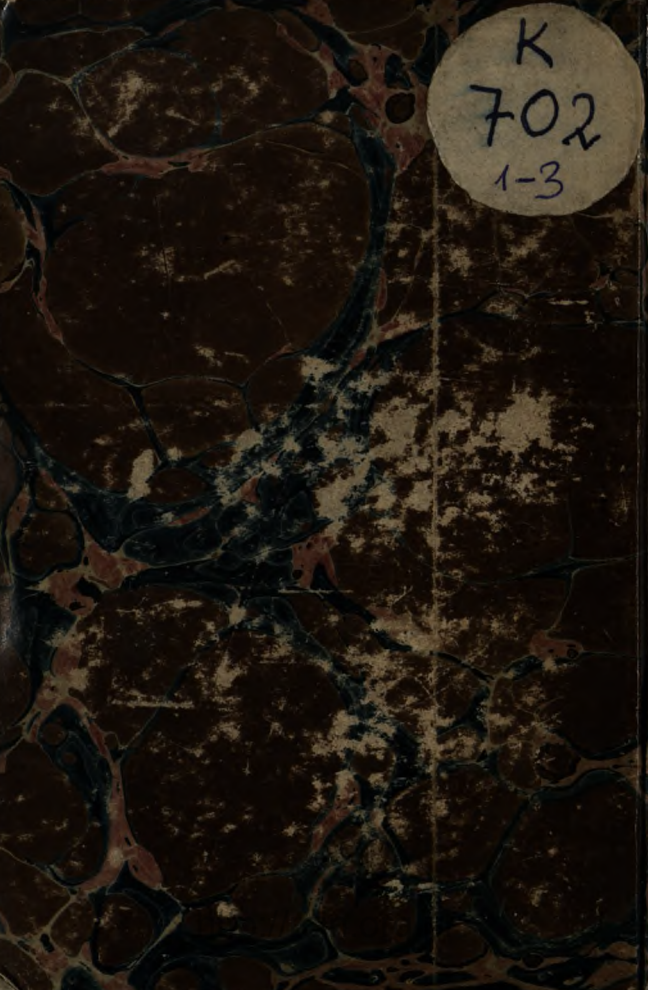
CHAP. II. — De l'origine de la langue française. 2

CHAP. III. — De l'origine de la langue française. 3

CHAP. IV. — De l'origine de la langue française. 4

CHAP. V. — De l'origine de la langue française. 5

CHAP. VI. — De l'origine de la langue française. 6

The image shows the front cover of an old book. The cover is decorated with a marbled paper pattern, featuring large, irregular, dark brown and black shapes separated by thin veins of blue and reddish-brown. The surface of the cover is worn, with many scuffs and areas where the marbled paper has been rubbed away, revealing a lighter, yellowish-tan material underneath. In the upper right corner, there is a circular, off-white paper label. On this label, the letter 'K' is handwritten in black ink at the top. Below it, the number '702' is written in a larger, bold, black ink. At the bottom of the label, the number '1-3' is written in a smaller, blue ink.

K

702

1-3